

Je vous parle d'un temps...

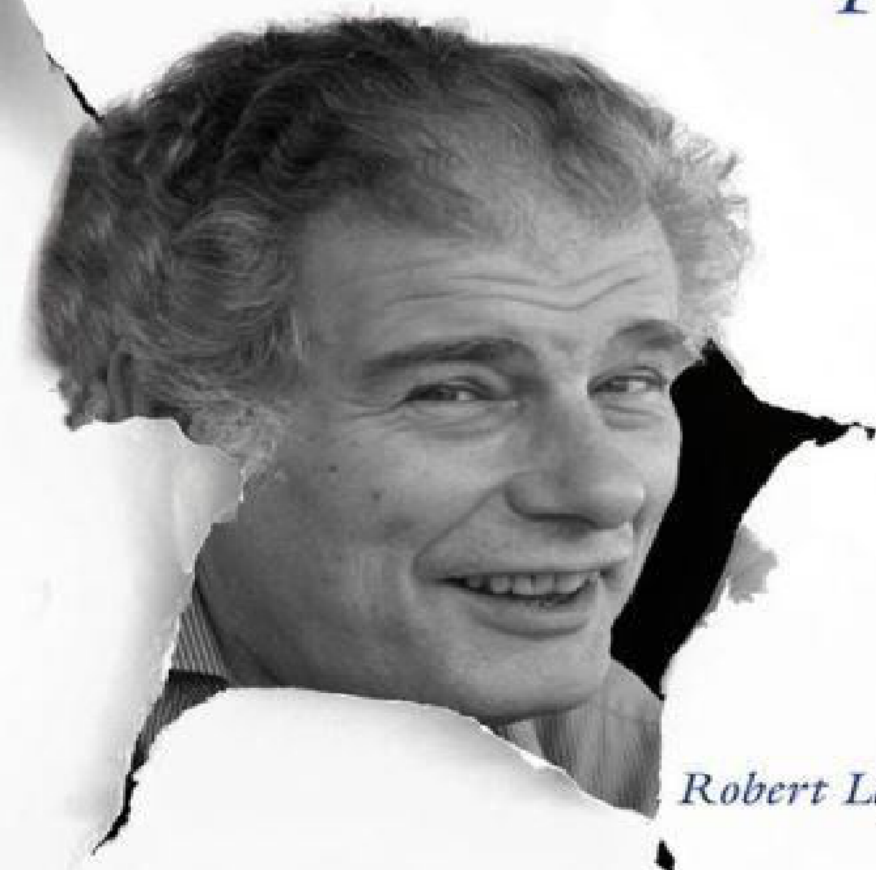
Jean Amadou

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN AMADOU

*Je vous parle
d'un temps...*



Robert Laffont

JEAN AMADOU

*Je vous parle
d'un temps...*



Robert Laffont

DU MÊME AUTEUR
Chez le même éditeur

Il était une mauvaise foi, 1978
Heureux les convaincus, 1986
De quoi j'me mêle, 1998
Vous n'êtes pas obligés de me croire !, 1999
Je m'en souviendrai, de ce siècle !, 2000
Journal d'un bouffon, 2002
Et puis encore... que sais-je ?, 2004
Les Français mode d'emploi, 2008

JEAN AMADOU

JE VOUS PARLE
D'UN TEMPS...



ROBERT LAFFONT

couverture © Galmiche / TF1 / Sipa Press

© Éditions Robert Laffont, S.A., Paris, 2010

EAN 978-2-221-12271-6

*À Catherine, Sylviane,
Jean-Michel et... Sam*

Depuis que j'ai choisi d'exercer le métier de chansonnier, je suis entré en scène approximativement seize mille fois. Le total est un peu faussé par rapport à celui que peut accumuler un comédien qui n'entre en scène qu'une seule fois par soirée. Le chansonnier, en revanche, peut, ou plutôt pouvait, se produire en plusieurs lieux à une époque où foisonnaient à Paris dîners-spectacles et cabarets, hélas aujourd'hui raréfiés. Il m'arrivait d'en faire trois, voire quatre, dans la même soirée, soumis à des temps de déplacement calculés si juste que le moindre embouteillage tournait à la catastrophe.

Je suis un privilégié. Dans ce métier, ô combien difficile, où les plus talentueux peuvent connaître des périodes de galère, j'ai eu la chance extraordinaire de n'avoir jamais subi un seul jour de chômage en cinquante années de carrière. Peut-être est-ce dû au fait que j'ai touché à tout, me reposant d'une activité en exerçant une autre, ce qui m'a permis de côtoyer des êtres et des caractères fort différents.

Ce que j'entreprends de raconter, ça n'est pas ma vie, ce qui serait d'un intérêt relatif, mais justement ces rencontres, ces personnages qui m'ont souvent amusé, parfois subjugué, quelquefois irrité, mais qui tous ont imprégné ma mémoire d'instant de bonheur, de déception ou de perplexité. Célèbres ou anonymes, ils ont presque tous laissé une strate dans le terrain de mes souvenirs. Je sais bien que vieillir est le seul moyen de vivre longtemps, c'est aussi se rappeler des faits qui semblent antédiluviens aux jeunes générations, et des êtres qui ont disparu depuis tant de lustres que l'adolescent s'étonne : « Ah bon... vous l'avez connu ? », avec autant d'incrédulité que s'il disait : « Vous avez connu Napoléon III ? »

Curieusement, le temps, qui est censé passer si vite, a parfois d'étranges ralentissements. Pierre Bretonneau, médecin français né en 1778, tomba amoureux à l'âge de vingt-deux ans et épousa une dame qui avait vingt-six ans de plus que lui. Il vécut avec elle une passion qui dura jusqu'à ce que sa femme s'éteigne. Devenu veuf, il gravit tous les échelons de son art et devint mandarin. À soixante-dix-huit ans, il eut une liaison avec une de ses infirmières qui en avait dix-huit et qui était en extase devant lui ; il l'épousa et mourut quatre ans plus tard. Sa jeune femme vécut jusqu'à quatre-vingts ans et pouvait dire en

1918 : « La première femme de mon mari, qui était née sous Louis XV... » Cette histoire a un écho dans ma famille. Mon arrière-grand-père paternel était né en 1830. À vingt et un ans, militant actif des milieux républicains de Béziers, il s'opposa au coup d'État du 2 décembre et prit le maquis avec quelques camarades. Réfugiés dans une bâtisse abandonnée au milieu des vignes du côté de Boujan, ils étaient ravitaillés par leurs mères et leurs épouses. Le nouveau préfet, nommé par le futur Napoléon III, qui n'était encore que le prince-président dictateur, décréta l'amnistie : « Tous les républicains peuvent rentrer chez eux, il ne leur sera fait aucun mal. » Ils rentrèrent, on les arrêta et on les expédia en Algérie où ils restèrent cinq ans avant que l'empereur, magnanime, les autorise à revenir en France. Ma grand-mère naquit en 1864. Quand la III^e République s'installa, l'Assemblée vota une pension aux déportés du coup d'État de 1851, réversible aux enfants si les bénéficiaires n'étaient plus en vie. La pension était de 5 francs par mois, ce qui n'était pas négligeable. Ma grand-mère est morte en 1958 à quatre-vingt-quatorze ans, la pension n'avait jamais été revalorisée et mon oncle passait tous les six mois à la mairie de Béziers toucher les 30 anciens francs dus à sa mère, non pour la somme qui était dérisoire, mais pour le principe. C'est vous dire que je ne porte pas les Bonaparte dans mon cœur et que les tentatives de réhabilitation du neveu m'amuse. Qu'on laisse donc ce cher homme dans sa chapelle d'Angleterre où il est bien gardé. J'ajouterai, pour me faire quelques ennemis de plus, que si on avait laissé l'oncle à Sainte-Hélène, cela ne m'aurait pas gêné outre mesure. Je veux bien admettre que le tombeau de porphyre des Invalides attire les touristes et fait vivre les marchands de souvenirs, mais quel Australien ou quel Chinois aurait l'idée d'aller se recueillir sur la tombe de Badinguet ?

J'ai la République dans le sang. Du côté de mon père, avec un grand-père radical-socialiste, ces radicaux fondateurs de la III^e, ceux qui avaient pour héros Combes, Viviani et Briand, et dont la devise était : « La République ou l'Église, pas de compromis. » Dans la bonne ville de Béziers, au début du XX^e siècle, leur repos dominical avait ses rituels. Ils allaient se faire raser chez le barbier, bonheur hebdomadaire qui les reposait des corvées de sabre des autres jours de la semaine, après quoi ils se retrouvaient à l'apéritif, attendant ceux qui travaillaient encore le dimanche matin, et ils parlaient politique. Chaque bistrot avait ses fidèles, celui des républicains, celui des monarchistes, celui des bonapartistes, dont les clientèles ne se mélangeaient pas. Les républicains avaient même créé une société à laquelle chaque membre cédait son corps après son décès, tant ils avaient peur que leurs femmes les fassent enterrer à l'église. Quand

l'un d'eux mourait, ses amis se présentaient à la veuve avec un papier signé du défunt : « Nos condoléances, madame, mais le corps nous appartient et les obsèques seront civiles. »

Du côté de ma mère, on était encore plus à gauche. Mon grand-père, né à Saint-Claude, était dans sa jeunesse militant socialiste tendance Jules Guesde, auprès duquel Besancenot fait figure de social-démocrate modéré. À vingt ans, il bouffait du bourgeois et du curé, chantant des chansons délicates :

*Elles vont à la messe sans Dieu
Se faire peloter les fesses nom de Dieu !*

À vingt-trois ans, il tomba amoureux d'une ouvrière catholique pratiquante qui portait le prénom d'Eugénie, en souvenir de l'impératrice. Il lui avait promis de l'épouser à l'église, mais en sortant de la mairie il changea d'avis et le curé, prêt pour la cérémonie, attendit en vain le couple et les invités. Un jour où ma grand-mère évoquait ce souvenir avec moi, je lui dis : « Moi, à ta place, le soir, je lui aurais dit : Tu as renié ta parole, eh bien ce soir tintin pour la bagatelle. » Elle me répondit : « C'était un peu tard, j'étais enceinte de trois mois. »

Mon grand-père était tailleur en chambre, apportant chez lui du travail quand on lui en donnait. À force d'économies, il ouvrit son propre magasin à Lons-le-Saunier, dans la tour médiévale qui se trouve au début de la rue des Arcades. Devenu patron, ses convictions révolutionnaires s'estompèrent. Il ne faisait que suivre la voie naturelle des politiques qui avaient enflammé sa jeunesse. Briand et Clemenceau étaient passés de l'ultragauche au centre. Propriétaire d'une maison au pied du Montciel, patron de deux magasins, il n'allait pas à la messe, mais il était passé du socialisme révolutionnaire au radical-socialisme mesuré. Quand ma mère se maria, il lui dit, un peu gêné : « Si tu acceptais de te marier à l'église, ça serait bien pour la clientèle, nous sommes dans une petite ville où tout se sait. » Ma mère fit donc, dans la journée, son baptême, sa première communion et son mariage. Le curé ne fut pas trop regardant, d'abord parce qu'il ramenait au bercail une brebis égarée, surtout parce que la somme que versa mon grand-père pour les œuvres de la paroisse fit taire ses réticences.

Né d'un croisement entre le Jura et le Languedoc, élevé à Lyon, j'ai gardé du côté de ma mère l'amour du vin blanc et le souvenir du premier brochet pêché dans l'Ain à Pont-de-Poitte, du côté de mon père la passion du rugby et de mes premiers ébats marins à Valras-Plage, de mon adolescence lyonnaise une exigence sans faille à l'égard

de la cuisine et une tendresse à l'égard de l'Olympique lyonnais. Avec Béziers et Lyon, j'aime les villes qui savent être championnes de France...

Ajoutez à cela que je suis né à moins d'un kilomètre de la maison natale de Rouget de Lisle, piètre poète mais éblouissant musicien, ce qui a conforté ma fibre républicaine, tandis que du côté de Béziers j'étais l'héritier de ces milliers d'innocents que le légat du pape, Amalric, fit massacrer avec pour seule raison cette phrase terrible qui en fait le précurseur de Himmler : « Tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens ! » Ceux qui négligent l'Histoire ont tort, savoir d'où on vient aide à savoir qui on est.

Vingt centimètres

Doit-on étaler ses souvenirs quand on n'a pas eu une enfance malheureuse ? C'est en la matière un lourd handicap. Les martyrs de l'adolescence puisent dans leurs premières années de galère l'explication de leur épanouissement ultérieur. Ils les exhibent avec délectation : « Voyez d'où je viens, je n'en ai donc que plus de mérite d'être arrivé où je suis. » Plus pudiques, d'autres les romancent, cela donne *Le Petit Chose*, *Poil de Carotte* ou *Vipère au poing*. N'ayant pas eu cette opportunité, entouré, choyé, objet de toutes les attentions et de toutes les indulgences, qui sont souvent l'apanage des enfants uniques, je n'ai rien à reprocher à mes géniteurs. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que je le déplore, mais quelques humiliations, des sévices corporels, voire une simple indifférence méprisante m'eussent, je le sens bien, fourni sans effort les quarante premières pages de ce livre. Je vais donc faire avec ce qui fut et pallier l'indigence de tragédie de mes premières années par l'originalité. Je dois ma naissance à vingt centimètres. Épargnez-moi vos ricanements grivois, ces vingt centimètres sont ceux qui séparent l'épaule de la carotide.

Les Amadou sont originaires de l'Hérault, le nom signifie « Aimé » en langue d'oc. *Oh Magali ma tant amado*, chante Frédéric Mistral dans « Mireille ». C'est également, je l'ai découvert plus tard, un nom et surtout un prénom très répandu en Afrique. Mon premier voyage sur le continent africain fut pour Abidjan où nous donnions un gala pour la communauté française. Après sept heures de vol, nous nous sommes retrouvés à une heure tardive à l'Hôtel Ivoire. Nous devons répéter au palais des Congrès qui le jouxte. Après avoir ouvert ma valise et essayé, en vain, de couper la climatisation, je rédige ma fiche de petit déjeuner et l'accroche à la porte de la chambre, puis je me couche, couette jusqu'au menton, climatisation oblige. Huit heures, on frappe. « Entrez. » Un serveur noir ébène entre avec le plateau, il regarde la fiche, sourit, et me dit : « Tu t'appelles Amadou, patron ? – Oui. – Moi aussi ! » Ma découverte de l'Afrique commençait bien, j'étais en famille.

J'y suis retourné souvent, soit en tournée, soit seul pour des galas uniques, particularités de ce métier, quatorze heures d'avion aller et retour, trois jours royalement invité pour une heure en scène. J'y ai découvert des paysages somptueux et des gens drôles et attachants. J'aurai l'occasion de vous en reparler.

Revenons à ces vingt centimètres auxquels je dois d'être là. Mon oncle était de la classe 16. J'entends souvent certains jeunes se plaindre du fait qu'il est très difficile d'avoir vingt ans aujourd'hui. Certes, ce n'est pas facile, le chômage et le monde carnassier qui les entoure ne facilitent pas leur éclosion, mais peut-être faut-il relativiser. Il était plus difficile d'avoir vingt ans en 1916, de prendre, comme ce fut le cas pour beaucoup, le train pour la première fois de leur vie et de se retrouver quelques semaines plus tard entre Douaumont et la Côte de Poivre dans l'enfer de Verdun. Mon oncle Georges fut de ceux-là. Son père mobilisé comme territorial, sa mère, à Béziers, élevant son frère Jacques de six ans son cadet, en guettant chaque matin le facteur qui apportait par centaines, chaque jour, dans toute la France, la lettre du ministre de la Guerre. « Nous avons le regret de vous informer... »

Georges fut blessé à Fleury-devant-Douaumont en juillet 1916, un éclat d'obus dans l'épaule à vingt centimètres de la carotide. Démobilisé en 1919, il revint à Béziers où s'était installé, deux ans auparavant, mon grand-père maternel qui, ne trouvant plus de travail à Lons-le-Saunier, avait émigré dans l'espoir d'un sort meilleur, avec son épouse et ses deux filles, Suzanne l'aînée et Marcelle de six ans sa cadette. Georges rencontra Suzanne et l'épousa. Jacques, de son côté, trouvait à Marcelle, encore adolescente, un charme certain. Quatre ans plus tard, ils étaient mariés, les deux frères avaient épousé les deux sœurs. Jacques et Marcelle eurent un fils, Georges et Suzanne n'eurent pas d'enfant et choyèrent leur neveu comme s'ils l'avaient conçu. J'ai vécu mon enfance et mon adolescence avec non seulement des parents unis, mais de surcroît une mère et un père bis. Tout était en double, les cadeaux, les anniversaires, les Noël, mais aussi les conseils, les mises en garde et les remontrances. Georges était commerçant, épicier en gros, une spécialité aujourd'hui disparue dans laquelle il avait succédé à mon grand-père. Le père dirigeait la maison à l'enseigne *Amadou et Gau*, avenue de Bédarieux, le fils faisait la tournée des épicerie de village. Le lundi : Agde, le mardi : Lespignan, le mercredi : Magalas. Il prenait les commandes : 10 kg de sucre, 20 kg de haricots, 5 kg de café. Le lendemain, les trois employés ficelaient les colis et le surlendemain le camion partait livrer. J'ai passé des heures dans cet immense magasin qui sentait le café torréfié, le

chocolat et la morue séchée. Il n'avait guère changé depuis que mon grand-père l'avait racheté à son prédécesseur, de longues salles où s'entassaient les sacs de jute, les cartons ouverts et les bidons d'huile. Le garage n'était autre que les anciennes écuries où s'alignaient encore les stalles et les mangeoires, vestiges de l'époque antérieure à la guerre de 14 où les tournées et les livraisons se faisaient en voiture à cheval. À la déclaration de guerre, en 1939, l'armée réquisitionna le camion qui a dû finir sa carrière en épave dans un fossé des routes de l'exode. Étrange époque où on livrait à mon oncle des tonneaux de sucre de raisin, produit particulièrement immangeable que les thuriféraires de Vichy présentaient comme beaucoup plus sain que le véritable sucre en morceaux et qui, pendant des décennies, comme les mensonges, nous avait fait tant de mal. Cette saloperie avait une particularité, il fermentait, et mon oncle, ébahi, trouvait au matin un tonneau plein à ras bord alors qu'il en avait vidé un quart la veille. Cette antithèse des Danaïdes le mettait en joie.

Les épicerie de village ont péniblement survécu, les épiciers en gros ont disparu, avalés par les hypers. Pour pratiques qu'ils soient, il manque à leurs rayons aseptisés ces odeurs dont mon nez garde encore le souvenir après un demi-siècle. Il reste à Paris une ou deux épicerie traditionnelles où l'on entre comme dans un musée et dont les parfums vous enchantent à peine la porte franchie. Quand j'y vais, il me vient brusquement l'envie, comme je le faisais jadis dans l'épicerie familiale, de croquer une figue sèche et d'en déposer soigneusement la queue dans le sac des clous de girofle, exercice qui me valut une sévère remontrance de mon oncle, quoique je discernasse, dans son regard où la sévérité le disputait à l'amusement, qu'après tout ce n'était pas une si mauvaise idée.

Mon père

Nous sommes aujourd'hui à ce point habitués aux techniques qui facilitent la vie que nous avons perdu la notion de leur relative jeunesse. Elles font partie de notre quotidien et nous tempêtons quand une panne d'électricité nous oblige à allumer les bougies, à nous inquiéter pour les surgelés du congélateur et à contempler, orphelins du film que nous voulions voir, l'écran noir de la télé. Et pourtant, tout cela a été inventé hier.

Je ne crois pas qu'il y ait eu, depuis que l'homme est apparu sur terre, de génération qui ait vu autant le monde se transformer que celle de mon père. Il était né en 1902 à Béziers. À l'époque, cette sous-préfecture vivait encore au rythme des lourdes charrettes chargées de barriques et tirées par des chevaux. Il y avait en bas de la ville, au pied du plateau des Poètes, la gare du Midi où passaient les trains qu'on ne prenait qu'en de rares occasions, pour se rendre à Agde ou à Montpellier. Le dimanche, la famille s'entassait dans le tortillard d'intérêt local pour aller pique-niquer au bord de l'Orb. La mer était à treize kilomètres, mais personne n'y allait. Se tremper et s'allonger sur le sable n'était pas encore à la mode. Les médecins recommandaient les bains de mer aux gamins rachitiques, à condition de ne pas en abuser, et leurs mères les y menaient, recouvertes de voilettes et protégées d'ombrelles pour ne pas altérer leur teint de lys. Bronzer était une idée de fou.

Béziers vivait encore comme sous le Second Empire, on se déplaçait à pied, s'éclairant le soir à la lampe à pétrole et allant se coucher avec à la main une bougie qu'il fallait moucher dès qu'on était au lit. Il devait y avoir dans la ville en ce début du XX^e siècle trois, quatre, allez soyons large, cinq automobiles pétaradantes et enfumées sur lesquelles les passants se retournaient. En 1909, mon grand-père emmena mon père – il avait sept ans – au Gascinois, un terrain herbeux où ils virent décoller d'étranges machines de toile et de bois aux commandes desquelles des passionnés suicidaires accomplissaient deux boucles avant de revenir se poser. Blériot venait de traverser la Manche et faisait la une des quotidiens du monde entier. Puis ce fut la guerre ; tout en préparant des colis pour son mari

et son fils aîné mobilisés, ma grand-mère élevait le cadet, tremblant chaque fois qu'on sonnait à la porte. Terrible époque où des ombres en voile noir tentaient de survivre à leur détresse.

À dix-huit ans, avec pour tout diplôme son brevet, mon père passa le concours d'entrée aux PTT et fut nommé à Paris. Il fit le voyage Béziers-Paris par Toulouse. Il y a quelques kilomètres de moins que par Lyon : l'administration paye toujours le trajet le plus court. Quatorze heures de train, aujourd'hui le TGV en met dix de moins. Deux ans plus tard, il entreprit un voyage d'une autre ampleur. La Turquie avait fait la guerre au côté de l'Allemagne et fut occupée par les Alliés après l'armistice. À vingt ans, incorporé dans un régiment du génie, mon père partit faire son service militaire à Constantinople. Fabuleux voyage et inoubliable découverte de cette ville où les vestiges de l'Empire romain côtoient les mosquées. Il en parla toute sa vie, jusqu'au jour où il y retourna en touriste, fasciné de retrouver les mêmes échoppes, les mêmes bruits, les mêmes odeurs, dans cette quête que chacun doit d'offrir sur les lieux où il a eu vingt ans.

Le monde a changé davantage pendant la vie de mon père qu'entre Louis XIII et sa naissance. Il a vu se généraliser l'électricité domestique, le cinéma et l'automobile, naître la radio, la télévision, la conquête de l'espace, l'énergie atomique et l'ordinateur. Certains diront que c'est moins important que d'avoir vu naître l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, mais j'ai remarqué depuis longtemps que ceux qui fulminent contre la machine à laver ne se sont jamais coltiné une lessive de leur vie. Le mépris de la société de consommation est l'apanage de ceux qui en profitent et le dédain des choses matérielles le privilège de ceux qui font faire leurs corvées par les autres.

Quand il quitta sa ville natale, ce garçon de dix-huit ans n'avait jamais entendu de musique classique de sa vie. Le cinéma était encore muet et, dans une fosse, sous l'écran, un orchestre créait le fond musical, modulant tant bien que mal ses rythmes en fonction des séquences du film. Plus ou moins écorchés, Beethoven, Tchaïkovski, Schumann, Verdi alertèrent son oreille ; à la fin de sa vie il repérait dès les premiers accords l'adagio de la *Neuvième* ou le finale d'un *Concerto brandebourgeois*. Frustré d'avoir peu lu dans son adolescence, il entreprit de rattraper le temps perdu, et il acquit cette culture autodidacte qu'aucun diplôme ne sanctionne mais qui forge l'honnête homme au sens où on l'entendait au XVIII^e siècle. À quatre-vingt-dix ans, il entreprit de lire Dostoïevski, après avoir fini *Les Hommes de bonne volonté* de Jules Romains. Le petit garçon qui avait vu les premiers monoplaces décoller avec peine est revenu, soixante-dix ans

plus tard, d'Istanbul à Paris en avion, en regardant un film après avoir dîné. Lui qui allait se coucher avec sa bougie a regardé en direct les premiers pas d'Armstrong sur la Lune. Il m'a légué sa mémoire éléphantesque. Il avait quatre-vingt-onze ans quand je lui ai téléphoné un soir, j'écrivais une chronique pour Europe 1 et cherchais les noms des trois femmes que Léon Blum avait prises en 1936 dans son gouvernement. « Il y avait Irène Joliot-Curie, mais les deux autres ? » Les noms me sont arrivés sans une seconde d'hésitation : « Cécile Brunschwig et Suzanne Lacore. »

Peut-être m'a-t-il transmis aussi son sens de l'humour. Dans les années 1950, pendant mon service militaire, je lui ai écrit : « J'étais hier à Donaueschingen et j'ai vu le Danube... un ruisseau. On a peine à imaginer que ce filet d'eau va devenir un fleuve majestueux à Bucarest. » Il me répondit : « Je m'aperçois que la guerre a changé beaucoup de choses. De mon temps, le Danube ne passait pas à Bucarest ! »

Placide, tranquille, sans colère, il avait un sens aigu de la réflexion qui déconcerte. Le métier que j'exerce est peut-être la part la plus importante de son héritage. Il appartenait à une race en voie d'extinction, il pensait que le service du tri postal de Lyon-Perrache serait paralysé s'il n'était pas présent, et il allait travailler avec ces petits bobos qui nécessitent aujourd'hui huit jours d'arrêt de travail. Il était de gauche, moins que ma mère qui bouffait du curé avec délectation et qui affichait, à l'égard de l'économie, des théories que n'aurait pas désavouées Mélenchon. Peut-être par admiration pour Mitterrand, mon père n'avait jamais un franc sur lui et laissait à ma mère le soin de gérer la maison. C'est elle qui signait les chèques et s'occupait de l'intendance. Sous l'Occupation, c'est elle qui se levait à cinq heures du matin pour aller faire la queue devant la triperie et rapporter quelques bas morceaux qu'elle faisait cuire longuement dans une marmite norvégienne, accompagnés de rutabagas, et qu'il fallait mâcher longtemps avant de se résoudre à avaler. Comme des millions de Françaises à l'époque, elle avait le don de rendre cette tambouille acceptable, grâce à des astuces, des mélanges, des audaces culinaires qui, avec les progrès des Alliés en Sicile et la défense élastique de la Wehrmacht en Russie, constituaient l'essentiel des conversations dans les files d'attente.

Je devais avoir déjà un sens aigu de l'événement. En juin 1941, je n'avais pas encore douze ans, nous déjeunions ma mère et moi, les fenêtres étaient ouvertes et j'entendais la radio du voisin. Je dis à ma mère : « Allume le poste, le type qui parle a un ton particulier. »

C'était l'annonce par le speaker de Vichy de l'attaque allemande contre la Russie. Je n'ai pas pu rééditer mon exploit pour l'attaque de Pearl Harbour, c'était en décembre et les fenêtres étaient fermées.

Quand Michel Rocard me décora à Matignon de l'Ordre national du mérite, ma mère ne cacha pas sa fierté. Mon père, vieux lecteur du *Canard enchaîné*, qui foutait à la porte ceux de ses collaborateurs qui acceptaient une décoration, me dit simplement : « Et ça te donne plus de talent ? » Il avait voté socialiste pour la première fois en 1923 et il ne dévia jamais de sa ligne. Certes, ce vieil SFIO était parfois dérouté par le socialisme mitterrandiste, et sans doute le serait-il encore plus aujourd'hui. Il en était resté à Léon Blum et Roger Salengro. Je crois qu'il a été heureux le 10 mai 1981... moins sans doute qu'en juin 1936, peut-être parce que l'âge tempère l'enthousiasme. Cet homme de gauche conçut un fils unique qui a toujours voté à droite. Il en fut finalement fort satisfait, et moi aussi, car cela nous a permis quarante ans de discussions passionnées dont nous nous serions bêtement privés si nous avions partagé la même opinion. Il m'a donné très tôt le goût de la politique en me la racontant dès que je fus en âge de m'y intéresser et peut-être même avant. Cela me plaisait davantage que les histoires d'ogres, d'enchanteurs et de brigands. Je me suis rendu compte plus tard que c'étaient aussi des histoires d'ogres, d'enchanteurs et de brigands, à cette nuance près qu'ils portaient des noms connus. J'ai hérité de lui cette curiosité teintée d'admiration qui m'amène à penser que la III^e République a été la plus grande des cinq et la plus riche en hommes de talent. Quand je lis aujourd'hui les comptes rendus des débats de l'Assemblée nationale, je ne peux que comparer ce qui s'y dit avec les arguments que développaient à la tribune Jaurès, Clemenceau et Briand. Si je parle politique chaque soir en scène, c'est que je suis tombé dedans tout petit.

Je l'ai entendu ronchonner toute sa vie contre les « s'est avéré vrai », les « pallier à », les « Untel a tiré les marrons du feu » pour désigner le bénéficiaire, et les « encablures » qui faisaient plus de deux cents mètres. Pendant ses dernières années, où il ne quittait guère son fauteuil, je l'ai toujours vu lire avec à portée de la main son dictionnaire dans lequel il se plongeait dès qu'un mot lui posait problème.

Selon ses volontés, je l'ai fait incinérer sans cérémonie religieuse. Jusqu'à la veille de sa mort, il conserva sa lucidité et son humour. Autour de son lit, il y avait ma mère, ma fille, deux voisines et moi. C'était entre les deux tours de la présidentielle de 1995. Une des voisines donna son pronostic, mon père me fit un geste de la main

pour que je m'approche du lit, et dans le creux de l'oreille il me glissa : « Ne parle pas politique avec elle, elle n'y comprend rien. » Le dimanche suivant, pour la première fois de ma vie j'ai voté nul, ayant glissé dans l'enveloppe le bulletin de Chirac pour mon vote, et celui de Jospin pour le sien.

Je lui dois presque tout. Il m'a légué sa tolérance, son scepticisme souriant et sa curiosité insatiable. Aujourd'hui, quand je prends le TGV et qu'il a quelque retard, je regarde ma montre bien sûr, puis je me reprends... Après tout, quatorze heures de train, c'était hier.

Quatre-vingt-treize ans, c'est un bel âge pour s'en aller. C'est vrai, peu de fils ont eu la chance de garder leur père si longtemps, mais je l'aurais volontiers gardé dix ans de plus, j'avais encore des choses à apprendre.

Le vénérable lycée Ampère

Le vénérable lycée Ampère expose sa façade austère au bord du Rhône. J'entre en sixième le 1^{er} octobre, le jour de mon anniversaire. C'est une rentrée particulière, celle de 1940. Trois mois auparavant, la France a signé l'armistice à Rethondes. Les Allemands ont occupé Lyon pendant quelques semaines puis se sont retirés au nord de la ligne de démarcation. Le premier contact a lieu dans la classe de latin-français tenue par un homme dont j'ai conservé un souvenir inaltéré et que je retrouverai bien plus tard. Petit, brun, claudiquant, M. Raquin nous accueille d'un bref discours qu'il a dû longuement préparer. Passé les formalités d'usage sur l'emploi du temps que nous copions soigneusement, il se lance : « La France a été battue, elle a perdu la guerre et elle doit s'accommoder de cette situation, mais la guerre n'est pas terminée, on se bat encore dans le monde, certains prétendant que nous n'avons perdu qu'une bataille. » En citant la formule de De Gaulle, il montre le bout de l'oreille, mais il n'insiste pas, c'est un fonctionnaire de l'Éducation nationale et il sait que les temps ne sont pas propices à ce genre de confidences. On évoque plus couramment la punition infligée à la France pour les péchés de la République laxiste que l'espoir chimérique d'un retournement de situation incarné par les incantations d'un général inconnu. Puis il enchaîne sur ce que nous sommes à ses yeux. « Nul ne sait ce qui nous attend, nous confie-t-il, mais quelles que soient les circonstances, vous êtes l'avenir de notre pays. Notre mission est de vous instruire, c'est ce que nous faisons depuis des années, mais aussi de vous protéger, et ça c'est nouveau. Deux fois par semaine auront lieu dans vos classes des distributions de lait et de vitamines, procurez-vous un récipient pour le lait et je vais désigner un responsable qui ira chercher les vitamines. » Il me regarde : « Vous, votre nom ? – Amadou. – Vous serez de corvée de vitamines ! » Pendant huit mois, je vais donc aller chercher une petite boîte emplies de minuscules pastilles roses, au goût de framboise. Le prof en distribue deux par élève, mais pendant le trajet j'en ai déjà croqué cinq ou six. Qui sait si mes 1 m 96 ne sont pas dus à ce larcin. Un jour, on nous sort du lycée, on nous emmène sur les quais du Rhône entre le pont Lafayette et la passerelle du

Collège, on nous met dans les mains un petit drapeau tricolore en papier et on nous dit d'attendre. Le cortège arrive et j'ai encore en mémoire cette image, en couleurs, aussi nette, aussi précise que si j'avais sous les yeux un instantané. Dans une voiture décapotable encadrée de centaures à moto, un vieillard est assis à l'arrière, il salue mollement de la main comme un homme habitué à ce genre de triomphe. Aujourd'hui, en me remémorant cette journée, je me rends compte que j'ai vu passer un homme dont le précepteur avait combattu à Waterloo et était donc né sous la Révolution. Le fait d'avoir dû acclamer sur commande un vieillard, fût-il maréchal de France, sur lequel je n'avais pas encore, vu mon âge, d'opinion définie, m'avait irrité. Il me semblait que l'enthousiasme devait être spontané et non sur commande. Je n'irai pas jusqu'à prétendre que mon allergie aux militaires est née ce jour-là, mais Pétain a dû y contribuer.

Une période mouvementée

5 septembre 1944. La petite ville de Lons-le-Saunier est déserte. Depuis trois jours, les Allemands l'ont évacuée. La BBC a annoncé la libération de Lyon que j'ai quitté après le bombardement du 26 mai qui a fait 1 600 morts. Par précaution, mes parents m'ont envoyé chez mes grands-parents. Ces derniers habitent un appartement au premier étage donnant sur la place de la Chevalerie. Vers quatre heures du matin, je suis réveillé par des bruits de moteurs. Sous nos fenêtres, à portée de main, stationne une file de camions militaires. Les phares sont éteints, mais des lampes torches trouent la nuit et des bribes de conversations à l'accent nasillard montent vers moi. J'enfile un pantalon et me retrouve dans la rue devant une longue file de GMC entourée de GI. Je rassemble quelques mots d'anglais appris au lycée et m'adresse à un petit groupe qui se détend les jambes. « *Do you want a coffee ?* » Un sourire me répond : « OK. »

Ils sont cinq dans la salle à manger. Ma grand-mère fait chauffer une cafetière sur le poêle à bois pendant qu'ils étalent sur la table des plaques de chocolat Hershey's et des paquets de Lucky Strike. La conversation est hachée, mon anglais est succinct et ils ne connaissent aucun mot de français. Ma grand-mère verse le café dans les tasses, l'un d'eux le goûte et fait la grimace. C'est le « café national » auquel nous sommes soumis depuis quatre ans et dans lequel sont torréfiées tout un tas de saloperies, du gland de chêne à l'ortie, à l'exclusion du moindre grain de café. L'un des GI, un sergent, s'éclipse et remonte avec des boîtes de ration K, il en extrait des sachets de café soluble qu'il verse dans les tasses... Avec une rasade de marc d'Arbois dont mon grand-père a sorti une bouteille, le café devient buvable. Ma grand-mère allume une cigarette, la première et la dernière de sa vie. Elle la fume du bout des lèvres sans avaler la fumée en toussant entre chaque bouffée. Des coups de sifflet dans la rue, nos hôtes prennent congé. Mon grand-père leur offre la bouteille de marc d'Arbois, ils abandonnent sur la table les rations K de chocolat et deux cartouches de Lucky Strike. « Grève chanceuse », drôle de nom pour une marque de cigarettes !

Les camions démarrent. Pendant les jours suivants, sous nos

fenêtres, le défilé sera incessant, jour et nuit. Jeeps, GMC, camions-citernes, porte-chars, le matériel débarqué en Provence monte sur la trouée de Belfort. Deux jours après nos premiers Américains, ce sont cinq Français de la 1^{re} armée de De Lattre qui sont dans notre salle à manger. Ma grand-mère, fine cuisinière, leur a mitonné un déjeuner en jonglant avec les rations K, des œufs et un lapin que mon grand-père a échangé contre un pull-over. Il y a là un paysan des Charentes, un caissier de banque parisien et trois Algériens. La deuxième et dernière bouteille de marc est sacrifiée à la liberté retrouvée. Ils sont moins riches en cigarettes et en chocolat que les Américains, mais la conversation est plus facile et surtout leur présence seule est un cadeau.

Je n'ai aucune nouvelle de mes parents depuis trois semaines et je m'impatiente de retourner à Lyon. Grâce à ses relations, mon grand-père trouve une voiture qui s'y rend. C'est une traction avant Citroën, siglée en lettres blanches des trois lettres FFI. Nous sommes quatre et je suis assis à l'arrière. Avant de partir, mon voisin pose sur mes genoux une mitraillette Sten en me disant : « On va passer par des routes secondaires, la nationale est réservée aux convois militaires, tiens ça au chaud, on ne sait jamais. »

Quatre heures après, nous sommes à Lyon. La ville est coupée en trois. Avant de l'évacuer, les Allemands ont fait sauter tous les ponts sur le Rhône et la Saône. Ils ont accompli leur besogne méticuleusement, en plaçant sur les ponts des bombes d'avion qu'ils ont tranquillement amorcées et fait exploser avant de passer au suivant. Tous les ponts sont détruits, sauf un, celui de l'Homme-de-la-Roche sur la Saône. Un riverain est allé chercher son fusil de chasse à la cave et a tiré dans leur direction, ils se sont enfuis. Peut-être aurait-il suffi d'une cinquantaine d'hommes déterminés pour que ces commandos abandonnent leurs destructions.

Les ponts effondrés n'ont guère retardé les Franco-Américains qui ont, en quelques heures, jeté un pont Bailey sur l'arche manquante du pont de la Guillotière. Pour les civils, c'est une autre histoire, le seul passage sur le Rhône était ce qui restait du pont Wilson où une chaussée préservée de deux mètres de large permet le passage des piétons. Une heure dans un sens, une heure dans l'autre, trois heures d'attente au minimum aux heures de pointe. Huit heures après avoir quitté Lons-le-Saunier, je sonne enfin chez moi, rue Molière.

Quelques jours plus tard, les journaux, qui paraissaient sur une seule page, annoncèrent que le général de Gaulle venait à Lyon dans le cadre de ses visites aux villes libérées. Nous décidons d'aller le voir, mais mon père est réticent : « Allez-y tous les deux, dit-il à ma mère. –

Après ce qu'il a fait, tu pourrais au moins le remercier. – Je ne nie pas ce qu'il a fait, mais je n'ai pas envie de saluer un militaire. » Nous insistons et il consent, à contrecœur, à nous accompagner. Nous nous installons, place de la République, sous la statue de Carnot. Les Lyonnais, gens contrariants, ont à cette époque érigé la statue de Carnot place de la République, alors que la statue de la République trônait place Carnot. De Gaulle remonte la rue de la République à pied en direction de l'hôtel de ville au milieu d'un enthousiasme qui ne le cède en rien à celui qui l'a accueilli sur les Champs-Élysées. Il passe à dix mètres de nous, précédant les officiels dont Yves Farge, commissaire de la République. J'entends un tonitruant : « Vive de Gaulle ! » derrière moi, je me retourne, c'était mon père. Il arrive que les circonstances prennent le pas sur les convictions.

Quelques semaines plus tard, je repris le chemin du lycée Ampère pour terminer des études qui n'avaient rien de brillant. J'échouai une première fois au bac, le repassai l'année suivante, en vain. En composition française, je choisis cette question : « Quel écrivain peut-on donner en exemple à la jeunesse ? », matière qui me permettait de pallier mes insuffisances chroniques en maths et en physique. Si j'avais pris Hugo, Corneille ou Montesquieu, je m'en serais tiré avec les honneurs, pour mon malheur je choisis Zola. Il me semblait qu'un homme qui avait sacrifié sa fortune et sa réputation à la défense d'un innocent en bravant la meute des aboyeurs à la mort méritait qu'on le donnât en exemple. J'ai dû tomber sur un correcteur antisémite : je récoltai un 7 sur 20. Mes géniteurs étaient affligés mais j'en pris mon parti. « Vous ne voulez pas me donner le bac, gardez-le, je ferai sans. »

Ce qui fait que je n'ai aucun diplôme universitaire, même pas le certificat d'études ou le brevet... rien ! J'ai fait sans. Cela dit, si je peux me permettre un conseil à mes jeunes lecteurs, si vous avez l'occasion d'obtenir ce diplôme, ne vous gênez pas, cela vous évitera ce qui m'est arrivé ensuite. Toujours mon caractère contrariant. En ayant fait moins que le minimum sous les voûtes séculaires du vieux lycée Ampère (notez au passage la superbe contrepèterie : « J'ai vu ce vieux lycée Ampère »), à peine l'eus-je quitté que je fus pris d'une fringale de lecture. Pour les classiques, de Flaubert à Zola en passant par Balzac, ça allait tout seul, mais je voulus m'aventurer chez les philosophes et je ne possédais pas les bases, celles qu'on acquiert en classe de philo. Autant tenter de bâtir une maison sans avoir creusé les fondations. Je fis des expériences débilantes. Je me souviens en particulier d'avoir ouvert un bouquin de Leibniz. J'avais sous les yeux un texte écrit en français, dans une traduction fidèle, ne comprenant pas un mot de ce que je lisais, comme si c'était du serbo-croate. On s'énerve facilement dans ces cas-là, je me disais : « Voyons, je connais un peu ma langue, ces mots sont des mots français mis côte à côte,

leur succession doit avoir un sens. »

Un de mes amis universitaires, auquel j'ai raconté cette aventure, m'a dit bien plus tard : « Tu n'avais pas choisi le plus facile. » Il n'empêche que la pensée de Leibniz m'a toujours été étrangère, je ne m'en porte pas plus mal, mais j'ai une immense admiration pour ceux qui comprennent ce qu'il a voulu dire et qui le lisent aussi facilement que vous lisez votre journal. « Veux-tu que je t'explique Leibniz ? » m'a demandé mon ami. J'ai refusé, sentant bien que cet homme respectable n'avait pas écrit pour moi. En revanche, j'ai dévoré Dumas... Je n'ai pas lu toute son œuvre, personne ne peut se targuer d'un tel effort, mais ce géant m'a donné le goût de l'histoire. Certes, et on le lui a assez reproché, il l'a falsifiée, mais ceux qui l'ont lu savent du moins que Charles X n'était pas le fils de Charles IX, c'est un début, et que Charles I^{er} d'Angleterre a crié : « *Remember* » avant d'être décapité, même si ça n'était pas à l'intention d'Athos, caché sous l'échafaud.

Vers l'âge de dix-sept ans, j'ai découvert qu'il me suffisait de lire trois ou quatre fois un poème d'une page pour le savoir. J'en ai abusé. Quand un poème me plaisait, je l'apprenais ; c'est fort agréable d'avoir ainsi en tête une anthologie que vous pouvez solliciter quand l'envie vous en prend. Encore aujourd'hui, si vous me donnez le premier vers de certains poèmes de Hugo, je peux vous aligner les cinquante ou cent qui suivent. Nous avions en troisième un prof de français qui raffolait de José Maria de Heredia. L'auteur des *Trophées* n'est plus guère à la mode aujourd'hui, et ceux qui n'ont pas oublié son nom ne connaissent de lui qu'un seul vers : « Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal. » Pour ma part, je peux, à la demande, vous aligner cinq ou six sonnets, de « La Trebbia » à « Après Cannes », qui sont restés intacts dans ma mémoire depuis plus de soixante ans.

Comment naît l'attirance pour la scène ? En ce qui me concerne, ce fut par une lente instillation de pièces de théâtre. Mes parents avaient accumulé dans un placard des piles de *Petite Illustration*, supplément de l'hebdomadaire qui régnait presque sans partage sur la presse française depuis le XIX^e siècle, et qui offrait à ses lecteurs une pièce de théâtre chaque semaine. En couverture l'affiche de la pièce, et en page de garde des photos des acteurs prises en action. C'est dans une *Petite Illustration* datée de 1938 que j'ai découvert entre autres *Cyrano* avec André Brunot dans le rôle-titre et Marie Bell dans celui de Roxane, parmi des centaines d'autres pièces qui firent les beaux soirs des scènes parisiennes pendant l'entre-deux-guerres. Elles furent la pâture quotidienne de mon adolescence et peut-être, à mon insu, le catalyseur de ma vocation. Bien plus tard, en témoignage de

reconnaissance, j'ai acheté la collection complète de *l'Illustration*, reliée en semestres. De 1843 à 1944, pas un numéro ne manque, y compris ceux, rares, imprimés à Bordeaux après la débâcle de 1940. J'avais repéré le lot sur une annonce et je me rendis à Richelieu, cette ville d'Indre-et-Loire conçue par le grand cardinal et qui n'a jamais réussi à remplir l'espace ceint par ses remparts. J'y fus accueilli par un octogénaire ingambe et plein d'allant, qui vivait seul dans une maison de neuf pièces de l'époque Louis XIII. C'était en hiver et trois pièces étaient chauffées, sa chambre, sa salle à manger et la bibliothèque où trônait en majesté *l'Illustration*. « J'ai trois fils, me confia-t-il. L'un est médecin, l'autre avocat, le troisième en Australie, cette collection ne les intéresse pas, je préfère la vendre à quelqu'un qui en prendra soin. » Il m'invita à déjeuner, je lui suggérai que nous prenions ma voiture. « Mais non, j'ai la mienne. » Il avait une conduite nerveuse ponctuée de grands coups d'avertisseur. « Cette ville est pleine de vieillards, me dit-il, non seulement ils marchent au milieu de la rue, mais en plus ils sont sourdingues. »

La collection fut livrée à Paris, elle pèse un peu plus d'une tonne et elle est toujours dans ma bibliothèque. J'habitais à l'époque un appartement provisoire et, faute de place, je l'avais entassée à même le sol. Une photo de moi parut dans *Télé 7 Jours*, debout devant ma collection dont les piles dépassaient mes 1 m 96. Quelques jours plus tard, je reçus une lettre péremptoire de mon vendeur : « Il ne faut pas les entasser, il faut les mettre sur tranches sur des rayonnages, sinon ils vont s'abîmer. » Délicieux bonhomme.

Abreuvé de Guitry, de Pagnol, de Giraudoux, de Bernstein, l'envie me vint, à dix-sept ans, de prendre des cours de théâtre. Lyon, à l'époque, en proposait peu. L'un des plus cotés était dirigé par Suzette Guillaud, ancienne élève de Julia Bartet, qui officiait dans son appartement de la rue de la Bourse. Un de ses titres de gloire était d'avoir conduit un de ses élèves, André Falcon, à la Comédie-Française où il avait été un Cid remarquable et remarqué. Nous étions là une douzaine d'apprentis comédiens, assis sur des poufs dans son minuscule salon, Suzette trônant dans son fauteuil. L'exiguïté des lieux interdisait tout déplacement de plus d'un mètre cinquante, ce qui simplifiait les mises en scène.

Pour ma part, je m'essayai à la tragédie. Ma haute taille et ma voix grave me semblaient des tremplins idéaux pour jouer le répertoire de Racine et de Corneille avec, en perspective lointaine pour moi aussi, la Comédie-Française. À moi donc Cinna, Pyrrhus et Néron. L'alexandrin avec césure au sixième pied me devenait familier. Peut-être ai-je conservé de cette époque la manie de les repérer dans les conversations courantes. « Messieurs les voyageurs, en voiture s'il

vous plaît », « Les voitures de seconde seront en queue de train » et surtout le plus connu : « La caisse des dépôts et consignations », sont de superbes alexandrins. Suzette Guillaud dirigeait une compagnie théâtrale de semi-professionnels qui jouaient en fin de semaine salle François-Coppée. Nous, les apprentis comédiens, y faisions de la figuration. Ce fut dans *Électre* de Jean Giraudoux que j'entrai pour la première fois de ma vie en scène dans le rôle, muet bien entendu, d'un des mendiants qui entourent la Femme Narses. Ce fut le premier d'une longue série de rôles muets qui allaient jalonner ma carrière de futur tragédien.

Quelle que soit la profession qu'on embrasse, la première feuille de paye est un moment symbolique, même si son montant est dérisoire. Avec ce que je reçus ce jour-là, je pouvais tout juste m'offrir un sandwich. Je n'accédais pas encore à l'indépendance alimentaire, mais c'était la première fois de ma vie que j'avais en poche de l'argent qui ne venait pas de mes géniteurs. Dans la salle des fêtes d'un village du Beaujolais, nous avions fait le plein, nous les élèves de Suzette Guillaud, et nous n'étions pas peu fiers. Roger Planchon y jouait une pantomime ; j'interprétais Trielle dans *La Paix chez soi* de Georges Courteline, face à celle qui allait devenir dix ans plus tard mon épouse et la mère de ma fille. Une des caractéristiques du métier de comédien est que les apprentis n'ont aucune humilité. Celui qui s'essaye à la menuiserie sait qu'il lui faudra des années avant de pouvoir fabriquer un meuble vendable, le comédien n'a pas ces pudeurs. Allez dans un cours d'art dramatique et proposez à un garçon de dix-huit ans de jouer le roi Lear, il acceptera sans barguigner. C'est ainsi que je me suis retrouvé à dix-neuf ans jouant Créon dans l'*Antigone* d'Anouilh. Alain Mottet jouait Hémon, mon fils, alors que nous avions le même âge à quelques mois près. Le public, particulièrement indulgent, ne parut pas choqué par cette entorse à la génétique. Je dois avouer, avec le recul, que j'étais, dans ce rôle écrasant, particulièrement mauvais, mais personne ne s'avisa de me le dire. Dans notre métier, ce genre de jugement ne s'exprime jamais en face. Il suffit pour s'en convaincre de se trouver dans les loges des acteurs les soirs de première, où les propos laudatifs sont les seuls autorisés. On s'embrasse, on se congratule, on s'extasie, puis les admirateurs regagnent leurs pénates en soupirant, dans la rue : « Quelle connerie, je me suis emmerdé comme c'est pas possible... Quant à Paul, il est encore plus mauvais que d'habitude, ce qui constitue un exploit. » Comparés à la famille des comédiens, les Atrides étaient d'exquis philanthropes.

Louis Jovet, qui allait très rarement aux générales, employait, quand il était contraint de s'y rendre, une formule ambiguë qui laissait

perplexes ceux qui venaient de jouer devant lui : « C'est très exactement ce à quoi je m'attendais ! »

Mon apprentissage lyonnais fut jalonné de créations théâtrales qui me donnaient peu d'occasions de démontrer l'efficacité de ma mémoire. J'accumulais les rôles muets. Le Théâtre des Célestins, au budget duquel j'émargeais, monta *Jedermann* de Hugo von Hofmannsthal. J'y tenais le rôle de l'ange. On ne me l'avait pas distribué pour mon talent, car je n'avais que trois répliques, mais parce que j'étais insensible au vertige. Vêtu d'une tunique blanche, avec deux ailes collées dans le dos, j'étais perché au sommet de la tour gauche de la cathédrale Saint-Jean, avec soixante mètres de vide sous les pieds et un assistant qui me tenait solidement les jambes.

À vingt ans, le service militaire interrompit cette ascension vers une Comédie-Française qui allait devoir attendre, dans l'impatience, l'arrivée du tragédien en herbe qui rongait son frein entre Rhône et Saône.

Quinze mois de perdus

Si je ne devais trouver qu'une qualité à Jacques Chirac, c'est celle d'avoir eu le courage de supprimer le service militaire.

Je connais les arguments de ceux qui le regrettent : le mélange des couches sociales, le fils de bourgeois côtoyant le fils d'ouvriers, l'adolescent des cités partageant la même chambrée, la même table, les mêmes contraintes que celui de Neuilly. Ces considérations tiennent la route et je ne les discute pas, mais égoïstement je fais le bilan de mon séjour de quinze mois sous l'uniforme et j'avoue, à ma courte honte, qu'il ne m'a apporté qu'un ennui profond et le désir quotidien d'y échapper. De surcroît, j'ai eu la malchance d'être affecté à une arme d'élite, les « chasseurs à pied ». Rien de pire qu'une arme d'élite quand on est un amateur. Les professionnels se délectent du siège de Sidi-Brahim et l'évoquent à tout propos. Pour ma part, ce combat livré et perdu un siècle plus tôt par le 8^e bataillon de chasseurs contre les troupes d'Abd el-Kader me laissait profondément indifférent. Je pensais même, sans l'exprimer, que la résistance de cet émir arabe face aux troupes de Louis-Philippe ressemblait fort à celle des FFI face à l'occupant allemand.

J'ignore si les traditions propres aux « chasseurs » perdurent aujourd'hui et je n'ai jamais eu la curiosité de me renseigner, mais aux temps lointains où j'y fus soumis, elles étaient vivaces. Il y avait trente et un bataillons de chasseurs, et chacun avait son refrain. Avant toutes les sonneries qui ponctuaient la journée, du réveil à l'extinction des feux, le clairon sonnait le refrain du bataillon, puis le refrain du jour, celui du 1^{er} bataillon si on était le 1^{er} du mois, celui du 2^e le 2 et ainsi jusqu'à la fin du mois. Tous les incorporés devaient apprendre les trente et un refrains. Comme il sied à toutes les sonneries militaires, de délicats poètes avaient déposé des paroles sur ces musiques entraînantes. Tout le monde connaît « La putain de Nancy », qui illustre la sonnerie de la cavalerie, et les images poétiques qui bercent « L'artilleur de Metz ». Le refrain du 29^e était décent : « C'est le 29^e, qui n'a pas de pain, qui crève de faim, qui marche quand même. » D'autres l'étaient moins. Celui du 1^{er} chasseurs exprimait sans

nuances sa supériorité : « Si le 7^e de ligne a des couilles au cul, c'est le 1^{er} chasseurs qui leur a foutu. » Celui du 31^e était plus court, mais tout aussi poétique : « Trou du cul de la reine des Hovas. » Le 27^e était péremptoire : « Si vous avez des couilles, faudra nous les montrer. » Quant au refrain du 18^e : « Encore un arbi d'enfilé, rompez », il serait aujourd'hui traîné en justice pour injures raciales. À n'importe quelle heure de la journée, un sous-officier pouvait vous interpellier : « Quel est le refrain du jour ? » Au garde-à-vous, il fallait le lui chanter, si on l'avait oublié la punition tombait.

Je n'ai rien contre ces couplets grivois, bien au contraire, je suis même assez friand des chansons de corps de garde, du « Père Dupanloup » aux « Plaisirs des dieux », en passant par « Les filles de Camaret », qui sont depuis des lustres l'apanage des internes des hôpitaux et des élèves des Beaux-Arts, et que Pierre Perret a réunies dans un CD à l'usage des générations futures. Je me flatte même d'en connaître un certain nombre. Elles sont le reflet d'une poésie gauloise qui ne manque pas de talent, et un signe de bonne santé. Les plus grands poètes se sont livrés à ces jeux. Les romantiques, Hugo en tête, se réunissaient parfois pour des soirées grivoises où chacun rivalisait à écrire la poésie la plus scabreuse. Je vous recommande, si vous le trouvez, *La Vieille Putain* de Théophile Gautier, où l'immonde du vocabulaire le dispute à l'envolée superbe de la prosodie. Rien donc ne me choquait dans le procédé, ce qui m'étonnait était de voir des hommes mûrs, pères de famille, certainement attentifs à la bonne éducation de leurs gamins, exiger qu'on braille devant eux, au garde-à-vous : « Trou du cul de la reine des Hovas. » Franchement, vous appelez cela un métier ?

Sur notre uniforme bleu foncé de chasseurs, nous portions le blason « TOA » : troupe d'occupation en Allemagne. Notre ville de garnison était Rastatt, dans le Bade-Wurtemberg, au nord de Baden-Baden. La population de cette grosse bourgade ne manifestait à notre égard aucune hostilité, tout au plus un étonnement parfois ironique d'être occupée par des Français que leur armée avait vaincus en un mois neuf ans auparavant. Les restaurants s'étaient mis au goût du jour en s'appliquant à cuisiner un bifteck-frites sans faire bouillir la viande avant de la mettre dans la poêle. La caserne était une ancienne caserne de SS, corps d'élite de l'armée hitlérienne particulièrement choyé ; les chambres n'excédaient pas quatre lits, douches à tous les étages et chambres particulières pour les sous-officiers et les caporaux-chefs. Elle était longée par la voie ferrée qui relie le nord de l'Allemagne à la Suisse, c'est-à-dire qu'il y passait chaque jour cent à cent cinquante trains. Souvent un convoi s'arrêtait sous nos fenêtres, bloqué par un feu rouge à l'entrée de la gare de Rastatt. Rien

n'obligeait le mécanicien à lancer plusieurs coups de sifflet stridents, sinon le plaisir de réveiller à trois heures du matin les mille troufions qui dormaient à quelques mètres. Bien entendu, nous ouvrons nos fenêtres pour insulter copieusement et en termes choisis le perturbateur qui gaspillait sa vapeur dans le seul but de se faire invectiver. Il nous laissait brailler, et le feu étant passé au vert nous quittait sur un autre long sifflet strident qui jetait hors de leur lit même ceux qui avaient le sommeil lourd. Avec le recul, cette forme de résistance m'amuse. Tout peuple occupé a le droit d'emmerder celui qui l'occupe. Dans l'Allemagne d'après-guerre, il n'était pas question de résistance guerrière. Sonnés, anéantis par ce qu'ils venaient de subir, les autochtones se remettaient lentement du traumatisme. Peut-être à Rastatt, ville miraculeusement épargnée, auraient-ils préféré être occupés par les Américains, plus riches et mieux pourvus en chocolat et en cigarettes que nous, mais à tout prendre ils préféreraient les Français aux Russes. Entre nous et eux s'était établie une cohabitation fondée sur l'indifférence, chacun vaquant à ses affaires sans s'occuper de ce que faisait l'autre. Quand nous traversions la ville au pas accéléré des chasseurs auquel mes grandes quilles avaient du mal à s'adapter, ils ne nous jetaient pas un regard ; les défilés militaires, ils avaient donné depuis 1933 et ils avaient d'autres préoccupations en tête. On ne croisait dans les rues quasiment aucun homme entre vingt-cinq et soixante ans, les rares qui étaient dans cette tranche d'âge étaient amputés d'un bras ou d'une jambe. La gent féminine était largement majoritaire, ce qui aurait dû faire nos affaires de Français universellement réputés séducteurs. Mais, là encore, l'absence dans nos paquetages de bas nylon et de cartouches de Lucky Strike nous handicapait. Nous étions un pays exsangue occupant un pays dévasté, ce qui raréfiait les idylles.

Pourquoi diable m'avait-on versé, avec mes 1 m 96, dans les chasseurs à pied qui sont en majorité d'une taille moyenne ? Pour m'embêter évidemment. J'ai passé les trois mois de classes à entendre : « Je ne veux voir qu'une tête, et pas la vôtre Amadou. » C'était difficile tant je dominais mes camarades. Quand j'eus bien assimilé les rudiments du « Présentez armes » et du « Au temps pour les crosses », je n'eus qu'une idée en tête, échapper à cette routine imbécile qui faisait notre quotidien. On demanda des volontaires pour l'école de sous-officiers, je m'y inscrivis. Mon but n'était pas d'instruire les futures recrues et de leur inculquer des valeurs guerrières, mais plus égoïstement d'avoir une chambre individuelle et d'échapper aux corvées.

Le stage se fit à Langenargen, au bord du lac de Constance. J'y

côtoyai quelques futurs officiers qui avaient choisi la carrière des armes et faisaient leur apprentissage mêlés à la piétaille qu'ils auraient un jour à commander. Ils étaient plutôt bridge et j'en ai initié un certain nombre au poker, ce qui me permit d'améliorer l'état précaire de mes finances. Je pratiquais le poker depuis l'âge de quatorze ans. J'avais fait mes débuts à la Libération avec des copains du lycée Ampère, les mises étaient des cigarettes américaines. Ce fut l'origine de deux de mes vices, flamber et fumer. Bien plus tard, j'ai arrêté le poker, mais jamais hélas la cigarette.

Sorti de Langenargen avec le grade prestigieux de caporal-chef, je regagnai ma caserne de Rastatt et héritai de ma chambre particulière. Il s'agissait dès lors de tenter d'échapper au maximum aux contraintes inhérentes à mes nouvelles fonctions de cadre de l'armée française.

Elle était, cette armée, en 1950, dans une position un peu particulière. La guerre était finie depuis cinq ans, la guerre d'Indochine était aux antipodes, or rien n'est plus démoralisant pour une armée que de n'avoir aucun ennemi potentiel à proximité. Quatre ans plus tard, la guerre d'Algérie allait remotiver les officiers et sous-officiers d'active et mobiliser les conscrits amateurs qui ne demandaient qu'à rester chez eux, mais en attendant on sentait confusément qu'on ne savait pas très bien comment nous occuper. J'en veux pour preuve l'initiative du commandement de la zone d'occupation française à Baden-Baden de lancer dans toutes les casernes un concours de poésie. Je m'y inscrivis et obtint le deuxième prix avec un poème sur la Forêt-Noire, où je mêlais en alexandrins hasardeux l'âme de Beethoven et le rocher de la Lorelei. Mon prix me valut un séjour d'une semaine à Berlin, logé à la caserne Napoléon en chambre individuelle avec quartier libre.

Berlin en 1950 était une vision d'apocalypse. Les Berlinois disaient avec humour : « Pour découvrir toute la ville, montez sur une chaise. » Autour du Kurfürstendamm, des immeubles neufs s'accrochaient aux grues, mais il suffisait de quelques minutes de marche pour découvrir des quartiers entiers où la bataille semblait s'être arrêtée la veille, carcasses vides aux étages effondrés, rues semées de cratères où poussaient des arbustes mêlés aux rails tordus des tramways, avec, de-ci de-là, d'étranges huttes faites de briques récupérées dans lesquelles vivaient des troglodytes. Le Reichstag, avec ses colonnes écorchées, blessures claires qui entamaient la pierre noircie, était dans le même état que cinq ans auparavant, quand les soldats russes y avaient planté leur drapeau. Au-delà de la porte de Brandebourg, la zone d'occupation soviétique était un immense

chantier. On ne rafistolait pas, on rasait et les blocs d'immeubles de la Stalin-Allee sortaient de terre. Il y avait un contraste frappant entre l'activité grouillante de la ville et ce champ de ruines. Une question venait à l'esprit : « Où dorment-ils, dans quel terrier vont-ils se réfugier le soir ? »

Je m'étais étonné de voir les passants s'écarter ostensiblement sur mon passage. Un sous-officier du quartier Napoléon m'en donna l'explication. « Regarde ton uniforme, bleu marine foncé, quasiment noir, il évoque pour eux celui des SS. » La comparaison ne m'enchantait pas, mais il me fallut faire avec. Les regards surpris, réprobateurs et parfois craintifs des passants me gênaient un peu mon séjour. Six ans plus tard, je reviendrais à Berlin dans des conditions beaucoup plus agréables.

Il me restait quelques mois à tirer avant d'être rendu à la vie civile, tout me fut prétexte pour échapper à la monotonie abrutissante de la routine militaire. Il me fallut cependant en assumer ma part, et en particulier assurer pendant quarante-huit heures la direction du corps de garde. Noter les entrées, les sorties, contrôler les permissions, organiser le roulement des sentinelles, envoyer le drapeau à la cérémonie des couleurs le matin et le descendre le soir. Le local du corps de garde était d'une saleté repoussante. Avec le lit qui m'était attribué, j'héritai d'un matelas, d'une couverture et d'un oreiller qui avaient la raideur, la couleur et l'odeur de la crasse accumulée depuis des mois. Le premier soir, ayant descendu le drapeau de son mât érigé dans la cour principale, je le pliai en huit et m'apprêtais à le ranger dans un placard quand l'idée me vint que ce morceau d'étoffe avait l'avantage d'être propre. Je l'éalai donc sur mon oreiller et je m'endormis. L'irruption d'un adjudant vers trois heures du matin allait compromettre gravement mon avancement.

Il y avait toutes sortes de sous-officiers d'active au 29^e bataillon. La plupart avaient fait la guerre, leurs décorations prouvaient qu'ils en avaient bavé. L'un d'eux, un pied-noir, nous accompagnait volontiers dans les restaurants de la ville, préférant notre compagnie à celle de ses homologues. Il avait été de tous les coups durs, du Garigliano au franchissement du Rhin, en passant par le débarquement en Provence et les forêts d'Alsace. Il n'en tirait aucune gloire, estimant qu'il avait fait son métier, et il égayait nos soirées d'anecdotes sur cette période glorieuse et angoissante.

D'autres étaient plus « jugulaire-jugulaire », distants, stricts, mais sans acharnement, ils usaient de leur autorité sans en abuser. Celui qui

m'avait réveillé dormant sur le drapeau était le pire. Héritier direct de l'adjudant Flick de Courteline, il en avait la stupidité et traînait avec lui la frustration de n'être que ce qu'il était. Il s'en vengeait en s'acharnant contre ceux sur lesquels il avait autorité. Rien n'est pire, quel que soit le domaine où il sévit, que l'imbécile qui a conscience de son infériorité intellectuelle. L'abruti absolu n'est pas nocif, il ne se rend pas compte qu'il est idiot, en revanche celui qui a juste ce qu'il faut d'intelligence pour comprendre qu'il n'en a pas assez est toujours redoutable ; le mien était de cette race.

« S'est servi du drapeau comme oreiller » est un motif qui valait huit jours de prison appelés à faire des petits. J'eus beau exciper pour ma défense du fait que j'avais le plus grand respect pour le drapeau quand il flottait en haut de son mât, mais qu'une fois redescendu il n'était plus jusqu'au lendemain matin qu'un carré de rayonne et que peu importait dès lors qu'il soit rangé dans un placard ou étalé sur un oreiller. J'avais selon lui, en y posant ma tête, attenté à l'honneur de l'armée et insulté la patrie. Nous n'étions dupes ni l'un ni l'autre. Je savais depuis longtemps que mon côté désinvolte l'énervait et qu'il attendait l'occasion de me coincer.

Je me retrouvai donc en cellule le jour de mes vingt et un ans, étrange façon de fêter mon accession à la majorité. Pour m'empêcher de gamberger, mes copains me firent passer une brioche et une demi-bouteille de cognac. L'adjudant taré vint vérifier au milieu de la nuit si je ne transgressais pas le règlement, je feignis de dormir sur ma paillasse crasseuse où, sous ma couverture réglementaire, une fois avalée la brioche, j'avais soigneusement dissimulé la demi-bouteille de cognac, bien entamée.

Le hasard a voulu que je le retrouve des années plus tard, lors d'un gala au casino de Beaulieu-sur-Mer. Je venais de passer une heure en scène lorsque je vis entrer dans ma loge un monsieur d'une soixantaine d'années, cheveux blancs, un peu voûté, qui se présenta : « Vous vous souvenez de moi ? » Je l'avais reconnu au premier coup d'œil, mais je répondis : « Non. – J'étais votre adjudant au 29^e bataillon, ah... je reconnais que je ne vous ai pas ménagé, mais il fallait maintenir la discipline, c'était mon métier. Vous avez réussi dans le vôtre... Vous êtes toujours aussi grand. » J'arborai mon plus beau sourire et rétorquai : « J'espère pour vous que vous êtes moins con ! », ce qui mit un terme à notre conversation.

Je l'avoue, je suis rancunier, à côté de moi la mule du pape était un ange d'indulgence. Peut-être aurais-je dû lui serrer la main et lui dire qu'il y avait prescription, mais je ne suis pas parfait et je fais toujours payer les crimes de lèse-Amadou avec les intérêts.

L'envie de dormir sur un tissu qui n'était pas crasseux me coûta mes galons de caporal-chef. Je n'en fus pas affecté outre mesure, mis à part le fait que le privilège de ma chambre particulière avait toutes les chances de sauter par la même occasion. Rétrogradé au grade de caporal, on ne pensa pas à me l'enlever, l'administration militaire avait, elle aussi, ses lacunes. Nous étions sept à occuper ces chambres isolées, disposant, luxe inouï, d'une salle de bains commune et de trois toilettes. Chaque mois, l'un de nous était de corvée de PQ. Cette délicate opération consistait à prendre en gare de Rastatt l'express international Amsterdam-Bâle. Vingt-deux minutes de trajet entre Rastatt et Baden-Baden, le temps de visiter les toilettes des premières classes et d'engouffrer dans un sac les rouleaux de papier hygiénique. À Baden, une petite heure d'attente et le Bâle-Amsterdam entraînait en gare. Même opération dans le même laps de temps et, le sac bien rempli, nous étions fournis pour le mois. L'âge étant venu, je reconnais volontiers que l'idée n'était pas des plus intelligentes, et je demande pardon, avec du retard, aux malheureux que nous avons laissés désemparés et sans recours possible, mais Rimbaud ne me démentira pas, on n'est pas plus sérieux à vingt ans qu'à dix-sept. Depuis, je n'ai jamais utilisé les toilettes d'un train sans vérifier si le rouleau de papier était en place.

Libérable en octobre 1950, ma classe fut maintenue sous les drapeaux trois mois de plus parce que la Corée du Nord avait attaqué sa voisine du Sud. Je ne voyais pas très bien en quoi le fait de passer un automne supplémentaire sur les bords du Rhin pouvait avoir une influence sur la guerre menée par MacArthur, mais je n'étais pas dans les arcanes du ministère de la Défense nationale.

Cette décision créa une situation inédite et compliquée dans la caserne. Jusqu'alors, le roulement avait fonctionné. Une classe arrivait, celle qui l'avait précédée avait pour mission de l'instruire, l'antépénultième était libérée. Brusquement, la caserne se retrouvait encombrée d'une classe à laquelle aucune fonction n'était attribuée, un surplus dont on ne savait que faire. C'était le bon moment pour faire des propositions. Je montai d'abord une équipe de volley-ball qui fut engagée dans un championnat interarmées. Ma grande taille m'offrait des facilités pour ce sport. Je me nommai d'office capitaine entraîneur et m'entourai, pour former l'équipe, de quelques camarades aussi ravis que moi d'échapper à la routine. Quand l'un de nous se voyait menacé d'une corvée ou d'une manœuvre, la réponse fusait : « Impossible, mon adjudant, nous avons un entraînement. » Tous les dimanches, nous nous déplaçons ou recevions à domicile les autres

équipes. Ces déplacements nous offraient quarante-huit heures d'oxygène loin de la surveillance tatillonne de nos sous-officiers. Certains ne cachaient pas leur hostilité à ces escapades, estimant que l'armée avait pour but de former des hommes à la prochaine guerre, non de les envoyer taper dans un ballon. L'ennui pour eux fut que notre équipe caracolait en tête du championnat ; je montais en épingle auprès des officiers la gloire qui rejaillissait sur le 29^e bataillon. Le championnat de volley terminé en apothéose après une victoire à Offenburg, le colonel me convoqua pour me proposer d'animer la fête annuelle du bataillon. Nanti des pleins pouvoirs, je fis monter une scène dans le manège, recrutant une troupe de saltimbanques amateurs, quelques chanteurs et un imitateur assez doué. J'écrivis tout le spectacle, chansons comprises, où je me moquais sans méchanceté (audacieux mais pas téméraire) de quelques-uns de nos gradés. Le soir de la représentation, nous avions devant nous, au premier rang, tout l'état-major du bataillon et quelques officiers des corps voisins invités. Ils eurent la courtoisie de rire, sauf un, que j'avais plus directement visé. C'était mon commandant de compagnie, capitaine de vieille noblesse avec un nom en plusieurs tronçons. Il faisait partie de ces dinosaures pour lesquels la Révolution n'avait été qu'un intermède fâcheux qui ne justifiait pas qu'on confondît le descendant des croisés avec un héritier du tiers état. J'ai conservé son nom en mémoire, mais je ne le dévoilerai pas. Il a sans doute des petits-enfants qui seraient peïnés d'apprendre que leur aïeul était aussi obtus et borné.

Nous étions libérables à la fin de l'année, il me fallait trouver une planque pour le mois qui restait à tirer. Je me fis affecter à l'infirmerie, pas comme infirmier – fort heureusement pour les malades –, mais comme gestionnaire chargé de l'intendance, un travail qui ne m'épuisait pas. Je secondais le médecin-chef pour les commandes, les entrées et les sorties des malades. Un matin, il me dit : « Venez faire la visite avec moi. – Pardonnez-moi, mon capitaine, mais allez-vous faire des piqûres ? – C'est vraisemblable, pourquoi ? – Parce que je ne supporte pas d'en voir faire une. » Cet intendant d'infirmerie allergique à la vue d'une piqûre le mit en joie.

Une nuit, je me réveillai avec de la fièvre, 39,2 °C, un coup de froid sans doute. J'ouvris le placard à pharmacie pour trouver de l'aspirine, en vain, mais je tombai sur une boîte de quinine. Je me dis : « La quinine soigne les accès de paludisme, ça doit être plus efficace que l'aspirine pour une poussée de fièvre, hop, trois grains, un verre d'eau et au lit. » Je dormis vingt-quatre heures d'affilée, assommé. À mon réveil, je me confiai au médecin-capitaine, il me regarda, puis me dit avec un grand sourire : « Vous auriez pu en crever. » Depuis, je n'ai

plus jamais pratiqué l'automédication.

Le 23 décembre, je reçus un coup de téléphone d'un copain affecté à l'état-major de la zone d'occupation française. « Ça vient d'arriver du ministère de la Défense, on nous libère demain pour que nous puissions passer Noël en famille. » Une demi-heure plus tard, j'étais en civil, et évidemment je tombai sur mon capitaine de compagnie au nom à ressort : « Qu'est-ce que vous faites dans cette tenue ? – Mon capitaine, la directive vient d'arriver à l'état-major, nous sommes libérables demain. – Je n'en ai pas encore été prévenu, allez vous remettre en tenue et descendez au poste de police, vous y passerez votre dernière nuit, ça vous fera des souvenirs. » Si la connerie était une drogue, il serait mort d'overdose. Je regrettai à cet instant qu'on n'ait pas guillotiné son ancêtre afin que la branche s'arrêtât place de la Révolution. J'ignore s'il m'a cherché cette nuit-là, mais il lui était difficile de me trouver, ma chambre à l'infirmierie était vide, mes effets militaires soigneusement étalés sur le lit et moi parfaitement à l'abri, introuvable.

Le lendemain, nous prenions congé de notre caserne, mais avant de la quitter, j'eus un échange étonnant. Alors que nous étions réunis dans la cour, attendant les camions qui devaient nous emmener à la gare, on vint me chercher de la part du colonel commandant le bataillon. J'avais déjà eu quelques échanges courtois avec lui après la fête dans le manège. « Vous savez, me dit-il, que le règlement m'autorisait à vous garder quelques jours avec nous eu égard au nombre de punitions que vous avez accumulées, votre capitaine de compagnie a beaucoup insisté, j'ai l'impression qu'il tient à vous et que ça l'ennuie de vous voir partir, mais j'ai décidé de vous libérer en même temps que vos camarades. – Merci, mon colonel. – On vous a nommé caporal-chef, c'était une erreur. Si j'avais le loisir d'agir à ma guise pour nommer des caporaux, je réunirais dans la cour les cinquante hommes les plus costauds et j'ordonnerais une bagarre générale. Quand elle serait terminée, les dix qui resteraient debout, je leur attribuerais le grade de caporal, malheureusement le règlement ne prévoit pas cette forme de sélection. Vous avez eu de la chance, vous et vos camarades, trop jeunes pour la dernière guerre et trop vieux pour participer à la prochaine, sauf en cas de mobilisation. – Parce qu'il y en aura une prochaine ? – Obligatoirement, sinon nous ne servirions à rien. » Il me tendit la main en ajoutant : « Bonne chance. »

Je garde le souvenir de cet homme. Il était officier, roturier et intelligent.

Le 24 décembre au matin, je débarquai sur le quai de la gare des

Brotteaux. Il convenait désormais de rattraper le temps perdu.

À nous deux Paris

Je pris le train pour Paris le jour de mon anniversaire et débarquai à la gare de Lyon avec 300 anciens francs en poche et une chambre retenue dans un hôtel du boulevard Voltaire. Une chambre au confort plus que succinct, sans chauffage, au sixième étage. J'avais de quoi tenir deux mois, donc pas de temps à perdre pour gagner quelques sous. Le capital était maigre, mais la volonté sans faille, et l'ambition sans limites. Des nuées de Rastignac en herbe avaient avant moi quitté leur province pour Paris, les dents longues et l'appétit féroce. Je n'ai pas lancé, comme le héros de Balzac : « À nous deux, maintenant ! », par crainte du ridicule, mais c'était une motivation qui me convenait parfaitement.

Pour aussi invraisemblable que cela puisse paraître, le Conservatoire n'a pas saisi l'occasion d'offrir aux scènes nationales un tragédien hors pair. Je passai sans difficulté les deux premiers tours, mais je fus recalé au troisième, où le jury imposait un rôle aux candidats. J'héritai d'Alceste, le personnage à mon sens le plus difficile à interpréter du répertoire classique. J'y fus médiocre, mal inspiré, de surcroît mourant de trac. Bref, le couperet tomba, adieu Néron, Cinna et Pyrrhus.

Que fait un apprenti comédien quand il débarque à Paris ? Il écrit à quelques directeurs de théâtre pour solliciter une audition. Ce que je fis. Un seul me répondit : Pierre Fresnay. J'avais vu nombre de ses films et me retrouver face à lui me paralysait quelque peu. Il se montra chaleureux, disponible et attentif à mes espérances, mais il me dit en me quittant, de cette voix caractéristique que les imitateurs avaient beaucoup de mal à saisir : « Je ne voudrais pas briser vos illusions, mais je ne crois pas que vous soyez destiné à la tragédie. » Je répondis : « Avec ma taille et ma voix, je ne me vois pas jouer Scapin. » Il sourit. « Oh, il y a bien d'autres occasions de faire rire sur une scène que de jouer Scapin, les comédiens s'imaginent qu'ils apportent leur nature aux rôles, c'est le contraire, les rôles qu'on vous offre vous imprègnent et ce sont eux qui modifient votre personnalité. Je suis pour ma part passé du serveur de bar dans *Marius* à

l'aristocrate Boïeldieu dans *La Grande Illusion* sans rien leur apporter, ce sont eux qui m'ont momentanément transformé. » Je remarquai : « Si vous me permettez, le capitaine de Boïeldieu, c'est une création extraordinaire. – C'est un rôle dont on se souvient, et qui a une histoire étonnante. Renoir est un grand metteur en scène, mais c'est un faiseur, de talent certes, mais un faiseur. Le film a été tourné en plein Front populaire, et dans l'esprit de Renoir il fallait mettre en valeur les gens du peuple, Gabin, Dalio et Carette, en ridiculisant les aristocrates, Stroheim et moi. L'ennui, c'est que nous n'avons pas été ridicules, je dirais même que nous avons un peu volé le vedettariat, le film est superbe, mais le but était raté. Je ne sais pas pourquoi je vous raconte ça, au risque de casser votre enthousiasme pour notre métier. » Je sais aujourd'hui pourquoi cet immense acteur a confié cela à un jeune homme qui venait passer une audition. Ça n'était pas à moi qu'il faisait cette confidence, c'était un trop-plein d'amertume qui s'épanchait. Inquiété à la Libération pour avoir tourné sous l'Occupation, il en gardait une blessure et un sentiment d'injustice. Acteur polyvalent, je garde entre autres de lui le souvenir du rideau du premier acte des *Œufs de l'autruche* d'André Roussin. Son personnage vient d'apprendre que sa femme le trompe, que l'un de ses fils est homosexuel et veut se lancer dans la haute couture et que l'autre se fait entretenir par une femme plus âgée que lui. Seul en scène, face au public, il lançait : « Cocu, père d'une tante et d'un maquereau... Vive la famille. »

J'ai habité pendant quelques années en face du vieux cimetière de Neuilly, à cinquante mètres de la tombe où reposent Pierre Fresnay et Yvonne Printemps, et plusieurs fois je suis allé déposer une rose sur leur pierre tombale, marque d'admiration et de reconnaissance envers un homme qui avait su distraire quelques instants d'une vie fort occupée pour recevoir un comédien en herbe. L'époque était plus aisée pour un comédien débutant que celle d'aujourd'hui. J'ai assez rapidement gagné de quoi assurer le loyer et la nourriture grâce au doublage. La postsynchronisation est un exercice ingrat, mais qui a l'avantage d'être bien payé. Il permet à ceux qui le pratiquent de vivre en attendant qu'on leur propose au cinéma ou au théâtre un rôle à la hauteur de leurs ambitions. Exercice ingrat parce qu'il consiste à prêter sa voix à un acteur étranger en gommant pudiquement son propre talent pour le calquer sur celui de l'original. Il est arrivé cependant que le doublage apportât un plus. Jacques Balutin et Francis Lax étaient beaucoup plus drôles dans la version française de *Starsky et Hutch* que ne l'étaient les acteurs américains. D'autres ont vécu, fort bien, d'être les doublures vocales officielles des vedettes de Hollywood, ce faisant ils ont renoncé à leur propre promotion. Raymond Loyer, excellent comédien, doublait John Wayne. Dès qu'il

parlait, c'était John Wayne qu'on entendait, et cette notoriété vocale l'excluait de toute distribution. Il en fut de même pour Roger Rudel qui prêtait sa voix à Kirk Douglas et pour mon ami Serge Sauvion, auquel on ne confia jamais au théâtre un rôle important, car à la première réplique la salle aurait reconnu l'inspecteur Columbo. Je fus le témoin de ce phénomène un après-midi d'été dans un grand café de Montpellier sur la place de la Comédie. J'étais en compagnie de Guy Pierauld et d'un autre comédien qui nous tartinaient avec ses exploits dans une série télévisée. Guy Pierauld doublait des centaines de dessins animés et en particulier *Bugs Bunny*. « Quoi de neuf, docteur ? » Je dis à Guy : « Appelle le garçon » et de sa voix aiguë et gouailleuse, il lança à haute voix : « Garçon, combien on vous doit ? » Toute la terrasse, une centaine de personnes, se retourna pour le regarder.

En ces années lointaines, le doublage n'était pas ce qu'il est devenu aujourd'hui avec le règne de l'électronique. Après chaque scène, il fallait recharger la bande image et la bande rythmo sur laquelle défilait le texte, ce qui laissait aux comédiens quelques minutes de répit. Les cadences de travail n'étant pas infernales, nous nous offrions même le loisir de quelques extras. Je me souviens d'une scène d'un péplum au cours de laquelle une patrouille romaine, conduite par un centurion, entrait dans un bouge de la Rome impériale où le héros du film s'était réfugié. « On peut s'en refaire une dernière pour le plaisir ? » demanda Michel Roux qui doublait l'officier. À la place du texte initial, Michel lança, parfaitement synchrone : « C'est à qui la 2 CV garée en double file ? » Un effet comique assuré. Je crains qu'aujourd'hui les directeurs de plateau n'autorisent plus ce genre de distraction.

Je fis donc du doublage. Pour commencer de tout petits rôles. Encore aujourd'hui, si en regardant un western vous voyez un sergent de la cavalerie américaine venir annoncer à John Wayne que les Indiens sont derrière la colline, il y a quelques chances pour que ça soit moi. C'était l'époque où les péplums, tournés en Italie, étaient à la mode. J'en ai doublé des dizaines. Ils étaient fabriqués à la va-vite, mais les spectateurs n'avaient pas le temps de repérer certains détails insolites. Nous, en revanche, qui visionnions plusieurs fois la scène avant de la doubler, nous les repérions. Notre bonheur était de traquer dans le Sénat, où s'agitaient des figurants en toge, les sénateurs qui avaient oublié d'enlever leur bracelet-montre ou leurs chaussures de ville.

Après m'être entraîné pendant quelques mois en faisant des

« ambiances », c'est-à-dire la foule : « Oui... non... bravo... à mort... », payé au tarif minimum, je décrochai mon premier rôle : Tarzan. Le doublage est payé à la ligne. Certes Tarzan était le rôle-titre, mais s'il s'agitait énormément, il ne parlait pas beaucoup. « Toi Jane, moi Tarzan », quelques onomatopées avec Chita et son fameux cri, le cachet fut maigre, mais j'avais un pied dans le milieu fermé des artistes du doublage. J'ai croisé des directeurs de plateau étonnants. L'ami Rosenberg, spécialiste des westerns de série B et des péplums qui, par économie, assurait lui-même le bruitage des films avec une boîte d'allumettes, un verre d'eau et une petite cuillère, ce qui donnait des résultats surprenants, et surtout Serge Luguen, homme d'une extrême gentillesse et d'une grande humanité. Il lui était arrivé une aventure étonnante. Prisonnier en 1940, il s'était retrouvé dans un stalag, confiné dans une baraque avec une centaine de troufions capturés en même temps que lui lors de la déroute. Au bout de quelques jours, il s'adressa à eux : « Je conçois que vous soyez désespérés et malheureux, séparés de vos femmes et de vos enfants, pour ma part c'est différent, je suis homosexuel et libre de toute attache sentimentale, vivre au milieu d'hommes ne me gêne pas, je voulais vous en avertir pour qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous. » Les réactions furent unanimes. « Mon pote, c'est ta vie, ça ne nous regarde pas, et à condition que tu n'essayes pas de nous filer la main au train, il n'y a pas de problème. » Un seul eut à son égard une réaction violente. « Moi, les pédés, je ne les supporte pas, alors t'as pas intérêt à t'approcher de moi. » Quatre ans après, à la libération du camp, Serge et son antagoniste ne se quittaient plus et ils vécurent pendant vingt ans une liaison sans nuages.

L'aubaine, c'était de décrocher un rôle récurrent dans une série. Mon premier fut Al Capone dans *Les Incorruptibles*. Il était plus épisodique que Frank Nitti que doublait Marcel Bozzuffi. Capone a coûté cher au Trésor américain, mais comme les chômeurs de la Grande Dépression auxquels il offrait des soupes populaires, il a contribué à améliorer mon ordinaire. Presque dans le même temps, on m'en confia un autre, beaucoup plus présent : la voix de *Mister Ed, le cheval qui parle*. Ce canasson, qui donnait à son maître des conseils sur sa vie, fit un carton aux États-Unis. L'ORTF en diffusa une cinquantaine d'épisodes, mais j'en ai doublé plus de cent cinquante, car les Canadiens en étaient friands. Pour qu'il remuât les lèvres, on lui avait collé deux petites électrodes dans la bouche et on envoyait une très légère décharge électrique qui lui faisait retrousser les babines. Il suffisait ensuite de placer les paroles sur ces mouvements. Pour une fois, tout en étant parfaitement synchrone, on n'avait pas à s'occuper des labiales qui étaient, et sont sans doute encore, la hantise

des dialoguistes de synchronisation. Je me souviens d'une séquence où je doublais un pilote de B17 pendant la guerre, l'avion, dont un moteur était en feu, survolait Naples et le texte anglais était « *to see Napoli and die* » – « voir Naples et mourir ». Le *m* de mourir ne collait pas avec le *d* de die. Soucieux de perfection, le dialoguiste avait écrit sur la bande rythmo : « Voir Naples et décéder. » Je lui dis gentiment : « Je ne peux pas dire ça. – Pourquoi ? – Parce que c'est con. – Oui, mais la consonne... – Il vaut mieux une consonne ratée qu'un éclat de rire dans la salle dans un moment dramatique. »

Mister Ed ne posait aucun problème de consonne. Je le doublais avec un mouchoir sur la bouche pour accentuer le côté caverneux de la voix. Ce furent des séances d'enregistrement de bonheur, dirigées par Michel François qui avait commencé, très jeune, une carrière de comédien en jouant le fils de Sacha Guitry dans *Debureau*. Il y avait entre Michel et moi une grande complicité qui nous autorisait beaucoup de fantaisies. Nous avons, de concert, souvent modifié le dialogue initial de Mister Ed, pour l'adapter au public français. Le cheval n'a jamais émis la moindre protestation.

Un de mes meilleurs souvenirs est d'avoir doublé à l'image Donald Sutherland dans *Klute*, superbe film où il est face à Jane Fonda. Le doublage à l'image, rare déjà à cette époque et totalement disparu aujourd'hui, se faisait sans bande rythmo. On apprenait le texte, quelques lignes, et on le collait sans repère sur le jeu de l'acteur. C'était beaucoup plus lent qu'avec la méthode habituelle, mais certains directeurs de plateau y étaient attachés, parce que le résultat était un doublage idéal. Au lieu des trois ou quatre jours que nécessitait la méthode classique, un film doublé à l'image en demandait une dizaine. Dans ce domaine aussi la rentabilité l'a emporté sur la quête de la perfection.

Des pas plus assurés

La Comédie-Française m'avait quand même ouvert ses portes, mais en qualité de figurant, avec un cachet qui, pour être dérisoire, n'en était pas moins un précieux additif à des fins de mois difficiles. Je fus d'abord un colon anonyme au milieu de trente autres dans *Donogoo-Tonka* de Jules Romains, puis ma haute taille me valut une promotion, un garde dans *Andromaque*. Maurice Escande interprétait Pyrrhus et, lors de la scène avec Oreste – « La Grèce en ma faveur est trop inquiétée » –, trois gardes veillaient ; au fond de la scène, lance à la main, jupette s'arrêtant à mi-cuisses et justaucorps doré, j'étais ravissant. Escande essaya de m'emballer, mais devant mon peu d'enthousiasme, il n'insista pas. Il avait des arguments étranges, du genre : « Mais mon chéri, que crois-tu que Jésus faisait avec les apôtres... » Je lui répondais que je n'avais pas suffisamment étudié le Nouveau Testament pour avoir une opinion précise sur la question. Les annales de la Comédie-Française conservent en mémoire la réplique de Maurice Escande au général de Gaulle à l'issue d'une représentation, à la fin de laquelle le chef de l'État était venu, en coulisses, féliciter les comédiens. « Comment va madame Escande ? » demanda de Gaulle qui n'était pas au courant des penchants de son interlocuteur. Impassible, le comédien répondit : « Madame Escande fait son service militaire en Allemagne. »

Dès leur entrée dans la Maison de Molière, Jacques Charron et Robert Hirsch avaient inventé des surnoms à tous les sociétaires. Ils appelaient Escande « le Carrefour des enfants perdus », Jacques Dacqmine « le Con qui s'adore » et Lise Delamare, épouse de Tony Taffin, « Lise adorée d'un con ». Quant à Aimé Clariond, il avait hérité de « Air France, un départ toutes les dix minutes dans toutes les directions ». Ils avaient repéré un pensionnaire taciturne qui dégageait, le malheureux, une forte odeur de transpiration, et l'avaient surnommé : « Qui ne dit mot qu'on sent ! » En dépit de la hiérarchie très stricte qui régnait dans la maison où les sociétaires ne frayaient pas, en dehors des représentations, avec les pensionnaires et a fortiori avec les figurants, j'avais sympathisé avec Hirsch et Charron, quoique

nos élans amoureux ne nous portassent pas sur le même sexe. Jacques Charron m'avait demandé un soir en coulisses : « Vous jouez au volley-ball ? – Oui. – Nous montons une équipe d'artistes, voulez-vous être des nôtres, avec votre taille vous devez être efficace ? – Je ne suis pas mauvais. – Affaire conclue, on fait le premier entraînement la semaine prochaine. » Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une équipe aussi étrange que le Volley Artistes Club. Cinq joueurs majeurs, Robert Hirsch, Jacques Charron, Jean Le Poulain, Yves Vincent et moi, plus un sixième que nous recrutons au gré des absences. Nous avons pris une licence à la fédération et engagé l'équipe dans le championnat corporatif. Tous les samedis matin, nous allions sur des terrains de banlieue affronter nos adversaires, Citroën, le BHV, EDF... Hirsch, Charron et Le Poulain n'avaient pas encore acquis la notoriété qui allait être la leur quelques années plus tard, nos adversaires ne les connaissaient pas et, après quelques échanges, ils se demandaient sur qui ils étaient tombés, car les trois lascars s'en donnaient à cœur joie et en faisaient des tonnes. Quand le service adverse échouait dans le filet, Robert s'écriait : « Oh, pan dans la voilette ! » et Jean criait à Jacques : « Laisse-le-moi, idiot ! » En face, ils nous regardaient comme des Martiens. Et le pire, c'est que nous jouions bien et que souvent nous les battions. Le Volley Artistes Club n'a vécu qu'une saison, car très vite mes trois partenaires furent submergés de travail, mais il y a sûrement encore quelques retraités de Citroën ou du BHV qui racontent à leurs petits-enfants que, dans leur jeunesse, ils ont affronté une équipe de folles perdues.

Cela dit, pour les avoir souvent côtoyés par la suite, je peux affirmer que ces trois comédiens d'exception, quand ils ne faisaient pas leur numéro, très au point, étaient d'une extrême rigueur dans leur comportement. J'ai assisté à quelques discussions syndicales que Jean Le Poulain maîtrisait avec une autorité que bien des hétéros étaient loin d'afficher.

La Comédie-Française reçut en grande pompe Charles Chaplin L'administrateur et le doyen l'accompagnèrent à sa loge. À son entrée, la salle, comble, se leva pour un hommage prolongé. Devant la porte de sa loge, on avait posté deux laquais habillés en costume Louis XV, chacun portant un flambeau. J'étais l'un des deux. Le petit homme à cheveux blancs, qui avait fait rire et ému le monde entier, passa à quelques centimètres, nous remerciant d'un sourire. J'aurais pu lui murmurer : « *Thank you, Sir* », mais je n'étais pas payé pour ça... Avec le recul, je regrette de ne pas l'avoir osé.

Après quelques mois de garde en jupette sur la scène du Français, on m'engagea pour jouer ma première pièce. Ce fut Georges Vitaly qui m'offrit cette chance au Théâtre La Bruyère dans *Les Mystères de Paris*.

Le rôle, ou plutôt les rôles, car j'en avais deux, n'étaient pas très bavards, mais ils me prenaient beaucoup de temps. J'étais au premier acte un vieux Noir, un gendarme au second, et à nouveau le vieux Noir au troisième. Je me maquillais d'abord avec du fond de teint noir, cheveux poudrés de talc, me démaquillais pour le gendarme qui, hélas, était blanc, et derechef en noir pour le finale. Quand il y avait deux représentations dans la journée, je sortais du théâtre avec la peau du visage irritée, ce qui m'offrait le luxe, rare, d'être en l'espace de six heures deux fois noir, deux fois blanc et rouge pour finir. *Les Mystères de Paris* m'offrirent l'occasion de me lier d'amitié avec un comédien, Jacques Riberolle. Nous avions en commun deux passions, le théâtre et le poker. Si j'avais passé à apprendre les langues étrangères tout le temps que j'ai passé en compagnie de Jacques à jouer au poker, j'en parlerais une bonne dizaine, plus quelques dialectes locaux. Excellent comédien et beau garçon, Jacques plaisait beaucoup aux femmes, c'était loin d'être mon cas. Gauche, maladroit et emprunté, j'enviais la facilité avec laquelle il emballait d'un sourire. Mais le vrai flambeur est rarement un amant performant. Entre une nuit avec les cartes en main et une nuit avec une femme, il choisira les cartes. Le poker pour moi n'était pas un divertissement. Ayant très peu d'argent, je n'entamais pas une partie pour m'amuser mais pour gagner. Je jouais tellement serré que, lorsque je me levais de la table, on pouvait y voir la trace de mes dents. Je n'étais pas un très grand joueur, comme j'en ai croisé en maintes occasions. Je ne jouais pas mal, mais à côté d'eux j'étais un tâcheron. Il fallait une santé de fer pour passer ses nuits à flamber dans des pièces envahies d'un brouillard de fumée, quitter la table pour filer directement dans un studio de doublage et jouer au théâtre le soir. Dieu merci, la nature m'avait doté d'une constitution robuste et deux nuits blanches consécutives glissaient sur moi sans laisser plus de traces que le péché sur la femme.

Après *Les Mystères de Paris*, Georges Vitaly monta au La Bruyère une pièce de Dino Buzzati, *Un cas intéressant*, adaptée en français par Albert Camus, avec Daniel Ivernel dans le rôle principal. J'en fus, dans un rôle épisodique mais qui ne nécessitait qu'un seul maquillage par représentation. Énorme progrès qui me permettait de conserver un visage humain. Au bout d'une semaine, Camus vint assister à une répétition. J'avais lu *La Peste* et *Le Mythe de Sisyphe*, j'avais dévoré *L'Étranger*. Avouer que j'étais impressionné de serrer la main à cet homme que j'admirais est peu dire. Le temps qui reclasse les hiérarchies a fait son œuvre, Camus est aujourd'hui pour moi un des trois écrivains majeurs de la seconde moitié du XX^e siècle avec Céline et Malraux. Bernard-Henri Lévy, qui a publié *Le Siècle de Sartre*,

devrait peut-être réviser son jugement. Dans les librairies aujourd'hui, on vend chaque jour des dizaines de livres de Camus à des jeunes qui le découvrent, et à des moins jeunes qui s'y replongent, combien vend-on de livres de Sartre ? Nos rapports, pendant ces répétitions, se bornaient à une poignée de main, jusqu'à ce dimanche où, à dix-neuf heures, mes camarades étant presque tous partis, il me demanda : « Que faites-vous ce soir ? – Rien de spécial. – Je vous invite à dîner. »

Et me voilà dans une brasserie de la rue Saint-Georges, attablé en tête à tête avec Camus. Nous n'avons pas parlé philosophie, j'en aurais été bien incapable, ni même littérature, notre conversation a porté sur les femmes et le football, et j'ai découvert un homme d'une extraordinaire simplicité, descendant des hauteurs où il avait le don de planer pour se mettre à mon niveau. Ma fatuité me porte à croire qu'il ne s'est pas ennuyé ou que, du moins, il n'en a rien laissé paraître. Lors de ce dîner, Camus n'était pas encore prix Nobel de littérature. Il ne l'a pas, comme Sartre, refusé, peut-être parce qu'il estimait l'avoir mérité.

Quittant le La Bruyère, je fus engagé pour jouer au Théâtre Marigny dans *Espoir*, une reprise de la pièce d'Henri Bernstein. J'étais confronté à deux monuments de théâtre et de cinéma, Gabrielle Dorziat et Victor Francen. J'interprétais l'amant de Dorziat. Elle avait soixante-dix-sept ans, moi vingt-cinq, mais elle avait un tel charme et une telle prestance que la différence d'âge n'avait rien de choquant. En scène, elle faisait vingt ans de moins. C'est en jouant *Espoir* que j'ai, inconsciemment, jeté les bases de mon futur métier. Ce rôle d'amant, un peu mac sur les bords, était épisodique et je passais beaucoup plus de temps dans ma loge que sur la scène. J'entrepris de jeter sur le papier des esquisses de sketches, des bouts de monologues, avec l'idée, encore très vague, de me bâtir un spectacle de cabaret. Il y avait à l'époque une foultitude de cabarets et de dîners-spectacles où se produisaient des chanteurs, des imitateurs et également des comédiens qui venaient après leur représentation théâtrale. J'ai encore en mémoire l'irrésistible duo formé par Hubert Deschamps et Henri Virlojeux habillés en poinçonneuses de métro, l'un à la cour, l'autre au jardin, commentant par-dessus les voies leurs amours respectives.

Après *Espoir*, je fus engagé au Théâtre Hébertot pour un tout petit rôle de *La Nuit romaine*, une pièce adaptée par Albert Vidalie sur les crimes et l'exécution de Béatrice Cenci dans la Rome du XVI^e siècle. Roger Hanin, jeune et fougueux, y tenait le rôle principal. Jean-Marie Rivière, tout juste arrivé de Toulouse, et moi incarnions deux gardes pontificaux, culottes bouffantes et chapeaux à plume du plus bel effet.

Nous avions une petite scène, au début de la pièce, après quoi nous nous contentions de figurer, hallebarde en main, dans le fond de la scène. Albert Vidalie était l'auteur des *Bijoutiers au clair de lune*, un superbe roman. On peut le dire aujourd'hui, car il y a prescription, Albert était alcoolique. J'ai rarement vu, avant que je ne rencontre Antoine Blondin, quelqu'un boire autant et à toute heure. Il s'installait dans la salle au début des répétitions, mais au bout d'un quart d'heure, il sortait pour aller au bistrot. Irrité par ces absences, Marcelle Tassencourt, qui assurait la mise en scène, lui lança un jour : « Je n'ai jamais vu un auteur ne pas assister aux répétitions de sa pièce. » Impassible, Albert lui répondit : « Si vous montez un Shakespeare, il faudra vous y habituer », et il sortit.

Lors de cette pièce se noua l'amitié qui me lia avec Jean-Marie Rivière jusqu'à sa disparition prématurée. Fabuleux bateleur qui fit les beaux jours de l'Alcazar, inventant une forme de spectacle qui a été reprise depuis sans jamais être égalée, faisant monter sur scène les serveurs pour animer la revue, il avait dix idées par jour et toutes les audaces. Par exemple, sa reconstitution du combat de boxe Laurent Dauthuille-Jake LaMotta, titre mondial des poids moyens en jeu. Le match avait été pathétique, Dauthuille menait très largement aux points à l'appel du quinzième et dernier round. Il n'avait qu'à rester sur la défensive, se réfugier dans les corps à corps, pour être sacré champion du monde. LaMotta, en vieux renard des rings, feignit d'être à l'agonie, garde baissée, titubant. Dauthuille, naïf, tomba dans le piège et voulut l'achever. Mal lui en prit, une droite foudroyante le mit KO à une minute du gong libérateur. Jean-Marie fit monter un ring de boxe sur la scène de l'Alcazar, engagea un boxeur amateur pour tenir le rôle de LaMotta et, tous les soirs, Laurent Dauthuille rejoua le drame de son dernier round, commenté au micro par Jean-Marie. Je lui fis remarquer qu'il y avait un certain sadisme à faire répéter chaque soir à Laurent ces trois minutes pendant lesquelles le rêve de sa vie s'était envolé. Il me répondit : « Ne crois pas ça, le public l'acclame, il retrouve la popularité qui avait accompagné sa carrière, il est comme un héros antique, déchu certes, mais un héros », et il ajoutait : « Quand je l'ai rencontré, il travaillait aux Halles et gagnait cinquante francs par nuit, je lui en donne trois cents, ça change sa vie. »

Aucune idée folle n'arrêtait Jean-Marie. Nous voulions voir un match de rugby France-pays de Galles dans le cadre du Tournoi des Cinq Nations. Nous nous y étions pris trop tard, le stade de Colombes était complet. « On va le voir quand même », me dit-il. Nous nous sommes pointés au stade, à l'entrée réservée aux équipes, lui avec un seau et moi avec une éponge. « Soigneurs de l'équipe de France », lança-t-il aux gardiens, et nous sommes passés. Je doute

qu'aujourd'hui ce genre d'exploit soit possible.

Avant d'exercer ses talents de bateleur à l'Alcazar, Jean-Marie s'était rodé au Café des Arts sur la place des Lices de Saint-Tropez. Il faisait monter un assistant dans un arbre, à quatre mètres de hauteur, posait une bassine d'eau au pied de l'arbre et commençait son numéro : « Vous allez assister à un exploit unique au monde, mon camarade va plonger la tête la première dans la bassine. » L'autre, sur son arbre, tremblait de tous ses membres. « Ne fais pas semblant d'avoir peur, hier tu as superbement réussi, sans une égratignure. » Le baratin durait vingt minutes. Bien entendu, l'assistant ne plongeait jamais, mais tous les soirs les spectateurs désertaient les autres cafés de la place pour s'agglutiner devant le Café des Arts. Dans cet art subtil de vendre du vent, Jean-Marie avait du génie. Quel politique il eût été si le désir l'avait pris de s'y hasarder.

La Nuit romaine tint l'affiche durant une saison et, en septembre, Jacques Hébertot monta *Procès à Jésus*. J'étais de la distribution dans le rôle de Thomas, qui avait une réplique. Ce n'était rien, j'étais habitué à une telle disette. Le problème était que toute la distribution était sur scène du début à la fin, pendant deux heures. J'ai honte à le dire, mais Thomas s'emmerdait ferme. Les rôles principaux ne voyaient pas le temps passer, mais pour les douze apôtres, allongés sur des estrades au fond de la scène, et qui avaient une réplique chacun, c'était interminable. Nous étions censés nous passionner pour les débats, attentifs aux arguments des accusateurs et des avocats... en fait, nous dormions. Un tour de garde soigneusement élaboré nous permettait de ne pas louper notre réplique, chacun de nous réveillait discrètement celui qui devait intervenir après lui. Pour ma part, c'était Luc (incarné par Georges Géret) qui me secouait quelques minutes avant mon intervention, et je faisais de même avec Matthieu qui, à son tour, réveillait Jacques. Après la représentation, je retrouvais mes amis au bistrot Des Souris et des Hommes, en face de l'entrée des artistes. Tenu par un Carcassonnais à l'accent rocailleux, ce lieu devint rapidement un phalanstère où nous passions nos journées et surtout nos nuits. Jacques Riberolle, Francis Lax, Marcel Bozzuffi, Jean-Marie Amato, le créateur de *Furax* dans le feuilleton radiophonique de Pierre Dac et Francis Blanche, Xavier Depraz, basse de l'Opéra, et moi en étions le noyau fondateur qui s'agrandit au fil des mois par le bouche à oreille. Chacun arrivait pour souper après sa représentation et, en sortant de table, nous installions le tapis vert et les jetons pour la partie de poker. Fonfon, le patron, jouait avec nous, si bien que les clients de passage étaient reçus comme des importuns qui venaient troubler un cérémonial sacré. Certes, nous étions jeunes, mais passer

des nuits à flamber avant de filer le matin aux studios de doublage pouvait expliquer que nous récupérions un peu de sommeil en scène. Un matin, nous avons quitté la table de jeu vers sept heures, Marcel Bozzuffi et moi, pour nous rendre directement à Épinay dans sa voiture. Au studio, première scène, nous étions tous les deux à la barre, sous les micros, pendant que défilait le texte de la bande rythmo. Marcel, appuyé sur moi, me souffla à l'oreille : « Tu comprends quelque chose ? » À dire la vérité, le texte était flou et la technique n'y était pour rien. Jusqu'à sa disparition, Marcel a été mon ami.

Fils d'un émigré italien qui avait fui le régime fasciste, élevé à Rennes, mélange de Piémontais et de Breton, c'était un comédien de haute volée, qui avait quasiment accédé au vedettariat quand la mort l'emporta. Parfois taciturne, parfois volubile, souvent inattendu, il avait de longs silences qui amusaient ses amis, mais que nous respections. Le téléphone sonnait, je reconnaissais sa voix. « Jean. – Oui. » Plus rien, pendant un bon moment, puis il se lançait dans de longues phrases et là pas question de l'interrompre. Il avait le sens de la formule. Devant le cercueil de Jacques Riberolle, nous étions côte à côte, silencieux. Il me dit : « Tu vois... on ne se voit pas assez, un jour, l'un de nous deux sera là-dedans, et l'autre le regrettera. » Devant son cercueil, quelques années plus tard, j'ai repensé à cette phrase.

Il avait été le fondateur d'un syndicat d'acteurs qui s'était créé pour s'opposer à l'hégémonie du SFA, le Syndicat français des acteurs, et il m'avait demandé de faire partie du bureau. Je n'ai pas, je dois l'avouer, la fibre syndicale, mais je ne me voyais pas refuser quelque chose à Marcel. Le syndicat prit corps. Le jour de sa première assemblée générale, nous avons empli un théâtre parisien avec un millier d'adhérents. Le bureau au grand complet était sur la scène. Marcel fit un discours très mobilisateur, puis se rassit à côté de moi. Je lui demandai : « Tu es content ? » Un long silence, un sourire, et il me répondit : « Regarde la salle... On n'a peut-être pas le plus grand nombre d'adhérents, mais c'est nous qui avons les plus belles comédiennes. » Quel responsable syndical peut aujourd'hui se targuer d'un tel argument ?

Coureur de jupons invétéré, il n'avait pas, son charme aidant, beaucoup de mal à séduire, et il mettait en pratique la formule de Guitry selon laquelle choisir une femme, c'est se priver de toutes les autres. Un jour, il me confia : « La femme qui me mettra le grappin dessus n'est pas encore née. » Un mois après, il rencontrait Françoise Fabian avec laquelle il vécut jusqu'à sa disparition une superbe passion sans plus jamais bouger une oreille.

Il fallait de la santé pour assumer le régime auquel nous nous

astreignions, fort heureusement nous l'avions. J'entends encore Xavier Depraz se lever de la table de jeu à huit heures du matin en disant : « Il faut que j'aille dormir un peu, je chante *Faust* à l'Opéra tout à l'heure en matinée ! »

De surcroît, cette vie communautaire handicapait notre vie sentimentale. Si l'un d'entre nous s'absentait un soir pour faire la cour à une dame, il était sévèrement rappelé à l'ordre et assailli de coups de téléphone pour savoir s'il n'était pas malade. Au hasard de nos conquêtes, aucun membre de la confrérie ne conviait la dame du moment à l'accompagner aux Souris, ça n'était pas misogynie de notre part, mais nos activités étaient dissociées et parfaitement étanches.

La communauté dura presque deux ans, puis commença à s'étioler. Les dîners s'espacèrent et les parties de poker se raréfièrent. Pour certains parce que leur carrière s'accélérait et que le temps leur manquait, pour d'autres parce que les dames exerçaient un odieux chantage du style : « C'est moi ou tes potes » qui éclaircit nos rangs.

Mes expériences théâtrales prirent fin avec une pièce au Théâtre Hébertot, la dernière que j'aie jouée à Paris, qui s'intitulait *Dix ans ou dix minutes*, avec en tête d'affiche Jean Le Poulain. J'incarnais un boucher assassin qui éventrait ses victimes et devait apparaître en scène dans une tenue traditionnelle de boucher, tablier taché de sang. Il en fut ainsi jusqu'à la répétition générale, mais la veille, je venais d'être engagé par Raoul Arnaud au Théâtre de Dix-Heures où je me produisais en smoking comme tous les pensionnaires. Je n'avais que vingt minutes entre ma sortie de scène à Hébertot et mon entrée en scène au Dix-Heures. Le jour de la générale, j'annonçai au metteur en scène : « Le boucher sera en smoking. – Pourquoi ? – Parce que j'ai juste le temps de sauter dans ma voiture pour me rendre place Pigalle. » Les spectateurs n'ont jamais compris pourquoi cet épouvantable assassin déboulait sur scène un couteau à la main et le nœud papillon impeccable. Cela ne fit pas un scandale car les spectateurs n'étaient pas nombreux. Il y avait très peu de critiques, ce qui est pire que d'en avoir de mauvaises. En revanche, nous avions eu droit à un dessin de Sennep dans *Le Figaro* montrant les spectateurs se ruant vers les portes de sortie de la salle, avec ce texte bref mais explicite : « Dix ans ou dix minutes... dix secondes auraient suffi ! »

Fernand

Ma rencontre avec Fernand Raynaud se situe lors de ma première année à Paris. Il n'était pas encore connu et tous les soirs il partait avec sa Vespa pour se produire dans deux ou trois cabarets, dont le Crazy Horse Saloon où, devant une clientèle à majorité étrangère, il exécutait ses mimes : « L'annonce faite à Jeanne d'Arc » et « L'opération de l'appendicite en 1850 ». Nous avons immédiatement sympathisé. Trente-cinq ans après sa mort, les spectacles de Fernand, que diffuse à l'occasion la télévision, n'ont pas pris une ride. Le charme, le sens de l'effet, la connivence avec le public en font l'égal de Le Luron, de Coluche et de Devos au panthéon des amuseurs.

Fernand habitait rue Piat, sur les hauteurs de Belleville, dans un deux pièces-cuisine dont les fenêtres s'ouvraient sur Paris. Je logeais pour ma part au sixième étage de mon hôtel assez minable du boulevard Voltaire, dans une chambre sans chauffage. Quand les premier frimas la transformaient en chambre froide, je m'organisais. Avant de me coucher, j'entassais tous mes vêtements sur le lit et je préparais une grande assiette emplie d'alcool à brûler pour le lendemain matin. L'alcool à brûler a l'avantage de chauffer une pièce en une minute, le désavantage étant que cette bouffée de chaleur disparaît cinq minutes après que la flamme s'est éteinte... C'était suffisant pour me laver succinctement à l'eau glacée et m'habiller. L'hiver fut particulièrement rigoureux cette année-là. Un jour, Fernand monta avec moi dans ma chambre et me dit : « Tu ne peux pas rester là avec cette température, fais ta valise. » Une heure plus tard, j'étais installé chez lui, un matelas jeté par terre dans son salon. J'y suis resté jusqu'au printemps ; pendant quatre mois il m'a logé, nourri et fait travailler.

Ce fut Jean Nohain, avec son émission de télévision « 36 chandelles » qui, en quelques mois, fit de Fernand une vedette. Nourri de Chaplin (son imitation sur scène de Charlot était d'une perfection rarement égalée), il alimentait l'émission de sketches dans lesquels il incarnait un petit homme naïf et désarmé aux prises avec des colosses

contre lesquels il ne faisait pas le poids. Le colosse, c'était toujours moi. Inspiré du court métrage de Chaplin sur le combat de boxe, nous avons mis au point, dans son appartement, un combat entre Fernand, en short et son chapeau sur la tête, et un gigantesque Noir prêt à le massacrer. J'étais, bien entendu, le Noir, j'avais l'habitude de ce maquillage depuis le théâtre La Bruyère, à cette différence que, dans *Les Mystères de Paris*, je ne me maquillais que le visage et les mains, alors que dans « 36 chandelles » j'étais en short et maquillé des pieds à la tête.

Fernand avait, entre autres, le don de saisir au vol des situations propres à offrir des effets comiques. Un soir, nous étions côte à côte installés à un bar de la rue de Belleville, en me levant je l'ai bousculé. Il me dit : « Refais-moi ça. – Refaire quoi ? – La manière dont tu m'as bousculé. » Un peu étonné, je refis le geste, et sous le heurt anodin il tomba sur ses fesses. De cet embryon de situation naquit un sketch que nous jouâmes pendant six mois sur la scène des Trois-Baudets. Le rideau se levait et j'étais en scène, à la cour, de trois quarts dos, en conversation avec un tiers, engoncé dans un immense pardessus rembourré de coussins. Fernand entraît au jardin, pardessus caca d'oie, chapeau sur la tête et un bouquet de fleurs à la main, l'amoureux qui a rendez-vous avec la dame de son cœur. Il progressait lentement jusqu'à venir au contact avec moi, je faisais un léger pas en arrière qui le projetait à terre à deux mètres. Relevé, il me bourrait de coups de poing sans que je bronche, sortait une épingle de son revers et me lardait les fesses sans aucune réaction de ma part. Étonné de mon insensibilité, il essayait l'épingle sur son propre postérieur et hurlait. Après un dernier assaut, il tombait à la renverse, épuisé, et restait étendu, les bras en croix. Ce sketch, étant de dos à la salle, je ne l'avais jamais vu, et bien longtemps après je l'ai découvert, côté public, dans une rétrospective sur Fernand à la télévision. Mais, pendant six mois, tous les soirs j'ai entendu, dans mon dos, la salle hurler de rire.

Ce spectacle aux Trois-Baudets affichait Philippe Clay en vedette, Fernand en américaine, et en numéro 1 un jeune chanteur belge qui interprétait trois chansons ponctuées d'applaudissements polis : Jacques Brel. Avant qu'il ne rejoigne les cabarets où il se produisait vers minuit, nous nous retrouvions au bistrot qui existe toujours à l'angle de la rue Coustou et du boulevard de Clichy. Il était déjà tel qu'il fut jusqu'à la fin de sa vie, angoissé et exalté, prolix certains soirs et taciturne le lendemain, passant sans transition de folles espérances à un pessimisme profond. Nous parlions femmes et nous découvriions des points communs, il en avait peur, moi aussi, il n'y comprenait rien, moi non plus. Nous nous sommes peu revus dès que sa carrière eut pris son essor avec « Quand on n'a que l'amour » et

« Les Flamandes ». Dans les juke-box qui trônaient dans tous les cafés, il commença à concurrencer Gilbert Bécaud, ce qui était un exploit.

Des années plus tard, je suis allé le voir après son spectacle dans sa loge à l'Olympia. Il était à l'apogée de sa gloire et je commençais à être connu. Il m'accueillit comme si nous nous étions quittés la veille. Lui et moi retrouvions en l'autre le débutant novice et maladroit que nous avions été – la tendresse affleure quand on croise sa jeunesse. Brusquement, il me dit : « Quand nous bavardions tous les soirs dans ce bistrot en face des Trois- Baudets, tu imaginais qu'un jour je serais là ? – Honnêtement, non. » Il eut un sourire qui découvrait ses dents à décroisser la lune : « Honnêtement, moi non plus. »

Après ma figuration avec Fernand sur la scène des Trois-Baudets, j'allais dans la salle voir son tour que je connaissais par cœur. J'ai vu naître tous les grands classiques qui feraient sa renommée : « Bourreau d'enfants », « C'est étudié pour », « Je suis qu'un pauvre paysan », « Le régiment qui passe »... Privilège des grands, il a laissé dans la langue française des expressions qu'on entend encore aujourd'hui, plus de quarante ans après sa mort : « Heu-reux ! », « Ç'a eu payé ».

J'étais en direct à l'antenne de France Inter dans « L'Oreille en coin » quand est tombée la dépêche annonçant sa mort. Je devais tant à cet homme que l'émotion m'a submergé. J'ai laissé l'antenne à Agnès, ma comparse, le temps de reprendre mes esprits.

S'il y a un paradis des comiques, il doit y avoir des réunions intéressantes entre Fernand, Darry Cowl, Coluche, Devos, Bourvil. Fernand, qui aimait raconter l'histoire d'un mec tellement frileux que, même en enfer, il ne cessait de crier « LA PORTE ! ».

Le cinéma ne lui a offert que des rôles ridicules dans des comédies franchouillardes, dommage, car si les auteurs et les producteurs avaient eu du flair comme ils en ont eu avec Bourvil, ils tenaient avec lui l'équivalent d'un Jerry Lewis.

Festivals

Dans la foulée du Festival d'Avignon créé par Jean Vilar, d'autres municipalités tentaient l'aventure. Aujourd'hui, les festivals foisonnent en été, mais dans les années 1950 ils étaient encore un événement local. J'ai participé à deux d'entre eux qui m'ont laissé des souvenirs cocasses, tant j'avais le don de me fourrer dans des situations burlesques.

Le premier se déroulait en août, à Nîmes, où nous répétions l'après-midi dans les arènes surchauffées comme un four solaire, sous la houlette de Raymond Hermantier. À l'affiche, deux pièces : *Jules César* de Shakespeare et *Les Albigeois* de Maurice Clavel. Le poids des rôles que j'assume me laisse quelques loisirs. Simon de Montfort n'a que quelques répliques dans *Les Albigeois*, et l'esclave de Brutus dans *Jules César* est un rôle muet. La dernière répétition des *Albigeois* a lieu la veille de la première représentation publique de *Jules César*. Les barons de la croisade contre les Cathares viennent apporter leur appui à Amalric, le légat du pape. Vient le tour de leur chef Simon de Montfort, en armure et portant un bouclier frappé de ses armes. Hermantier adorait les boucliers, lui-même en tenait un dans le rôle d'Antoine de *Jules César*. C'était un accessoire indispensable car, ne maîtrisant pas son texte à la perfection, il en avait collé les pages à l'intérieur. Je m'avance donc et me jette aux pieds d'Amalric en disant : « Et voici les lions qui vont veiller sur toi. » Hermantier intervient : « Ne te jette pas à ses pieds, c'est ridicule, reste droit, viril, tends ton bouclier vers lui et frappe le sol du pied pour marquer ta détermination. » La scène se passait sur une estrade au centre des Arènes. Je me relève et on reprend : « Et voici les lions... », je frappe le sol d'un vigoureux coup de talon, une planche cède et ma jambe passe au travers. On me dégage, direction l'hôpital de Nîmes. Diagnostic : enfoncement du muscle de la cuisse. On me colle un emplâtre et je regagne mon hôtel en boitillant. Deux jours plus tard, j'étais prêt à incarner Simon de Montfort, en me contentant de lancer : « Voici les lions... » sans appel du pied. Le problème était pour la représentation de *Jules César* le lendemain soir. L'esclave de Brutus, Messala, était l'artisan de son suicide. J'avais longtemps répété avec

Jean Chevrier sa mort spectaculaire. J'étais à genoux, une épée en mousse pointée sur la poitrine de Chevrier qui se laissait tomber de tout son haut sur moi. J'écartais l'épée qui, passant sous son aisselle, donnait l'illusion qu'elle lui avait transpercé la poitrine. Le problème venait du fait que Messala était vêtu d'une courte jupette dont ma cuisse bandée m'interdisait l'usage. Je m'en ouvris à Hermantier, débordé, qui me répondit : « Démerde-toi, va fouiller dans les paniers des costumes. » J'y dégottai une longue tunique blanche, inesthétique à souhait, mais qui dissimulait mon pansement. Je n'avais pas pu prévenir Jean Chevrier de ce changement inopiné de costume. Quelques minutes avant mon entrée en scène, je croisai Hermantier qui me dit : « Tu pourras la garder comme chemise de nuit. » J'attendais la réplique de Chevrier pour entrer en scène. Face au public, il lança d'un ton mélancolique : « Messala, tu as dormi pendant tout ce temps-là. » L'apparition dans son dos d'un long échalas en chemise de nuit provoqua dans le public une onde de rires qui s'amplifia à la grande surprise de Chevrier-Brutus. Il se retourna, me vit, et fut pris à son tour d'un fou rire qu'il tentait en vain de maîtriser. Son suicide prenait une tournure inédite que Shakespeare n'avait pas prévue. C'était la première fois depuis la création de la pièce que le suicide de Brutus déclenchait l'hilarité du public. Décidément, je n'étais pas fait pour la tragédie.

Mon second festival m'amena l'année suivante à Angers. Au programme : *La Tour de Nesle*, d'Alexandre Dumas, et *Hamlet*. C'était ma deuxième et dernière rencontre avec Shakespeare. Serge Reggiani était Hamlet. Il apportait à ce personnage des brumes nordiques la fougue et la véhémence de son sang italien. Pour ma part, j'incarnais Louis X dans la tour de Nesle, un rôle muet (un de plus), mais un roi quand même. Jean Marchat, qui jouait Buridan, m'avait pris en amitié, non pas pour mon talent mais parce que j'étais le seul à lui tenir tête à table. Marchat était un hédoniste qui faisait quatre repas par jour. Outre le petit déjeuner, déjeuner à midi, dîner à dix-neuf heures et souper à minuit, et pas des repas bâclés, entrée, plat, dessert et vin de qualité. Avant la guerre, avec son ami maître Moro-Giafferi, qui avait été l'avocat de Landru, ils s'amusaient à étonner les patrons de restaurants. Ils réservaient sous leurs noms. Comme ils étaient très connus, le patron les accueillait avec déférence : « On nous a beaucoup vanté votre cuisine, lui disaient-ils, donc nous vous laissons libre choix pour nous montrer ce que vous savez faire. » Le repas terminé, après le dessert, ils appelaient le chef : « C'était remarquable, et pour vous prouver que nous avons apprécié, nous allons recommencer depuis le début, resservez-nous tout dans le même ordre. » Je faisais donc mes trois repas en compagnie de Jean

Marchat, sans jamais caler sur une terrine ou sur la huitième crème caramel de la journée, ce en quoi je forçais son respect.

Dans *Hamlet*, j'héritai du rôle du spectre de son père qui vient révéler au jeune prince qu'il a été assassiné par son épouse et son amant. Mon talent, ô combien méconnu, n'était pas en cause. Encore une fois, c'est pour mon absence de vertige qu'on me l'avait attribué. La mise en scène de l'apparition avait été particulièrement soignée. Sur les remparts du château, on avait placé tous les trois mètres un projecteur. Le spectre, en armure peinte au minium et enveloppé d'un grand manteau noir, avançait invisible sur le rempart. À chaque projecteur, je m'immobilisais, ouvrais mon manteau, donnais mes répliques, refermais le manteau et avançais vers le projecteur suivant. L'effet, au dire de tous, était superbe. Le rempart sur lequel je me déplaçais faisait environ un mètre de large, à droite le chemin de ronde, à gauche soixante mètres de vide. Pendant les répétitions, tout se déroula parfaitement, j'étais en short et en espadrilles. Reggiani me lançait parfois : « Ça va ? – Ça va. – Le vertige ? – Quel vertige ? »

Le soir de la dernière répétition en costume, j'enfilai mon armure. C'était une vraie, une pièce de musée, avec armet, visière, plastron et cuissot. Ma progression sur le rempart avec vingt kilos de ferraille sur le dos devenait plus problématique. Je serrai sur ma droite, côté chemin de ronde, mais je fis mes quatre interventions en place, avec à la clef les félicitations de Serge, moins pour mes qualités artistiques que pour en être revenu vivant.

Le lendemain, première en public. Je donne ma première réplique en place, puis j'avance pour aller au deuxième projecteur, deux pas, et la visière de mon heaume tombe devant mes yeux. Je suis totalement aveugle et, pour la première fois, je sens que les soixante mètres de vide sur ma droite sont dangereusement près. Je n'ai plus bougé jusqu'à la fin de la scène avant de descendre sur le chemin de ronde. « Alors, papa, qu'est-ce qui s'est passé ? » me demanda Serge à la fin de la représentation. Je le lui expliquai, il sourit : « Tu as bien fait... Remarque, si tu étais tombé, quelle manchette pour *Ouest-France* ! »

J'ai raconté cette anecdote à Fernand Raynaud et il l'a mise dans son tour en l'attribuant à Balandar, comédien raté, frère des « mentons bleus » de Courteline, qui se gargarise de ses prétendus triomphes en province. « C'était au Capitole de Toulouse... non, c'était au Grand Théâtre de Bordeaux... non plus... Ah oui, c'était à l'Alcazar de Rodez ! »

Le jeu

Le jeu est une drogue dont l'accoutumance peut faire autant de dégâts que celles, dites dures, qui ravagent les organismes. Comme elles, il secrète l'euphorie et a le don de soustraire le malade aux réalités. À une table de poker, de black-jack ou de roulette, il oublie instantanément les problèmes qui gâchent son existence, qu'ils soient de cœur ou d'argent, il est dans une bulle aseptisée. J'ai beaucoup donné à cette pratique, avec des conséquences quelquefois dramatiques, parfois euphorisantes. Par bonheur, je n'étais pas attiré par les courses de chevaux. J'ai toujours éprouvé une certaine méfiance à confier mon argent à un tiers, fût-il un jockey intègre. Je suis allé quelquefois sur un champ de courses pour accompagner des amis turfistes, ce qui m'a offert l'occasion d'entendre une superbe réplique que n'aurait pas reniée Audiard. À Maisons-Laffitte, j'ai lié conversation avec un habitué des lieux. « Vous venez tous les jours aux courses ? – Tous les jours de la semaine. – Pas le samedi et le dimanche ? – Ah non, le week-end je reste chez moi, j'abandonne le terrain aux blaireaux qui viennent s'aérer en famille en risquant vingt euros. Non, monsieur, croyez-moi, le mercredi après-midi à Maisons-Laffitte, là il n'y a pas de promiscuité, on est vraiment entre feignants ! »

J'avais commencé très jeune, avec une carte d'identité falsifiée qui me vieillissait de deux ans afin de pouvoir entrer au casino de Charbonnières, à côté de Lyon, où je m'étais initié aux subtilités du chemin de fer. J'étais à Paris depuis quelques mois et il me prit un soir l'envie d'aller au casino d'Enghien. Ma situation financière n'était pas brillante, j'avais quelques dettes dont les débiteurs me harcelaient. Avec une toute petite mise de départ, j'eus une passe de chance qui me laissa avec une somme rondelette. Ça n'était pas le pactole, mais je pouvais du moins payer mes dettes, m'offrir un pardessus et une paire de pompes, ces deux accessoires vestimentaires commençant à donner de visibles signes de fatigue et même, qui sait, à mettre mon compte en banque dans le vert, ce qui eût fait faire à mon banquier des économies de téléphone. Je changeai les jetons et m'apprêtais à

demander un taxi quand un surveillant des jeux me dit : « Il y a une place libre à la table n° 2 ». Tout être normalement constitué aurait poliment refusé et pris son taxi, mais le drogué n'a pas les réactions des gens sains, je m'assis donc à la table n° 2 et évidemment, en vingt minutes, me retrouvai à sec. Conscient que, si je rentrais chez moi avec un taxi (j'avais quand même conservé de quoi régler la course), je n'arriverais pas à trouver le sommeil, je m'infligeai une punition, relier le casino d'Enghien au boulevard Voltaire à pied. Croyez-moi, ça fait une trotte.

Une autre aventure liée au jeu m'a laissé un souvenir joyeux. Quelques années plus tard, je commençais à gagner ma vie avec le doublage et je dînais avec mon ami Jacques Riberolle rue Saint-Benoît. « Tu bosses ces temps-ci ? me demanda-t-il. Pas avant une dizaine de jours. – Si on allait passer une semaine à Cannes ? – Pourquoi pas, tu as une voiture ? » Je lui posai cette question parce que, deux mois plus tôt, nous étions allés, lui et moi, à une partie de poker. Nous étions arrivés chacun dans notre voiture, lui une Citroën traction avant de 1938, moi une 203 Peugeot que j'avais achetée alors qu'elle avait 200 000 kilomètres au compteur. À la fin de la partie, nous avions laissé à nos hôtes nos deux cartes grises et les clefs de contact et étions rentrés dans le même taxi. J'étais tellement certain que nous nous étions fait arnaquer que, pendant un an, je pris des cours de manipulation avec un maître de close-up. Je suis devenu rapidement un expert en fausse coupe et en filage de cartes, non pas avec l'intention de tricher, mais pour que personne ne puisse s'y risquer à une table de poker sans que je m'en aperçoive.

« Tu as une voiture ? lui avais-je donc demandé. – J'ai une copine qui me prête sa 4 CV. » Nous décidâmes de mettre chacun 1 000 francs pour cette semaine de vacances. Une chambre double retenue dans un hôtel huppé, et en route. C'était long, Paris-Cannes en 4 CV, à l'époque où il n'y avait pas encore l'autoroute. Nous avons tué le temps en jouant au poker-voiture. Vous ne connaissez pas ce jeu ? Il consiste à parier sur la plaque d'immatriculation des voitures qui vous doublent, et en 4 CV elles étaient nombreuses. Les cinq chiffres de la plaque offrent toutes les combinaisons du poker, de la paire à la quinte. On fixait la mise, l'un prenait la première voiture, l'autre la suivante. À l'arrivée, j'avais gagné 270 francs.

Comme nous nous connaissions, nous avions cent fois fait le serment de ne pas mettre les pieds au casino. Installés dans la chambre, nous sortons faire un petit tour, c'était le printemps, un temps quasiment estival. Nous repérons sur la Croisette deux jeunes filles ravissantes. Je n'ai jamais su aborder une femme dans la rue,

mais Jacques n'avait pas de ces pudeurs ; vingt minutes après nous étions attablés tous les quatre à la terrasse d'un café. Ces dames étaient deux apprenties-mannequins belges qui s'offraient, elles aussi, un séjour méditerranéen. Nous les invitons à dîner, mais elles n'étaient pas libres, en revanche elles nous proposent de déjeuner le lendemain. L'affaire semblait bien engagée. Nous convenons de nous retrouver à midi à la « plage sportive ». Nous dînons tous les deux au Blue Bar et nous retrouvons dehors, sous la pluie. Nous regagnons notre chambre, je propose à Jacques une belote tout atout sans atout en dix mille points, Rubicon flottant (les experts me comprendront), et il me dit : « Écoute, j'ai une meilleure idée. Nous avons 2 000 francs. On va au casino et on joue 500 francs. Si on gagne, on reste quelques jours de plus ; si on perd, deux jours de moins. » Comment refuser une offre aussi raisonnable ? Pour plus de commodité, je lui avais donné mes 1 000 francs, ça évitait de partager. Nous étions à dix minutes à pied du Palm Beach. Arrivé au contrôle, je m'aperçois que j'ai oublié ma carte d'identité. Jacques me dit : « Va la chercher à l'hôtel, je t'attends à l'intérieur. » Je réponds : « Sois gentil, quitte à perdre 500 francs, autant que j'en profite. – Rassure-toi, je t'attends. » Je cours à l'hôtel, récupère ma carte d'identité ; un quart d'heure après, je suis de retour. Jacques m'attendait devant la porte du Palm Beach, il me dit d'un ton parfaitement détendu : « On s'en va, j'ai perdu. – Les 500 ? – Non, les 2 000. » Impossible de lui en vouloir, j'aurais sans doute fait de même.

Rentrés à l'hôtel, nous vidâmes nos poches. Nous possédions en tout 17,50 francs. Le lendemain à midi, nous avons longé la plage sportive, les deux ravissantes dames, attablées, nous attendaient, nous avons passé notre chemin. Question nourriture, nous déjeunions et dînions à l'hôtel et prenions nos cigarettes au bar en les faisant mettre sur la note, mais pas question de s'offrir ne fût-ce que deux places de cinéma...

Les journées se perdaient en coups de téléphone auprès de nos amis pour récolter quelques fonds, mais si notre situation les amusait, la plupart nous avouaient être eux-mêmes dans une passe difficile et dans l'impossibilité de nous aider. Nous reçûmes 200 francs en mandats. Il fallut nous résoudre à aller voir le directeur de l'hôtel. Pour les comédiens que nous étions, ce fut une scène difficile. Nous étions des fils de bonne famille ayant reçu une éducation stricte et qui s'étaient fait piéger par le casino où nous mettions, bien entendu, les pieds pour la première fois... Promesse de régler notre dette dans les quinze jours. Le directeur, peu convaincu, nous laissa cependant partir. Ce qui nous restait de monnaie suffisait juste pour l'essence. Cannes-Paris sans manger fut un long périple. À une heure du matin, attablés rue Saint-Benoît devant un gigantesque plat de spaghettis,

nous jurâmes, serment de joueurs, qu'on ne nous y reprendrait plus. Je n'avais pas tout perdu dans cette aventure, sur la route du retour j'avais gagné 210 francs au poker-voiture, avec notamment, du côté de Chalon-sur-Saône, un carré de 9 contre un full aux 6 par les 8.

J'ai d'autres souvenirs de jeu, tout aussi étonnants. Lors d'une croisière en mer Égée, au cours de laquelle je faisais mon spectacle, je fus abordé par un passager. « Nous organisons un poker entre amis, voulez-vous en être ? » Je ne sais pas refuser ce genre d'invitation. Dès les premières donnes, je me rendis compte que j'avais affaire à des amateurs qui n'avaient du poker qu'une idée succincte, ignorant tout de la relance immédiate, bluffant à contretemps. Je suis loin d'avoir la science innée de Patrick Bruel mais, tout en étant un joueur moyen, j'étais nettement plus fort que mes adversaires. Quoiqu'ils eussent fixé la cave à 20 francs, je me retrouvai, à la fin de la partie, avec une jolie somme, qui certes ne les ruinait pas, mais qu'ils durent avouer à leurs épouses. L'une d'elles, au dîner, s'approcha de moi et, sur un ton acerbe : « Vous n'en voudrez pas à nos maris s'ils ne vous invitent plus, ils ne sont pas de taille face à un professionnel. » J'étais à leurs yeux l'affreux joueur de métier qui plume les pauvres pigeons, comme il en sévissait sur les transatlantiques. L'un des maris spoliés m'aborda le lendemain sur le pont : « Vous jouez très bien », me dit-il. Je pris l'air évasif d'humilité que j'avais vu à James Stewart dans un rôle de joueur professionnel sur un bateau à aubes du Mississippi. « J'ai eu de la chance. – Non, non, vous maîtrisez bien le poker », et plus bas, comme si sa femme pouvait l'entendre : « Vous pourriez me donner un conseil ? » Mon ton devint protecteur, je le pris par l'épaule : « Je vais vous en donner deux : si vous avez du jeu, relancez avant la prise de cartes pour chasser les petites paires qui ne demandent qu'à faire un brelan, et ne bluffez jamais quand vous êtes perdant. » À la fin de la croisière, au Pirée, il m'aborda : « Grâce à vous, je les ai ratatinés. » Ce qui m'emplit d'orgueil. Cette croisière fut le théâtre d'une journée mouvementée. Je devais me produire le soir dans la salle de théâtre. À midi, le commissaire de bord vint me prévenir : « La météo est mauvaise, on attend un coup de chien et les tempêtes de la mer Égée sont sévères, mais on ne peut pas reporter votre spectacle, nous arrivons demain au Pirée, il va falloir faire avec. » En fin d'après-midi, le bateau commença à bouger, les passagers affichaient des mines inquiètes. « Vous donnez votre spectacle ? me demanda une dame visiblement perturbée. – À vingt heures, comme prévu. – Ça va bien se passer ? – Il faut faire confiance aux dieux de l'Olympe, nous sommes sur leur territoire. »

À vingt heures, la salle n'était pas tout à fait pleine, mais j'avais

devant moi ce que nous appelons une chambrée honorable. Bien calé, mes deux pieds encadrant le micro pour garder l'équilibre, j'attaquai mon tour politique, mais les rires me semblaient plus rares qu'à l'accoutumée et un peu crispés. Le roulis augmentant, un premier groupe quitta la salle, puis un deuxième. Petit à petit, elle se vida, et je terminai devant une salle quasiment vide. Le temps d'aller dans ma cabine me changer, nous abordâmes des creux de six mètres. Les coursives étaient désertes, les ponts en revanche étaient encombrés de malheureux qui cherchaient un coin tranquille pour soulager leur estomac. Ignorant ce qu'est le mal de mer, j'avais faim. La salle à manger était elle aussi vide, même le personnel était malade. Aux cuisines, je réussis à dénicher un cuistot agonisant qui me regarda, hagard, me confectionner un plateau-repas. Le calvaire dura jusqu'à ce que nous doublions le cap Sounion. Le matin, je les vis débarquer au Pirée. On dit quelquefois : « Il était vert », eh bien ils étaient vraiment verts, au sens propre du terme, décomposés. Parmi eux, les victimes du joueur professionnel que j'étais à leurs yeux me saluèrent sans rancune et l'un me dit avec un pauvre sourire : « À bientôt peut-être... mais pas sur un bateau. »

Les sorcières

On imagine mal aujourd'hui ce que fut Yves Montand pour ma génération. Nous avons été gavés, à travers les gros postes de TSF, par les chansons que nos mères adoraient. Sirupeuses avec Jean Lumière ou André Claveau. Mélodramatiques avec Damia et Piaf. Certes, il y avait Trenet, Georges Ulmer, mais il nous manquait une idole. Ce fut Montand. Plus de costumes à paillettes ni d'amours sanglotantes : une grande perche dégingandée, chemise col ouvert, des « Grands boulevards » à « Battling Joe », mimait et dansait ses chansons. À la fin d'un concert qu'il avait donné et auquel j'avais assisté, j'avais longuement attendu pour obtenir un autographe hâtivement gribouillé que je conservais comme un trophée. Je connaissais ses chansons par cœur... Le vrai fan.

En 1956, *Les Sorcières de Salem*, avec Yves Montand et Simone Signoret, avait été un triomphe théâtral. Le metteur en scène, Raymond Rouleau, décida d'en faire un film. Je fus engagé pour ce qui restera, dans ma carrière d'acteur, le rôle muet (habitude oblige) le plus important. Le tournage se fit à Berlin-Est, avec une solide distribution. Outre Montand et Signoret, Jean Debucourt, Michel Piccoli, Pierre Larquey (mon père), Jeanne Fusier-Gir (ma mère), Jean Gaven (mon frère), Mylène Demongeot et Pascale Petit. C'était ma seconde visite à Berlin. En sept ans, la ville avait changé, la reconstruction du secteur est était plus avancée que celle de l'Ouest, la Stalin-Allee étalait ses quadrilatères de béton flambant neufs ; à l'ouest en revanche, pour peu qu'on s'éloignât de la porte de Brandebourg, des quartiers entiers restaient tels que les avait laissés la bataille de 1945. Nous étions logés à l'Hôtel Adlon qui avait été avant la guerre l'hôtel de luxe de la capitale, où descendaient les visiteurs de marque. Proche de la Wilhelmstrasse et de la Chancellerie, dont les ruines étaient à l'abandon, l'hôtel n'offrait plus qu'une vingtaine de chambres sur les centaines qu'il possédait autrefois ; le parking était plus vaste que l'hôtel. Berlin avait de nombreux problèmes à cette époque, mais le stationnement était facile.

Le tournage se déroulait en zone soviétique, à côté des studios de Babelsberg où l'on avait reconstitué le village de Salem au XVIII^e siècle. Tous les matins, un car venait nous chercher à l'hôtel pour nous emmener sur le tournage. Le passage du secteur américain en zone soviétique donnait lieu à un contrôle. Avec les soldats russes qui nous voyaient passer quotidiennement, c'était assez rapide ; les jours où les policiers est-allemands les remplaçaient, un peu plus long. La minutie bureaucratique prussienne ajoutée à l'endoctrinement communiste et à la peur de mal faire les rendait méfiants et tatillons. Nous échangeions parfois des cigarettes avec les soldats russes, c'était pure philanthropie de notre part, car les leurs étaient infumables ; avec les Allemands, jamais. Hitler, que leurs parents avaient adulé, n'aurait pas offert une cigarette à un Juif, ces gamins, avec la même discipline, ne pactisaient pas avec des ennemis de classe.

Pierre Larquey ne resta qu'une semaine sur le tournage. Je découvris un délicieux bonhomme, l'œil malicieux, cultivant sa bonhomie, conscient de sa popularité et s'exprimant avec ce phrasé qui faisait le miel des imitateurs. Il faisait partie de ce quintette d'acteurs – Pierre Larquey, Noël Roquevert, Jean Tissier, Saturnin Fabre et Carette – catalogués seconds rôles. On ne montait pas un film sur leur nom, mais ils étaient indispensables. Pour tenir la vedette face à Pierre Fresnay, on en mettait trois comme dans *L'Assassin habite au 21*, dans lequel Pierre Larquey interprétait l'un des trois criminels. « C'était pour dérouter le public », confiait-il avec un sourire. « Qui aurait pu croire qu'avec mon côté grand-père gâteau, raisonneur, tendre et naïf, je pouvais étrangler quelqu'un ou écrire des lettres anonymes comme dans *Le Corbeau* ? » « Savez-vous comment j'ai débuté ma carrière ? » me dit-il un jour où nous déjeunions côte à côte sur les grands tréteaux en bois qui rassemblaient toute la distribution, vedettes comprises. Je le savais. « Dans le rôle de Tamise, à la création de *Topaze* de Marcel Pagnol. – Je suis flatté que vous sachiez cela, jeune homme, si je publie un jour ma biographie, je ferai appel à vous, avec l'âge on a des trous de mémoire. Je m'étais inscrit à un concours de théâtre amateur dont le premier prix était une audition pour un petit rôle dans une création, c'était un long parcours, j'ai gagné le concours et j'ai auditionné devant Pagnol qui m'a engagé. – Tamise, ça n'était pas un si petit rôle. – Si, mais j'avais la dernière réplique avant le rideau final. – Je la connais... : *Ah, il n'a pas de secrétaire !* » Il me regarda : « Décidément, je vous engagerai comme biographe. »

Raymond Rouleau était un metteur en scène exigeant et méthodique, qui avait parfois des idées saugrenues. Jean Debucourt, sociétaire de la Comédie-Française qui avait dépassé la soixantaine,

n'était pas du genre casse-cou. Il interprétait un notable de Salem et, dans une séquence, au moment où il rentrait chez lui, un cavalier passait au galop et lançait un couteau qui devait se ficher dans la porte, à quelques centimètres de sa tête. Il existe plusieurs trucages qui donnent l'illusion qu'une flèche ou un couteau se plantent dans un corps ou une surface verticale, sinon le cinéma américain aurait déploré, en un siècle de westerns, des milliers de victimes. Rouleau voulait faire vrai. Il dénicha dans un cirque de Berlin-Est un lanceur de couteaux, il dessina sur la porte, à la craie, la silhouette de Debucourt, et le cavalier passa au galop en lançant son couteau qui alla se figer au centre de la tête de la silhouette. Nous étions tous venus voir la scène. Il y eut un long silence et Debucourt, très courtois, dit d'un ton posé : « Vous voulez vraiment la tourner avec ce procédé, Raymond ?... Si j'accepte, vous risquez de ne pas pouvoir la doubler. » On renvoya le lanceur dans son cirque et on en revint au bon vieux trucage qui ne risquait pas de priver la Comédie-Française d'un de ses meilleurs éléments.

Le couple Signoret-Montand avait aboli les barrières qui séparent en général les vedettes des figurants. Toute la troupe déjeunait ensemble. Lors d'un orage qui avait interrompu le tournage, Montand avait organisé une partie de poker à laquelle je fus invité. Cet homme, dont j'avais quémندé après une longue attente un autographe huit ans auparavant, à l'égard duquel j'éprouvais toujours une admiration sans bornes, je le côtoyais tous les jours et le tutoyais... Je nageais dans l'irréel. Avec le recul du temps, cette attitude de groupie fascinée ne me paraît pas ridicule ; je l'ai éprouvée en d'autres occasions lorsque j'ai rencontré et interviewé des gens que j'admirais. Considérant que tout ce qui m'arrivait était un don, je n'ai jamais été blasé. Ne sont ridicules que ceux qui estiment que la réussite leur est due. La notoriété m'a offert des avantages, mais même encore aujourd'hui, quand je peux me payer certaines choses dont je n'osais même pas rêver quand j'avais dix-huit ans, je me dis : « Tu es vraiment un privilégié, tu as de la chance », et cet étonnement ne m'a jamais quitté. Montand n'était pas un bon joueur de poker, mais il bénéficiait d'un avantage : il avait des moyens que je n'avais pas. Quand il relançait d'une somme qui représentait mes cachets de la semaine, il fallait être sûr qu'il bluffait pour le payer, et au poker rien n'est certain. En tête à tête au rami, en revanche, où il n'était guère plus fort qu'au poker, je lui ai pris de l'argent. « Petit, me disait-il, tu as de la chance. » Non, la chance en ce domaine ne me favorisait pas, je jouais simplement mieux que lui.

Cette vie en commun ne facilitait pas les secrets. J'avais demandé

à Rouleau une demi-journée pour aller consulter le médecin-colonel du quartier Napoléon. « Tu es malade ? – Pas précisément, mais j'ai besoin d'un avis médical. » Devant son insistance à connaître le mal dont je souffrais, je lui avouai qu'une figurante allemande que j'avais raccompagnée chez elle un soir m'avait laissé un souvenir que seule la pénicilline pouvait me faire oublier. Le médecin-colonel fut charmant et paternel, et il me donna quelques ampoules d'antibiotiques, plus que mon état n'en nécessitait, en me disant : « Vous laissez le surplus à l'infirmière, ils n'en ont pas en zone soviétique, ça paiera largement les soins. » J'avais tablé sur la discrétion de Rouleau, mais quelques jours plus tard, au moment de passer à table, Signoret me lança à haute voix : « Jean... ça coule toujours ? » J'affichai un sourire forcé pour la rassurer. À table, entre Yves-Simone et Michel Piccoli, les conversations tournaient souvent sur le pays de Cocagne où nous nous trouvions. Le « petit père du peuple » était mort depuis trois ans, mais l'admiration de ses disciples français n'avait pas faibli. Peut-être, en cherchant bien, aurait-on pu trouver une admiration plus mesurée chez Montand que chez son épouse : elle ne tarissait pas d'éloges sur le sort heureux des ouvriers est-allemands et leur chance de vivre sous un régime qui leur offrait la paix et le bonheur, tout le contraire de leurs compatriotes de l'Ouest, lesquels ne rêvaient que de revanche et étaient soumis aux dures lois du capital. Comment ne pas s'épanouir quand on vit dans une ville où Staline et Karl Marx ont leur avenue ? Ne partageant pas cet enthousiasme, je ne me mêlais jamais à ces débats, jusqu'au jour où l'on apprit que Budapest venait de se soulever contre le régime que Moscou lui imposait et que la répression était féroce. L'ambiance était un peu lourde au déjeuner et les justifications hésitantes, mais comme il était impossible que les glorieux dirigeants de Moscou pussent se tromper, ils convinrent que, de toute évidence, la révolte des Hongrois était le fait de meneurs fascistes qui avaient intoxiqué le peuple naïf. « Et toi, qu'est-ce que tu en penses ? » me demanda Montand. J'aurais dû me contenter d'être évasif, arguant du fait que je n'avais pas assez d'éléments pour porter un jugement, mais je ne résistai pas au plaisir de faire un mot, c'est un de mes défauts, je ne résiste jamais à cette tentation qui m'a valu de me brouiller avec des amis chers. Je répondis avec un sourire, pour bien montrer que ce n'était qu'une plaisanterie : « Avec le sang qu'elle répand à Budapest, on sait maintenant pourquoi on l'appelle l'Armée rouge ! » L'effet fut immédiat, je fus mis en quarantaine. Montand, Piccoli et Signoret ne m'adressèrent plus la parole, ni bonjour ni bonsoir, comme si je n'existais plus. Le lendemain, au déjeuner, j'allais m'installer à ma place habituelle quand Simone me dit : « Non, c'est pris. » Je me réfugiai en bout de table. Ma quarantaine dura une semaine, jusqu'au jour où, alors qu'un nouvel orage interrompait le tournage, Montand

me dit : « Tu veux faire un rami ? » J'étais un peu ulcéré. « Tu acceptes de jouer avec un facho ? » Il se mit à rire : « J'aime mieux un facho qui sait jouer qu'un révolutionnaire qui n'y comprend rien. » Ce jour-là, c'est lui qui a gagné.

Vingt-deux ans plus tard, j'étais tous les dimanches à 13 h 20 dans l'émission de Catherine Anglade sur la Une et j'allai dîner un soir à la Colombe d'Or à Saint-Paul. Montand était au bar avec des amis. Je vins le saluer. Il m'embrassa comme si nous nous étions quittés la veille, et me dit : « Tu sais petit, je t'écoute souvent le dimanche, c'est bien ce que tu fais, et puis je suis assez d'accord avec toi. » J'aurais pu lui répondre qu'il avait mis du temps à y venir, mais je n'allais pas à nouveau me fâcher avec mon idole, une fois avait suffi.

La nature m'a fait rancunier. C'est mal, je sais, mais qu'y puis-je ! Dans les années 1990, j'animais avec ma camarade Maryse la matinale d'Europe 1. J'y reviendrai. Nous avions chaque matin un invité. Le jour où nous reçûmes Michel Piccoli, je lui posai en direct une question qui l'étonna. Je lui rappelai ma mise en quarantaine trente ans plus tôt, en précisant : « Montand m'a fait la gueule une semaine et toi quinze jours, était-il moins rancunier que toi ou étais-tu plus à gauche que lui ? » Il me répondit avec un sourire : « C'est si loin tout ça. » Il avait raison, c'était très loin, et pour reprendre la formule de Roland Dorgelès, celui qui n'est pas anarchiste à vingt ans est un imbécile, celui qui le reste après cinquante ans l'est bien davantage. Quand nous tournions *Les Sorcières de Salem* à Berlin, le parti communiste faisait 24 % aux élections législatives, il fait aujourd'hui 2,5 %, il a subi ce qui arrive à toutes les succursales quand la maison mère fait faillite. Depuis la chute du mur de Berlin, tous ceux qui en étaient adhérents, ou sympathisants, avouent qu'ils ont abandonné le stalinisme en feignant d'oublier que c'est le stalinisme qui les a abandonnés. Dans les années 1970, soit vous étiez de gauche, soit vous étiez facho. Il a fallu que la gauche accède au pouvoir pour que le jugement se modère. Ceux qui possèdent des actions en Bourse n'ont jamais gagné autant d'argent que sous Mitterrand et Jospin, et n'en ont jamais autant perdu que sous Giscard et Sarkozy, ce qui relativise les envolées lyriques et les phrases définitives.

Je n'avais pas revu Simone jusqu'au jour où une réunion syndicale nous mit face à face à la sortie d'un théâtre. Embrassades, banalités. « Tu en as fait du chemin depuis Berlin... » C'est vrai, j'en avais fait, mais moins qu'elle. La comédienne éblouissante de *Casque d'Or* et des *Sorcières* avait acquis une maturité qui en faisait l'égale des plus grandes. Elle avait pris du poids, au sens propre comme au figuré, mais n'avait pas perdu une once de son charme. Cette rencontre se

situait peu après ses déboires conjugaux, quand Montand s'exhibait avec Marilyn à Hollywood. Je lui dis : « Veux-tu que je te raccompagne chez toi ? – Volontiers. » Et nous voilà évoquant dans la voiture le tournage des *Sorcières*, ses films, mes projets. Arrivés place Dauphine, nous nous fîmes la bise en promettant de nous revoir et, brusquement, elle mit la tête sur mon épaule et éclata en sanglots. J'étais tétanisé, ne sachant que dire. Elle hoqueta, entre deux sanglots : « C'est dur, tu sais, tu ne peux pas savoir comme c'est dur. » Avec une femme de cette trempe et de ce caractère, ce genre de faiblesse ne dure pas. Elle se reprit : « Excuse-moi », me fit un sourire, sécha ses larmes et descendit de la voiture.

J'avais été le témoin, naguère, de ses amours flamboyantes avec Montand, et l'évocation de ces temps heureux, qui n'étaient plus, l'avait fait craquer. « On s'appelle », avait-elle ajouté avant de refermer la portière, elle ne l'a jamais fait et moi non plus. À sa disparition, j'ai envoyé un mot à Montand qui m'a immédiatement répondu. Il y a des événements dont ceux qui les ont vécus savent avec exactitude où ils se trouvaient quand ils l'ont appris. L'assassinat de Kennedy, ou le premier pas d'Armstrong sur la Lune. J'ai appris la mort de Montand dans ma voiture, sur le pont autoroutier qui traverse le Rhône à Vienne, mes dix-huit ans l'ont accompagné dans sa tombe. Je l'avais reçu à Europe 1 quelques mois plus tôt, hors antenne il m'avait confié : « Tu sais, j'ai fait des progrès au rami. » Je n'ai pas eu le loisir de vérifier... Dommage !

Les Dix-Heures

Je suis entré au Théâtre de Dix-Heures en 1958, le même mois où de Gaulle entrait à l'Élysée ; il avait un contrat de sept ans, moi un contrat de six mois. Il est resté onze ans rue du Faubourg-Saint-Honoré et moi dix-sept ans boulevard de Clichy. Il y avait à cette époque cinq théâtres de chansonniers à Paris : le Dix-Heures, la Lune Rousse, le Coucou, le Caveau de la République et les Deux-Ânes, tous quasiment pleins tous les soirs. C'étaient les seuls lieux où s'exerçait la satire politique. Les chansonniers sortaient peu de leurs antres où ils accueillaient quelques imitateurs comme Jean Valton ou André Aubert, lesquels n'avaient aucun homme politique dans leur florilège. La télévision était encore embryonnaire, et qui aurait eu l'idée d'imiter René Coty ou Guy Mollet dont la voix était parfaitement inconnue des spectateurs ? Le Théâtre de Dix-Heures était surnommé la Comédie-Française des chansonniers. Dirigé par Raoul Arnaud, son épouse Oléo était à la fenêtre la commère qui recevait les spectateurs retardataires. Oléo, danseuse de revue en son jeune âge, avait été la maîtresse de Jean Mermoz. Quand l'aviateur disparut dans l'Atlantique, elle eut un immense chagrin jusqu'au jour où elle rencontra Raoul Arnaud qui avait une ressemblance frappante avec son héros disparu. Elle ne résista pas.

Le spectacle commençait à vingt-deux heures, tous les chansonniers en smoking, pas de matinée le dimanche, mais pas de jour de relâche. J'arrivais dans un univers dont j'ignorais tout, au milieu d'une distribution de haut vol : Maurice Horgues, Anne-Marie Carrière, Robert Rocca, Jacques Grello, Jean Rigaux, Claude Rolland et, pour terminer le spectacle, Poiret et Serrault. Difficile de faire mieux. J'avais passé une audition devant Raoul Arnaud flanqué de son tout jeune attaché de presse, Philippe Bouvard, et tous les soirs j'ouvrais le spectacle avec deux chansons et un monologue. Je côtoyais une génération dont certains étaient au crépuscule de leur carrière entamée avant la guerre. Ils avaient animé les théâtres et les cabarets sous l'Occupation, période étonnante où, en contrepoint d'une presse sous la botte, ils offraient au public une bouffée d'oxygène. Certes, il

fallait la guetter, noyée au milieu de couplets sur les restrictions, les semelles de bois, Tino Rossi, André Claveau et l'adaptation du petit commerce au marché parallèle qui offrait au citoyen le loisir paradoxal d'acquérir un litre d'huile chez son cordonnier et un pull-over pur laine chez son boulanger. Toux ceux qui se produisaient sur scène avaient l'obligation de soumettre leur texte à la censure d'un Oberlieutenant qui parlait notre langue à la perfection, mais pas au point de déceler certaines nuances qui sont l'apanage de la langue française. Le défi était donc de faire passer, dans un flot de banalités, l'allusion, la petite phrase dont les spectateurs allaient faire leurs délices, car la Kommandantur ne plaisantait pas. En 1941, Oléo, de sa fenêtre du Dix-Heures, lança à un officier allemand qui peinait à enfiler sa capote : « C'est pas facile de passer la Manche ! » Elle fut convoquée devant l'Oberlieutenant et le théâtre fermé pendant un mois. Les satiristes politiques d'aujourd'hui pensent avoir atteint les limites de l'audace quand ils risquent leur place dans les radios qui les emploient. Ceux de l'Occupation risquaient leur vie, comme Georges Merry, déporté et mort à Buchenwald, Michel Mery, tabassé sur scène par les sbires de Bucard, André Braval que les miliciens obligèrent à s'agenouiller sur scène et à crier : « Vive Doriot », un revolver sur la nuque, Lucien Normand arrêté et torturé pour des couplets jugés trop caustiques par les membres du PPF, Géo Charley emprisonné au Cherche-Midi pour avoir dit sur la scène du Coucou : « Je suis indifférent à tout ce qui se passe, je me fous d'Hitler comme du quart. » Personne ne se souvient de leurs noms, peut-être méritent-ils qu'on les ressuscite un court instant. Leur résistance n'était pas de celles qui pèsent sur les événements militaires. Ils n'étaient pas aptes à faire sauter des voies ferrées ou à affronter, mitrailleuse en main, les divisions SS qui montaient vers la Normandie, mais ils ont contribué à soutenir le moral de tous ceux qui trouvaient que la botte allemande était trop pesante. En sortant du théâtre des chansonniers, les spectateurs mangeaient leurs rutabagas de meilleur appétit. En octobre 1940, quatre mois après l'entrée de la Wehrmacht dans Paris, René Paul chantait sur la scène des Deux-Ânes :

*On les aura, criaient un tas de gens épatants,
Eh bien on les a, et on n'est pas contents !*

La propagande de Vichy insistait chaque jour sur la culpabilité des Français, la débâcle et l'Occupation étaient le prix qu'il fallait payer pour avoir naguère aimé la démocratie, encensé les congés payés, les 40 heures, l'alternance gouvernementale. Nous avons trop dansé aux bals populaires, trop aimé la vie, trop fait l'amour au lieu de forger notre cœur et nos âmes, nous avons laissé nos gamins jouer dans les bacs à sable au lieu de les embrigader dans des sections

paramilitaires pour les faire défiler au pas. L'Occupation était le châtiment de nos erreurs et de nos négligences, nous répétaient à satiété un vieillard étoilé et ses thuriféraires. Dans une superbe chanson intitulée « Je nous aime », René Dorin défendait les Français. Les termes étaient feutrés et la langue subtile car il la maîtrisait à la perfection :

*Et puisque d'autres nous accusent
D'être tombés si bas, si bas,
Je nous chercherai des excuses
Même si nous n'en avons pas
Non, non, ça n'est pas notre faute
Si nous dégringolons la côte
Où nous grimpons joyeux et fous
À quelques-uns de nous peut-être
Ça je veux bien le reconnaître
Mais quelques-uns, ça n'est pas nous.*

*Nous, nous luttons, nous luttons ferme
Depuis des mois, depuis des ans
Sans en imaginer le terme
Ou nous rappeler seulement
Le trop lointain commencement
Nous avons eu tous les courages
Que notre ouvrage soit gâché
C'est dommage, oh oui, c'est dommage.
Mais ça n'est pas à nous je gage
Qu'il convient de le reprocher.*

Il aurait pu dire : « Tous ces cons nous emmerdent en nous culpabilisant », mais la censure ne l'aurait pas permis, alors il le disait autrement, mais c'était parfaitement compréhensible.

Comment dire les choses, sans les dire, tout en les disant. Exercice de style où chaque mot est pesé à une balance de bijoutier. L'allusion devient un jeu entre le spectateur et celui qui est sur scène. Écoutons Jacques Grello :

*Le directeur nous dit « Faites-moi rire ces gens »
On veut bien vous faire rire, nous, bien sûr, mais comment ?
Et vous les spectateurs, oyant ces couplets-là,
Vous vous dites, méfiants : « Qu'est-ce qu'il veut dire par là ? »
Pourquoi les chansonniers sont-ils si peu verveux
Pourquoi sont-ils si fades... eh ben voilà... parce que !*

Pas question bien sûr de s'en prendre à l'occupant, en revanche on peut évoquer les grenouillages de ceux qui, à Paris, se déclarent ouvertement en faveur du national-socialisme : Alain Laubreaux, Marcel Déat ou Jacques Doriot. Ils s'en servent mais les méprisent au point de laisser passer les chansons qui les ridiculisent, eux et leurs journaux. Jacques Grello encore :

Le rouge et le bleu, La gerbe, Je suis partout

*Se traînent joyeusement l'un l'autre dans la boue
Constantini, Spinasse et autres Alain Laubreaux
S'accusent mutuellement d'être plus ou moins salauds
Et nous voilà plongés dans un doute cruel
Y en a un qui dit vrai dans tout ça... mais lequel ?
Déat nous le répète : Il faut un seul parti
Dirigé par un dur... Tiens, dit Doriot, par qui ?
La Révolution se fera, dit Doriot, et par moi
J'ai des gars décidés... Tiens, dit Déat, à quoi ?*

Rappelons pour mémoire qu'Alain Laubreaux, critique dramatique, avait appelé Jean Marais « l'homme au Cocteau entre les dents ». Quelques jours plus tard, aux Deux-Magots où il prenait un verre, Laubreaux vit débouler Marais qui lui asséna deux claques retentissantes devant toute la terrasse médusée. Vu les amitiés qu'il entretenait avec l'occupant, il lui suffisait d'un coup de fil pour que Marais se retrouve à Drancy en attendant une autre destination plus lointaine ; il s'abstint d'en user. Réfugié en Espagne en 1944, Laubreaux mourut à Madrid en 1968 sans avoir revu la France, mais sans doute a-t-il eu l'occasion de voir quelques-uns des films que tourna Jean Marais en vedette.

Noël-Noël, qui cumulait les talents, chansonnier, comédien et caricaturiste, fit encore plus fort. Dans un monologue intitulé « Les Polonais », il imaginait un Français qui, à la suite d'un traumatisme, perd la mémoire en octobre 1940 et qui la retrouve en janvier 1941. Voyant tous ces uniformes feldgrau dans la capitale, il les prend pour des Polonais et se dit logiquement : « S'il y a des Polonais en France, c'est qu'on a gagné la guerre ! » En extrapolant cette situation, Noël-Noël réussissait l'exploit, en 1941, de lancer sur la scène du Dix-Heures trois fois « Vive la Pologne » et deux fois « Vaches de boches ». Convoqué par l'Oberlieutenant, il réussit à le persuader qu'il n'y avait rien de séditionnel puisque son personnage était assez débile pour croire que les Polonais pouvaient gagner la guerre, et que seul un débile pouvait avoir l'idée de crier « Vaches de boches ». Je le soupçonne d'avoir asphyxié l'Oberlieutenant par sa faconde, une faconde que j'ai pu vérifier moi-même bien des années plus tard, Noël-Noël avait dépassé quatre-vingt-dix ans quand j'ai déjeuné avec lui en tête à tête. En deux heures, je n'ai pas pu placer un mot. Il continua donc à crier « Vaches de boches » sur la scène d'un théâtre parisien, ce qui était un cas unique. Il ne le fit pas longtemps. Moins d'une semaine après son entretien, l'Oberlieutenant lui signifia l'interdiction de poursuivre cette atteinte à la collaboration, mais l'exploit reste encore attaché à la mémoire de son auteur.

Avant de clore cette rétrospective, offrons-nous cette dernière saillie de René Paul en 1943, attaquant sans périphrase le

gouvernement de Vichy :

*En politique c'est à noter
Nous avons des spécialistes
Pas comme les autres
En matière de gouvernement
Aucun pays évidemment
N'est comme le nôtre
Avec un prince ou un empereur
Un Caudillo, un dictateur
Quelle foutaise
Mais n'avoir RIEN, exactement
Ça s'appelle un gouvernement
À la française.*

Pardon de m'être attardé sur ces hommes qui furent en des temps difficiles l'honneur du métier que j'ai choisi, jamais peut-être l'esprit français ne servit plus noble cause, car s'il en fallait à celui qui était sur scène, il en fallait tout autant aux spectateurs pour lire entre les couplets. Cette complicité, René Dorin l'a parfaitement exprimée dans une chanson écrite quelques jours après la Libération :

*On les appelait les Fritz, les Mange-Tout ou les Chleuhs
Quand il y en avait un par hasard dans la salle
L'programme était foutu, tout le monde chantait mal
Mais, ô public subtil, quand nous parlions plus bas
Vous saisissiez les mots qu'ils ne comprenaient pas.*

Période étrange où le citoyen, dont la préoccupation première était de savoir ce qu'il allait bouffer le soir, se nourrissait aussi de ces allusions qu'on se répétait à l'oreille, anodines, insignifiantes si on les compare à la satire telle qu'elle se pratique aujourd'hui, mais qui offraient l'occasion d'un sourire en des temps où la plupart des Français en avaient perdu le goût. Après Montoire, ce fut une contrepéterie : « On ne dit plus Métropolitain, mais Pétain mollit trop... » Plus tard, quand la popularité du vieux Maréchal commença à se dégrader, l'ironie se fit plus incisive : « Lui qui prône le retour à la terre, à son âge il pourrait donner l'exemple. »

En étant engagé au Dix-Heures, j'entrais dans un univers où tout était nouveau. Quoique les deux métiers soient parallèles, les chansonniers se distinguent des comédiens. Si la pièce est un échec, ces derniers peuvent toujours arguer que le texte était faible ou la mise en scène sans imagination. Le chansonnier prend tout à son compte. Le texte, c'est le sien, il est seul sur scène avec une mise en scène succincte, et, si le public ne rit pas, il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. C'est en les écoutant tous les soirs que j'ai appris mon métier. Il y avait les surdoués, pétris de culture et ciseleurs de la langue française dont ils jouaient en virtuoses. Pierre-Jean Vaillard, qui mâchait les mots avec délice, grand admirateur de Sacha Guitry, narrant les tournées et les fatigues qu'elles engendrent :

« Nous arrivons à Arras, avachis, à Vichy, harassés, et au petit matin à Aubusson, alors que les autobus sont encore au dépôt d'Aubusson. »

Et ses raccourcis fulgurants : « La première fois où j'ai vu Debré à la télévision, je me suis dit "C'est le poste !" »

Robert Rocca, orfèvre méticuleux, fut le premier à introduire sur scène l'image au service de la satire grâce à des montages cinématographiques, créateur avec Pierre Tchernia et Jacques Grello de la première émission de télévision de satire politique, « La Boîte à sel », qu'il interrompit brutalement quand la direction de la chaîne lui demanda de soumettre, avant tournage, ses textes pour approbation. Sa réaction fut cinglante : « Je les ai soumis pendant quatre ans à la censure allemande, ce qui me donne le droit de refuser de les faire lire à une censure française. » Je me suis très vite lié d'amitié avec lui, grâce à nos goûts communs pour les humoristes du début du XX^e siècle : Tristan Bernard, Courteline, Allais, mais aussi Alphonse Karr, Alfred Capus et Georges Fourest, qu'il me fit découvrir. Nous élaborâmes ensemble quelques projets qui n'aboutirent pas car Robert, en dépit de ses talents multiples, n'était pas un partenaire facile. Personnage cyclothymique, il passait de périodes d'enthousiasme à des phases dépressives. Après avoir travaillé plusieurs semaines, il lui arrivait de m'envoyer à huit heures du matin un télégramme dans lequel il me disait : « Tout ce que nous faisons ne mène à rien, il vaut mieux arrêter », puis, quelques jours plus tard, de me faire parvenir, pour se faire pardonner, une édition originale de Georges Courteline, annotée de la main de l'auteur.

Quand Pierre Delanoë prit la direction artistique d'Europe 1, il engagea des vedettes pour animer l'antenne du matin, Bourvil, Darry Cowl autre autres, et des nègres pour leur fournir des textes. Je fis partie de cette aventure en compagnie de Maurice Horgues et de Rocca. Au bout d'une semaine, je m'aperçus que les noms des auteurs n'étaient pas cités à l'antenne et je m'en ouvris à Robert : « Quand on s'appelle Rocca et qu'on a monté à la Tomate le *Journal* de Jules Renard, on ne travaille pas anonymement. Je n'ai pas assez de poids pour le faire remarquer... Vous si. » Le lendemain, les noms des auteurs figuraient au générique de fin. Robert était ainsi, à la fois orgueilleux de ce qu'il était devenu, lui, l'apprenti coiffeur Robert Canavese passé à force de travail des shampooings à la notoriété, ce qui le rendait parfois ironiquement méprisant. Le chansonnier Pierre Still, bien moins connu que lui, lui confia un jour : « Récemment, à Lille, on m'a pris pour vous. – C'est curieux, lui répondit Rocca, moi on ne me prend jamais pour Pierre Still. » Mais en même temps il était incapable d'exiger les privilèges attachés à son statut. Je conserve

précieusement les multiples lettres qu'il m'a envoyées. Comme il évoquait devant moi Maurice Donnay, chansonnier de la Butte qui avait mal tourné puisqu'il avait fini à l'Académie française, je lui avouai mon ignorance sur son œuvre. « Comment, vous ne connaissez pas "Le Prince de Monaco" ? » – Non. » Le lendemain, je trouvai dans mon courrier le superbe poème : « C'est le Prince de Monaco, le seul qui gagne à la roulette », dans lequel le futur académicien étale son étourdissante virtuosité.

Quand une marque italienne sortit l'apéritif sans alcool, nous avons passé en tête à tête presque une nuit entière dans un bistrot du boulevard de Clichy à chercher le moyen d'améliorer ce breuvage imbuvable. Nous nous sommes fait apporter du rhum, du cognac, de la vodka, toutes les boissons alcoolisées du patron y sont passées. Vers cinq heures du matin, nous sommes convenus qu'avec une dose égale de bourbon, la boisson était acceptable. « Je vous ramène », m'a dit Robert. J'ai préféré prendre un taxi, car nous avions largement dépassé le taux d'alcoolémie autorisé. À jeun déjà, Robert était un piètre conducteur. J'ai fait avec lui quelques galas en province, dans sa voiture. Il roulait à 70 km/h sur la file de gauche, laissant s'agglutiner derrière lui une file de conducteurs exaspérés qui usaient de leur avertisseur. Quand il consentait enfin à se rabattre, la file des suiveurs nous doublait en nous lançant des regards furieux et Robert me disait : « Regardez-moi tous ces chauffards qui jouent avec leur vie. » Faire Paris-Lyon avec lui au volant était une aventure pittoresque. Épicurien amoureux des bonnes tables et prompt à noyer ses périodes de doute dans le whisky, il pratiquait volontiers les canulars. Un soir de tournée, nous étions attablés dans un restaurant d'Annecy. Le patron nous apporta le livre d'or. Pour éviter de se creuser la tête, Robert avait adopté un quatrain qu'il répétait invariablement chaque fois qu'on le sollicitait :

*Puisque vous voulez une dédicace
Je vous dirai donc sans me faire prier
Qu'ici les repas sont meilleurs qu'en face
D'autant plus qu'en face, y a un menuisier.*

Ça n'était pas aussi drôle que la plaisanterie féroce qui amusait Pierre Desproges. Après avoir paraphé la page qu'on lui présentait, il revenait quelques feuillets en arrière en écrivait : « S'étais trait bon, merci » et signait Marguerite Duras. Donc, ce soir-là, après avoir honoré le livre d'or, Robert de son quatrain et moi du compliment d'usage, nous le feuilletions et tombions sur une photo dédicacée quelques années auparavant par une comédienne qui était une amie très proche. Robert me regarde, l'œil gourmand. « On le fait ? – On le fait. » Il décolle la photo et demande au patron de nous apporter du

papier à lettres à l'en-tête de la maison. Puis rédige la lettre : « Mademoiselle, remettant à jour mon livre d'or, je me permets de renvoyer leur photo aux artistes tombés dans l'oubli pour faire de la place. » Ce n'était pas d'une rare élégance, mais nous savions qu'elle avait de l'humour. Quelques jours après notre retour à Paris, je reçus un coup de fil de la destinataire. « C'est Rocca ou c'est toi... Lequel ? – Nous deux. » Elle éclata de rire : « Vous êtes vraiment deux sales cons. – C'est vrai, mais on n'a pas pu résister, et puis ça n'est pas méchant puisque ce n'est pas vrai ! »

Le collectionneur d'autographes que je suis éprouve une certaine attirance pour les livres d'or. Les personnalités s'y dévoilent. Il y a ceux qui sont agréablement surpris qu'on le leur présente et qui mettent un point d'honneur à emplir la page de compliments détaillés sur chaque plat, ceux que cette corvée ennuie et qui le montrent par la platitude ou la brièveté de leurs appréciations : « Merci – Bravo – Épatant ». Les dessinateurs qui se fendent d'une œuvre d'art soigneusement élaborée. Il y a des livres d'or prestigieux, comme celui d'une célèbre marque de champagne qui s'enorgueillit du paraphe prestigieux de ses visiteurs dont le premier est Bonaparte, Premier consul, suivi de celui de quelques têtes couronnées d'Europe, de cinq ou six présidents de la République et de plusieurs chefs d'État étrangers. Il y a des livres d'or tronqués, tel celui d'un restaurant huppé des bords de la Seine qui s'ouvre sur la signature de Pierre Benoît en 1933, et enchaîne sur tout ce que Paris comptait de vedettes et de personnalités politiques. Le dernier autographe est daté de mai 1940 et la page suivante de septembre 1944. En y regardant de plus près, on distingue parfaitement qu'une dizaine de pages ont été coupées au rasoir. Ce sont ces pages supprimées qui devaient être « intéressantes ». « C'était superbe », signé von Stülpnagel. « Quel merveilleux déjeuner », signé Marcel Déat ou Henri Lafont.

On trouve encore des quarante-cinq tours des œuvres de Rocca. Superbement servies par une langue française parfaitement maîtrisée, certaines, comme « Le politique et le comédien », n'ont pas pris une ride. Cet homme, qui m'a appris beaucoup et qui m'a ouvert des portes là où je n'imaginais même pas qu'il pût y en avoir, a été pour moi un complice et un initiateur. Dans un métier où tout le monde se tutoie, nous avons poussé la coquetterie jusqu'à nous vouvoyer pour ne pas faire comme tout le monde. J'entends encore Robert, sur scène, disant avec cette fausse naïveté qui lui permettait de se mettre en retrait : « Les femmes sont bizarres, hier j'ai accueilli dans ma voiture une dame qui faisait de l'auto-stop et je lui ai dit : “Vous voyez, je ne suis pas comme ces goujats qui ne s'arrêtent que pour les jolies

femmes...” Elle m’a fait la gueule pendant quatre cents kilomètres ! »

Autre rencontre de cette planète chansonnière qui était désormais la mienne : Jean Rigaux. Personnage hors du commun et vedette incontestée des années 1950 et 1960, trivial, gaulois, rabelaisien sans jamais être vulgaire dans une discipline où tant de gens sont vulgaires sans jamais être grossiers, il étalait sur scène une puissance comique dévastatrice, truffée de formules de son invention. Dire d’une dame qu’elle est si belle qu’on lui mettrait volontiers son lézard en pension, c’était du Rigaux pur jus. Il avait fait dans sa jeunesse des études de médecine et était adoré des professions libérales, les avocats, les médecins et les politiques eux-mêmes. Président de la République, Vincent Auriol adorait Rigaux. Après s’être produit sur la scène de la Lune Rousse, Jean filait au Sully d’Auteuil, cabaret dîner-spectacle où il était chez lui. Il montait en scène vers vingt-trois heures pour un tour qui durait une heure trente. Un soir, Vincent Auriol sortit de l’Élysée par la grille du parc, accompagné seulement d’un de ses chefs de cabinet et d’un membre de la sécurité, et se fit conduire au Sully d’Auteuil. Il entra et s’assit au fond de la salle. Certains spectateurs le reconnurent et des chuchotis parcoururent les tables. Rigaux, qui l’avait vu entrer, continua son tour comme si de rien n’était. Brusquement il s’interrompt, mit la main devant ses yeux pour masquer les projecteurs et lança à l’adresse du Président : « Ben alors, pépère, on a fait le mur ? » Auriol était aux anges. Il convient de rappeler que Vincent Auriol a été le seul président de la République à recevoir, publiquement, les chansonniers à l’Élysée lors d’un déjeuner qui fit date.

Jean Rigaux n’était pas méchant, il égratignait certes, ridiculisait ses victimes, mais ne se posait jamais en moralisateur. Le soir où Le Trocquer, président de l’Assemblée nationale, se fit épingle dans une affaire assez sordide de ballets roses, Rigaux entra en scène à la Lune Rousse, croisa les bras sur sa poitrine et s’exclama : « Ah le salaud, ah le dégueulasse de Le Trocquer ! » C’était si peu son style que ses amis en coulisses étaient stupéfaits. Il enchaîna : « Comment il a pu faire ça... des fillettes de quinze ans... et il ne m’a pas téléphoné ! » C’est lui rendre un hommage qu’il eut apprécié que de révéler qu’il était obsédé sexuel, comme il l’avouait lui-même. « Je ne pense pas qu’à ça, mais quand je pense c’est à ça. » Il a écrit un livre de souvenirs sous le titre *Eh ben ça va très bien !*, qui était la phrase rituelle par laquelle il attaquait son tour. Si vous avez la chance de dénicher ce bouquin chez un brocanteur, offrez-vous ce bonheur. Il y raconte sa carrière, ses rencontres, ses succès, mais succinctement ; l’essentiel du livre est consacré à ses innombrables aventures féminines, où il narre, avec force détails, comment, avec qui et combien de fois il s’est envoyé en

l'air, le tout truffé d'expressions qu'il était le seul à employer et qui relevaient d'une imagination débordante. Ces exploits occupent les neuf dixièmes du livre. Vous en connaissez beaucoup, vous, de messieurs qui, pour le jour de l'An, photographient leur zigounette en érection, en font tirer une cinquantaine d'exemplaires, et les envoient à leurs amis avec cette formule : « Bonne année... moi, comme tu vois, ça va toujours très bien ! » ?

Il disait en scène des choses qu'on ne pourrait peut-être pas dire aujourd'hui sans avoir la LICRA ou le MRAP sur le dos. Quand le gouvernement français eut l'idée idiote de déposer le sultan du Maroc et de l'exiler pour le remplacer par le pacha de Marrakech favorable à la France, Rigaux disait en scène : « Pour remplacer Mohammed V, ils sont allés chercher un retraité... déjà qu'un Marocain en activité ça en fout pas lourd, vous imaginez un Marocain en retraite. » Il n'y avait dans ces propos aucun racisme, juste le désir de faire un effet, car il disait bien pire des politiques français. D'Édouard Herriot qui, sur la fin de sa vie, se déplaçait avec difficulté : « Herriot est monté à son siège de président de l'Assemblée, enfin... monté, c'est une façon de parler, ils s'y sont mis à plusieurs pour le hisser. »

Cet homme, qui avait toutes les audaces verbales, connaissait par cœur une trentaine de poèmes de Ronsard, Du Bellay et Clément Marot. Dîner avec lui après un gala était un régal, car il passait ex abrupto d'une anecdote grivoise à des vers de Rimbaud. Il fit un mariage somptueux où étaient invités les politiques de tous bords, les mandarins, les avocats, les artistes vedettes, tout ce que Paris comptait de personnalités, mais pour bien montrer qu'il ne prenait rien au sérieux, il le fit un 1^{er} avril.

Les chansonniers commençaient à sortir de leur espace confiné aux cinq théâtres parisiens. Ils avaient, depuis longtemps, droit de cité à la radio avec « Le Grenier de Montmartre », puis, plus tard, avec « Le Club des Chansonniers » sur Radio Luxembourg qui n'était pas encore RTL. Cette émission hebdomadaire, où je fis mes débuts radiophoniques, relevait, pour le pianiste accompagnateur, du funambulisme sans filet. Nous arrivions tous au dernier moment avec nos couplets dans lesquels nous abordions l'actualité sur un air connu. Or, beaucoup d'entre nous chantaient faux, n'avaient aucun sens de la mesure ni du rythme et changeaient de tonalité au milieu de la chanson. Le pianiste devait de ce fait se livrer à des acrobaties harmoniques qu'on ne lui avait jamais enseignées au Conservatoire. Claude Rolland et André Camonin, qui s'évertuaient tantôt à rattraper, tantôt à attendre l'interprète, réalisaient des exploits dont Arthur Rubinstein lui-même eût été incapable.

Quand nous dînions ensemble lors de galas en province ou à Paris après nos diverses prestations, un sujet revenait d'une manière récurrente : le chansonnier doit-il laisser transparaître sur scène ses propres opinions politiques ? La famille était hétérogène. À l'extrême droite on trouvait Pierre-Jean Vaillard et Philippe Olive. Philippe était un cas. Il avait le sens de la formule qui fait mouche. À la Libération, il disait de Maurice Thorez, qui fut ministre de De Gaulle après avoir déserté en 1940 : « Thorez est allé s'incliner sur la tombe du soldat inconnu... et pourtant le soldat inconnu, c'est lui. » À force de crier « Le fascisme ne passera pas, il va finir par rester », viscéralement antigauilliste parce que partisan de l'Algérie française, il suggérait de débaptiser Pointe-à-Pitre pour l'appeler Pointe-à-Gaulle. Il prétendait qu'à Alger, de Gaulle n'avait pas lancé « Je vous ai compris », une mauvaise sono avait déformé ses vraies paroles : « Je vous ai pris pour des cons. » Lors de la visite officielle du chancelier Adenauer en France, il remarquait : « C'est la première fois qu'un Allemand vient en France sans passer par la Belgique. » Le problème de Philippe, c'était d'avoir un tour brillant et de le vendre très mal en scène. Il gardait ses notes à la main et se refusait à apprendre son texte, il le lisait mais ne le jouait pas. Je le revois encore dans les coulisses du Dix-Heures, face à un visiteur qui lui disait : « Monsieur Olive, je suis journaliste. – Ne vous excusez pas », lui répondit-il en souriant.

À gauche, on trouvait Jacques Grello, Edmond Meunier, Anne-Marie Carrière, Jean Rigaux et, entre les deux, ce qu'on n'appelait pas encore la droite républicaine, Robert Rocca, Maurice Horgues et moi. Position difficile à une époque où la nuance n'était pas de mise et où l'on se faisait facilement traiter de facho dès qu'on ne s'affichait pas à gauche. Au cours de nos dîners en commun, quand nous parlions politique, le ton montait souvent et l'échange d'arguments se faisait parfois virulent. Nous étions dans notre élément, la politique était notre fonds de commerce et notre gagne-pain, et nous en connaissions les arcanes autant et souvent mieux que les journalistes spécialisés, mais nous étions tous d'accord sur un point, nous n'avions pas à laisser transparaître nos opinions sur scène. Notre but était de faire rire, non d'envoyer des messages. J'ai toujours pris un soin extrême à pérenniser cette attitude. Si les spectateurs en sortant de la salle oublient ce qu'ils viennent d'entendre, cela me va fort bien ; dès l'instant où ils ont ri, j'ai rempli mon contrat et j'ai fait mon métier. Quand le rideau se lève, nous avons devant nous une salle où toutes les opinions politiques, de la LCR au Front national, sont représentées. Si le chansonnier cible une fraction bien précise de l'échiquier politique en épargnant celle qui est proche de ses idées, il se met une partie de la salle à dos et tous les saltimbanques savent qu'il suffit de

quelques spectateurs qui font la gueule pour gâcher une soirée. Il faut donc que les coups de griffes s'exercent tous azimuts. L'électeur du NPA rira si je m'en prends à Besancenot, à condition que je raille aussi Sarkozy et Bayrou. C'est peut-être ce que négligent aujourd'hui certains chroniqueurs radio qui réservent leurs coups à ceux qu'ils n'aiment pas et s'étonnent de ne pas être unanimement appréciés. Ils sortent de leur rôle d'amuseurs pour se faire pamphlétaires, mais n'est pas Léon Bloy qui veut. Je ne m'autorise aucun jugement, chacun est libre de s'exprimer à sa façon, je me contente de dire « j'aime » ou « je n'aime pas ». Peut-être ferais-je une exception pour Dieudonné parce qu'il a présenté aux élections européennes une liste antisioniste. Accueillir des négationnistes, mettre en scène un Juif vêtu du costume rayé d'Auschwitz me paraît déborder le cadre de la liberté d'expression. À ces antisionistes, gros faux nez de l'antisémitisme il manque un slogan que j'offre volontiers à cet amuseur SS... (j'entends par là « sans scrupules »): «Le Pen en a rêvé, Dieudonné l'a fait. »

Deux rencontres sur la scène du Dix-Heures allaient marquer ma vie, Anne-Marie Carrière et Maurice Horgues. Quand j'ai été engagé, ils étaient à peine plus âgés que moi, mais déjà vedettes du théâtre. Anne-Marie était un OFNI, objet féminin non identifié, tombé comme un météore dans la gent chansonnière. Jamais aucune femme n'avait réussi à s'installer dans ce milieu misogyne. En quelques années, elle réussit non seulement à s'y faire un nom, mais à être en tête d'affiche. Comprenant qu'il fallait laisser aux hommes le monopole de la satire politique, elle se réserva la dissection du mâle. Nos comportements, notre vanité, notre instinct dominateur et nos faiblesses avaient été minutieusement étudiés depuis Lysistrata jusqu'à Simone de Beauvoir, mais rarement cette analyse avait provoqué les rires ininterrompus qui ponctuaient les monologues en alexandrins d'Anne-Marie. Dans le public, les femmes riaient bien sûr, car elles découvraient, mises à nu, des attitudes qu'elles vivaient au quotidien, mais beaux joueurs les hommes faisaient chorus, ravis au fond de s'entendre dire des vérités qui dissimulaient une profonde indulgence. La philosophie d'Anne-Marie se résumait à une constatation : ils ont tous les défauts, ils sont mesquins, hâbleurs, menteurs, infidèles, mais, tout en sachant cela, nous ne pouvons pas, nous pauvres femmes, nous passer d'eux. Le procédé était d'une habileté diabolique, car l'agression ne tournait jamais au réquisitoire, il était calculé pour provoquer le rire et l'artiste s'assimilait aux femmes qui étaient dans le public. « Je suis comme vous, amoureuse, et je voudrais que vous soyez comme moi, lucides. » Amoureuse, elle l'était, et sans transiger ; quand la relation devenait difficile, elle ne trompait pas, elle partait. Elle avait épousé, alors qu'elle était au faite de son succès, un fonctionnaire de la Commission

européenne de Bruxelles. Elle abandonnait le métier sans regrets apparents avec cette seule explication : « Je l'aime. » Raoul Arnaud, le directeur du Dix-Heures, lui avait dit : « Vivez votre vie, mais votre contrat est dans mon tiroir, vous me téléphonez quand vous le voulez, vous passez le signer et le lendemain vous êtes en scène. » Cet intermède ne dura pas longtemps, quoique flamande elle s'ennuya vite dans la capitale de l'Europe, et la scène lui manquait. Nous la vîmes revenir et repartir vers ce pour quoi elle était faite. Quelques mois après, lors d'un gala à Toulouse, elle rencontra un jeune homme un peu dilettante, joueur, sans emploi, et ne débordant pas du désir d'en trouver un, mais intelligent, drôle, et bourré de charme. Il lui fit la cour sans lui parler du PIB et des quotas de carottes. Ils se marièrent et ne se séparèrent plus jusqu'à la disparition d'Anne-Marie.

Ses rapports avec les hommes, quelquefois conflictuels, n'excluaient pas un humour à froid qu'elle maîtrisait à la perfection. Elle m'a ainsi raconté qu'un de ceux qui avaient traversé sa vie la trompait, elle le savait, les femmes le savent toujours, mais n'avait pas de preuve. Un jour, elle découvrit dans la valise du monsieur qui rentrait de voyage un panty qui était au moins de quatre tailles inférieures à la sienne. Elle le brandit sous le nez du coupable : « Regarde ce qu'ils m'ont fait au pressing, c'est pas ma taille ça ! »

Elle était ma grande sœur. J'ai fait avec elle à mes côtés quelques dizaines de milliers de kilomètres en galas et en tournées. Elle était, depuis son adolescence, en surcharge pondérale comme on dit maintenant. Elle a fait d'innombrables cures pour perdre ses kilos superflus, mais elle était gourmande. Nous nous arrêtions pour déjeuner, elle me prévenait : « Moi, ça sera une salade et un fruit. » Installée à table, elle consultait quand même la carte par curiosité et interrogeait le chef : « C'est quoi ça ? » Ça, c'était un plat particulièrement roboratif que le chef lui détaillait. « Bon, je vais goûter », et quand elle l'avait terminé, laissant l'assiette aussi propre que si elle sortait d'un lave-vaisselle, elle m'avouait : « Oui, je sais, ça n'est pas raisonnable, mais c'était vachement bon. »

Nous répétions une revue que nous avions écrite et que nous allions jouer sur la scène du Dix-Heures. Anne-Marie était en cure d'amaigrissement dans une clinique. J'allais tous les jours travailler avec elle et j'ai vécu à cette occasion une expérience particulière. Le directeur de la clinique était un ami avec lequel j'avais beaucoup joué au poker. Il me dit : « Demain, viens déjeuner avec moi. » Le lendemain, après avoir travaillé avec Anne-Marie, je le rejoignis dans la salle à manger commune où une table à part nous était réservée. Les pensionnaires étaient déjà installés devant leur salade de carottes râpées et concombres, attendant leurs endives braisées comme plat et

leur yaourt en dessert. Sur notre table, à quelques mètres d'eux, trônait une terrine de pâté de campagne. « Sers-toi, me dit-il, mais n'en abuse pas sinon tu n'auras plus faim pour le bœuf bourguignon. » Je mâchouillai mon pâté sous le regard hagard d'une quarantaine de patients qui ne nous quittaient pas des yeux. Je demandai à mon hôte : « Ça ne te dérange pas de bouffer devant eux, alors qu'ils sont affamés ? – Pas du tout, ça fait partie du traitement, je leur indique que s'ils le suivent à la lettre, dans quinze jours ils pourront, avec modération, retrouver le goût du plat qu'ils aiment. » Cet argument ne m'a pas convaincu, voir tous ces affamés me regarder mastiquer m'a coupé l'appétit. Je songeais à la formule de Jules Renard : « Être heureux, c'est bien, encore faut-il que les autres ne le soient pas. » Le déjeuner terminé, je rejoignis Anne-Marie dans sa chambre, elle semblait abattue. « Ça ne va pas, qu'est-ce que tu as ? » La réplique claqua : « J'ai faim. »

Si elle caricaturait les hommes en scène, elle avait pour eux beaucoup d'indulgence dans la vie. Il fallait qu'un homme accumule les défauts pour qu'elle consente à les remarquer. En revanche, elle n'aimait guère les femmes et se défendait d'être féministe. D'une amie que je lui avais présentée, elle m'avait dit simplement : « C'est un fer ! », somptueux compliment dans sa bouche, car il signifiait qu'elle la jugeait apte à lui tenir tête. Elle aura été l'exemple même d'une bête de scène. À la fin de sa vie, très fatiguée, elle acceptait cependant de faire des remplacements au Théâtre des Deux-Ânes, et là se produisait une sorte de miracle. Elle arrivait en coulisses, se laissait tomber dans un fauteuil, le souffle court, jusqu'à ce que le régisseur lui annonce : « C'est à toi Anne-Marie. » Elle entrait en scène et pendant vingt-cinq minutes, comme Antée touchant la terre, elle rajeunissait de vingt ans, retrouvant sa verve et sa puissance comique. Elle saluait, revenait s'affaler dans son fauteuil et murmurait : « Hou... je ne suis plus faite pour ça. » Lourde erreur de sa part, elle n'était, depuis longtemps, faite que pour ça. Dans les années 1980, nous fîmes, Maurice Horgues, Anne-Marie et moi, une tournée de cent représentations à travers la France, la Suisse et la Belgique, qui se termina par deux semaines en Afrique noire. Nous nous sommes offert à cette occasion un petit exploit que les comédiens ne peuvent pas imaginer, soumis qu'ils sont aux servitudes des décors qu'il faut transporter et monter. De décor, nous n'en avions pas, trois tentures et un micro nous suffisaient et les costumes, c'étaient les nôtres. Nous avons joué à Charleroi un samedi soir, retour à Paris dans la nuit, sous la neige, dans ma voiture. Le temps de déposer chez eux mes deux compagnons, d'arriver chez moi, de vider la valise des vêtements d'hiver et d'y enfourner des tenues plus légères. Rendez-vous à Roissy à neuf heures du matin, vol direct

jusqu'à Douala, léger contraste entre les moins 2 degrés de la veille et les 36 degrés de l'après-midi camerounais, à vingt et une heures nous étions en scène. Cette tournée en Afrique nous réserva quelques surprises. Une angoissante, d'abord. Nous attendions à Libreville l'avion d'Air Afrique qui devait nous emmener à Brazzaville : pas d'avion, le vol avait été supprimé sans préavis. Le régisseur loua un avion privé, un monomoteur de six places, et nous voilà partis. Pendant une heure, ce fut parfait, puis brusquement, à 3 000 mètres, nous entrâmes dans un orage tropical. C'est depuis ce jour que je n'ai plus peur en avion, car quelles que soient les turbulences qu'on peut subir dans un avion de ligne, ce ne sont que légers soubresauts à côté de ce qui nous fut infligé là. L'avion était secoué comme peut l'être une voiture lancée à 100 à l'heure dans un champ labouré. Pendant les quarante minutes que dura ce calvaire, aucun de nous, terrorisé, ne prononça un mot, sauf Anne-Marie qui, comme une litanie, répétait à mi-voix : « Merde, merde, merde... » J'ignore combien on peut en débiter en quarante minutes, mais peut-être a-t-elle ce jour-là établi un record que le Guinness aurait pu homologuer. Le pire est qu'en sortant de l'orage, notre pilote était perdu et nous le vîmes regarder dehors, une carte déployée sur les genoux, pour tenter de se repérer. Nous nous imaginions déjà nous crasher dans la forêt équatoriale et, si nous en réchappions, nous faire adopter par des gorilles, comme Tarzan. Nous débarquâmes à Brazzaville totalement hébétés. Une voiture nous attendait pour nous conduire à l'hôtel. Le Congo-Brazzaville était à cette époque une république populaire à tendance marxiste. Barrant l'avenue qui mène de l'aéroport à la ville, une banderole proclamait : « Mort à l'impérialisme en général et à l'impérialisme français en particulier. » Comme accueil de bienvenue, j'ai connu mieux. À l'issue de la représentation à laquelle assistaient plusieurs membres du gouvernement, nous fûmes conviés à un dîner. J'étais assis à côté du ministre de l'Intérieur, un militaire chamarré, au demeurant fort avenant. Je lui fis remarquer que la banderole de l'aéroport n'était pas des plus accueillantes, il me retourna un large sourire : « N'en tenez pas compte, ce genre de slogan est à usage interne. » J'étais sur le point de lui faire remarquer qu'il était inutile, dans ce cas, de la mettre à l'aéroport, mais je m'abstins.

Le Congo-Brazzaville avait accédé à l'indépendance sous la houlette de l'abbé Fulbert Youlou, qui en devint président et qui était toujours vêtu d'une longue soutane blanche. On raconte que, lors d'une réception à l'Élysée, l'huissier de service, qui annonçait les invités, voyant Fulbert Youlou en soutane accompagné de son ministre des Affaires étrangères, lança d'une voix sonore : « Monsieur le président Fulbert Youlou et madame ». Ce qui fit un gros effet.

Les déplacements aériens en Afrique à cette époque étaient pittoresques, les avions d'Air Afrique accusaient parfois des retards de plusieurs heures. Une plaisanterie courait d'ailleurs sur ce sujet : « Quelle différence y a-t-il entre une femme et Air Afrique ?... Quand une femme a du retard, elle s'inquiète. » Il arrivait même que l'avion régulier brûle l'escale pour des raisons inexplicables, ce qui faisait le bonheur des petits avions privés comme celui que nous avions emprunté. Mon ami Dadzu me narrait un dialogue surprenant dont il avait été le témoin. Dans un petit monomoteur au-dessus de la République centrafricaine, le pilote était en contact avec une tour de contrôle au sol. « Quelle est votre altitude ? » demanda la tour de contrôle. « 4 500 pieds », répondit le pilote. Il entendit alors la tour de contrôle poser la même question à un autre avion qui volait dans les parages. « 4 500 pieds », répondit le pilote, et dans le haut-parleur il entendit le préposé au sol crier : « Oh, mais c'est très dangereux ça ! » J'ai eu le privilège de faire en Afrique deux tournées et quelques galas. Le public était composé en grande majorité de Français et de notabilités gouvernementales. J'ai encore en mémoire une représentation à Libreville qui nous valut quelques sueurs froides. La salle était comble et, au premier rang, entouré de ses ministres, le président Bongo nous avait fait l'honneur de sa présence. Personne ne pouvait ignorer que Bongo était président, son nom et son portrait s'élevaient sur les murs de la ville, dans les chambres d'hôtel son portrait trônait au-dessus du lit, et dans les boîtes de nuit le refrain à la mode était : « Avec Bongo, Gabon nouveau ! » Ginette Garcin et moi étions passés en première partie et, après l'entracte, nous nous étions installés dans le fond de la salle pour la deuxième partie animée par Avron et Évrard. Nos deux camarades étaient des êtres délicieux et d'une redoutable efficacité comique en scène, mais curieusement détachés des réalités de ce monde. Après trois sketches qui secouèrent la salle de rire, ils attaquèrent celui qui traitait de l'éducation des grands anthropoïdes de la forêt équatoriale. Nous le connaissions, bien entendu, Ginette et moi, ce sketch très drôle, mais nous ne pensions pas qu'il était indispensable de le donner dans ces circonstances. Avron y narrait ses rapports avec les grands singes. « Je leur ai appris la table de multiplication, ils m'ont appris certaines coutumes de l'amour que j'ignorais. » Évrard ajoutait : « Je revois encore leur chef énorme, velu, qui s'appelait Ponko. » Un silence glacial tomba sur la salle et Ginette me glissa à l'oreille : « C'est pas sûr qu'on reparte. » Sentant que le public leur échappait, ils en rajoutèrent. Imitant la démarche des grands singes et se frappant la poitrine, Évrard insistait : « Moi Ponko ». Trois applaudissements saluèrent la fin du spectacle et la salle se vida lentement. Nous retrouvâmes nos deux innocents en coulisses. « Vous êtes malades ou quoi ? – Qu'est-ce qu'on a fait ? –

Ponko, Bongo... ça ne vous a pas effleurés ? » Eh bien non, ils n'avaient pas fait le rapprochement. Nous quittâmes Libreville sans problème, mais je me suis réjoui de ne pas être allé avec Avron et Évrard chez Bokassa, nous n'aurions peut-être pas échappé aux crocodiles.

Ce métier est parfois plein d'illogismes, c'est ainsi qu'à huit jours d'intervalle je fis un gala à l'Orée du Bois, qui était située à moins de trois cents mètres de chez moi, à peine le temps dans ma voiture de passer la troisième, et une semaine plus tard à Kinshasa, huit heures de vol, avec exactement le même tour, une heure vingt en scène. L'un des avantages du métier de saltimbanque, quand il veut bien sourire, est de se retrouver en des lieux idylliques, au milieu de touristes qui payent leur séjour, alors que le nôtre est payé, et de pouvoir se dire, en se baignant dans une eau à 30 °C avant de déjeuner sous un vaste parasol : « Je ne suis pas en vacances, je travaille. » Ajoutez à cela qu'on est aux petits soins pour nous. Après une représentation à Niamey, l'organisateur nous dit : « Demain matin, rendez-vous à six heures dans le hall de l'hôtel, nous irons voir les lions au bord du Niger. » Nous sommes partis joyeux à l'idée de voir les fauves à l'état sauvage. Nous sommes arrivés vers dix heures sous un soleil de plomb, mais aucun lion ne se montrait : « Ils vont venir boire, il faut attendre », nous assura le guide. Nous attendîmes. Il faisait 40 °C à l'ombre, sans ombre bien entendu. Les lions ne vinrent pas, ils n'avaient pas soif, ce qui n'était pas notre cas. Au bout de deux heures d'attente, nous sommes repartis. Je n'en ai pas voulu aux lions, à leur place je ne serais pas venu non plus. En revanche, je me suis offert un rendez-vous avec mon enfance à Libreville. J'ai dit : « Je voudrais voir la forêt équatoriale, celle de Tarzan et de Jim la Jungle. » Trois heures de route, en 4 × 4, et le guide me dit : « C'est ça ? C'était ça ? » Une cathédrale d'arbres gigantesques qui filtrent la lumière du jour, ceinturés de lianes massives, un décor ponctué de bruits insolites dont on ne devine pas la provenance. Mon guide s'amusait de mon émerveillement : « Il ne manque que Tarzan », me dit-il. Non, pour moi qui m'étais nourri de ses exploits, il était là, entouré de Jane et de Cheeta, hôte accueillant de mes rêves d'enfant.

Une dernière image de l'Afrique, un gala à Abidjan. J'étais seul, descendu à l'Hôtel Ivoire. Je dîne légèrement avant le spectacle, salade niçoise et pavé d'empereur. Je suis plongé dans un bouquin quand le maître d'hôtel s'approche de moi et, respectueusement : « Monsieur, tu manges ta salade avec le couvert à poisson ! » Je me suis excusé.

De tous les chansonniers que j'ai côtoyés, le plus doué fut Maurice Horgues. Il avait le don d'observation, le sens de l'effet, du raccourci qui fait mouche et une maîtrise de la langue française qui lui permettait toutes les audaces. Par exemple, sur le passé simple dans son envoi à Jospin, où il en aligne une trentaine : « Pour la prostitution, vous fîtes ce que vous pûtes. » Quand je suis arrivé au Dix-Heures, il était à trente-cinq ans le prince des chansonniers, enchaînant ses alexandrins à l'Olympia et à Bobino. Quel que fût le sujet qu'il abordait, il faisait rire toutes les dix secondes et personne n'a mieux disséqué le conducteur français que lui dans « Le mec à son volant », morceau d'anthologie propre à remplacer tout ce qu'on a pu écrire sur le sujet. Dans « C'est japonais », où il démontrait l'influence sur la France de l'empire du Soleil-Levant, il se hissa sur des sommets où il tutoyait Raymond Queneau. Les classiques, bien entendu, qu'il ne pouvait négliger : « Les jeunes disent, au garage y a ma moto... Yamamoto, c'est japonais », les plus inattendus : « À la télé, y en a qui se font saquer... Saké, c'est japonais », pour arriver au somptueux : « Le Pen, à rebours accumuler les perles... Pearl Harbour, c'est japonais. » Maurice avait ainsi le don de construire des monologues hilarants sur des sujets auxquels personne n'avait pensé. Qui aurait eu l'idée de faire rire avec l'absence de patère dans les W-C publics ? C'est pourtant l'exploit qu'il réalisait tous les soirs en posant en préambule cette question angoissante : « Qui les vole ? – On a tout retrouvé, les statues des Incas, le trésor des galiotes. On n'a jamais retrouvé un portemanteau de chiottes. » J'avoue que, lors de ma première saison au Dix-Heures, j'ai été ébloui par Maurice, au point de l'imiter ; inconsciemment je faisais du sous-Horgues et ça l'amusait.

Seule ombre au tableau, ce jongleur de mots n'avait pas les ambitions de son talent. Pudeur sans doute, timidité certainement, il n'aimait pas se mettre en avant, se contentant de son statut acquis sans chercher à en user. Or c'était avec lui que j'avais envie de travailler, car sa richesse d'invention était inépuisable. Je n'avais pas, je l'avoue, ses scrupules. J'avais les dents longues et, ayant trouvé ma voie, j'étais bien décidé à forcer les portes sans attendre qu'on me convie à entrer. La télévision n'en était plus à ses balbutiements, mais elle n'était pas encore ce qu'elle est devenue. Pour peu qu'on le demandât, on obtenait assez facilement un rendez-vous avec un directeur de chaîne, alors qu'aujourd'hui celui qui a un projet doit passer par les maisons de production où le sixième sous-fifre consent à vous accueillir après trois mois d'attente. Je demandai donc, et obtins, un rendez-vous avec le directeur de la deuxième chaîne, Philippe Ragueneau. « Mais qu'est-ce qu'on va lui dire ? » s'inquiéta Maurice. Philippe Ragueneau, compagnon de la Libération, premier soldat allié à avoir été parachuté en France dans la nuit du 4 au 5 juin 1944, était

un homme charmant et courtois. J'ai souvent évoqué ce premier contact avec lui par la suite, quand il est devenu mon ami. « Tu sais, lui disais-je, quand nous sommes entrés dans ton bureau, je n'avais aucune idée précise. – Je m'en suis rendu compte, mais je n'ai pas eu le loisir de te couper la parole. » Nous sommes ressortis de là avec une émission mensuelle dont nous assumions l'entière responsabilité. Nous l'intitulâmes « Ce soir on égratigne ». Avec Jean Pignol à la réalisation, elle s'articulait autour de sketches dont Maurice et moi étions les auteurs et dont nous faisions la liaison à l'antenne. Le titre était abusif, car en réalité nous n'égratignions pas grand-chose. Autant nous jouissions d'une liberté totale dans nos théâtres, autant la télé était verrouillée, et toute allusion à la politique nous était interdite. Tout au plus la censure nous laissa-t-elle passer un montage réalisé sur l'embrassade entre de Gaulle et Adenauer avec en fond sonore : « Pour une amourette, pour un p'tit baiser... » C'est vous dire si la laisse était tenue courte. Devant la cour spéciale se tenait le procès du général Salan, Maurice avait écrit sur le sujet un sketch qui était loin d'être subversif, mais qui fut refusé. Je ne suis pas certain qu'à l'Élysée, on se serait offusqué, mais dans la chaîne descendante, du ministère de l'Information au directeur des programmes, personne ne voulait prendre le moindre risque. Nous nous en tenions donc à une satire anesthésiée sur des sujets de société.

Comme nous étions auteurs et maîtres d'œuvre, l'ex-futur sociétaire de la Comédie-Française que j'étais aurait pu se distribuer dans les sketches, mais nous avions à notre disposition quelques acteurs comme Michel Galabru, Henri Virlojeux, Hubert Deschamps, Jean Carmet, Jacques Morel ou Pierre Destailles, à côté desquels je ne faisais pas le poids. Je leur dois mes premières joies d'auteur. Ils s'emparaient d'un texte et d'une situation que je pensais drôle sans en être tout à fait certain, et lui donnaient une dimension, un volume, une densité comique inattendus. Ils étaient de cette race de comédiens capables de vous faire rire en lisant le Bottin.

« Ce soir on égratigne » poursuivit son chemin de satire light avec une écoute – on ne parlait pas encore d'audience – qui satisfaisait les instances supérieures. Comparé au feu d'artifice que sont devenues les satires à la télévision aujourd'hui, nous étions comme une bougie dans une pièce obscure, et pour nous consoler de ne pouvoir offrir davantage, nous avions, Maurice et moi, cette excuse : « C'est mieux que rien ! » Ce n'est pas glorieux, j'en conviens, mais nous nous rodions en attendant des temps meilleurs.

De quelques dames

J'ai compris très tôt, trop tôt peut-être, qu'aucun homme ne vit assez longtemps pour aimer et comprendre les femmes, il faut choisir. Ayant choisi de les aimer, j'ai renoncé à les comprendre. Elles sont capables de réactions qui n'effleureraient même pas le cerveau d'un mâle.

J'avais vingt-six ans, je suis tombé amoureux d'une délicieuse créature. Je vivais chez elle, un petit studio du XII^e arrondissement, nous étions jeunes et la vie était belle. Elle n'avait qu'un défaut, mais de taille, elle était d'une jalousie exacerbée et parfaitement injustifiée, parce qu'il ne me venait pas à l'idée de bouger une oreille. Ce qu'elle m'offrait me satisfaisait amplement. Le problème était que je jouais au poker avec mes potes et que les parties se terminaient parfois tard dans la nuit. Régulièrement, quand je rentrais, j'avais droit à un interrogatoire. « Où étais-tu... Avec qui ? – J'étais à une partie de poker. – C'est ça... à d'autres ! » Un matin, aux aurores, j'ouvris doucement la porte de la chambre et, sans avertissement, un flacon d'eau de Cologne s'écrasa contre le mur à dix centimètres de ma tête. Si je l'avais pris en plein visage, j'étais défiguré à vie. Je lui sautai dessus et la giflai.

Je n'avais jamais levé la main sur une femme et cela ne m'est plus jamais arrivé. Honteux de ce geste et craignant qu'il ne se renouvelle, je lui dis le lendemain que nous ne pouvions plus continuer et qu'il valait mieux qu'on se sépare. Je le fis la mort dans l'âme. Deux ans s'écoulèrent sans que j'eusse de ses nouvelles, lorsque me parvint une invitation à son mariage. C'est une constante chez les femmes d'inviter leurs ex à leur mariage, idée qui n'effleurerait pas un homme. Elle faisait un beau mariage avec le fils d'un industriel. La réception se tenait dans une villa cossue sur les bords de la Marne. J'avais envoyé mon cadeau et j'arrivai sur le coup de treize heures. Elle était superbe dans sa robe de mariée, plus belle encore que lorsque nous nous étions quittés. L'heureux élu était assez beau garçon, et je pensais en le regardant : « Toi, mon bonhomme, tu as intérêt à ne pas rentrer trop tard ! » J'allai embrasser la dame, elle me

présenta son mari qui, devinant immédiatement à quel titre j'avais été invité, me serra froidement la main et tourna les talons. Ne connaissant personne, j'errai parmi les invités et me dirigeai vers le buffet, puis j'allai m'asseoir avec mon assiette en me demandant combien de temps il était séant que je reste pour ne pas être incorrect. Je remarquai alors une jeune femme, assise, son assiette sur les genoux, à quelques mètres de moi. Je m'approchai et lui dis : « Je m'ennuie beaucoup, vous avez l'air de ne pas vous amuser, si on s'ennuie ensemble on s'ennuiera peut-être moins. » Elle sourit, je m'assis à côté d'elle et nous commençâmes à bavarder. C'était une amie de la mariée, je lui dis que c'était aussi mon cas, elle me répondit : « Non, vous n'êtes pas un ami. Florence m'a tout raconté à votre sujet quand vous vous êtes séparés. » Je l'invitai à danser. Je suis un exécrationnel danseur, n'ayant aucun sens du rythme et rebuté par cet exercice par ma taille. Quand il fallait sacrifier au rite, je m'en tenais au slow qui ne réclame aucune aptitude particulière, et encore, rarement, car danser joue contre joue nécessitait une cavalière qui fit au moins 1 m 80. La plupart du temps, quand j'étais au milieu de la piste, le nez de ma cavalière dans ma cravate, on croyait que je dansais tout seul.

Au premier slow, j'entraîne cette jolie dame qui, par bonheur, m'arrivait à l'épaule. Puis nous allons au buffet pour le gâteau de mariage, re-bavardage. Elle était vraiment charmante, l'amie de Florence, elle me plaisait et il semblait que je ne lui déplaisais pas. Nous repartons pour un slow et regagnons notre place. À ce moment-là, du fond de la salle, la mariée déboule sur moi et me dit : « C'est la deuxième fois que tu danses avec elle ! » Ahuri et amusé à la fois, je lui fais remarquer que les circonstances et la robe qu'elle porte rendent sa réflexion un peu paradoxale, et elle a alors cette réplique grandiose : « Ce n'est pas une raison ! »

Aucun homme ne pourrait avoir ce genre de réaction. C'est pour cela, entre autres, que j'admire les femmes et que je les ai toujours redoutées. Aux Jeux olympiques, nous courons et nous nageons plus rapidement qu'elles, mais cette supériorité musculaire ne compense pas les infériorités multiples dont nous sommes affligés à leur égard. Je suis sorti quelques mois avec l'amie de Florence, non pas tant parce qu'elle me plaisait que parce que je ne lui déplaisais pas. Je crois que, depuis que l'esclavage a été aboli, aucun homme n'a choisi sa compagne. C'est elle qui sélectionne le mâle dans une fourchette plus ou moins large suivant l'âge qu'elle a et ses attraits. Si la dame est jeune, belle et intelligente, la fourchette est très étroite, en revanche si elle est moins attirante physiquement, elle élargit la fourchette, mais si l'homme qui la convoite se situe en dehors de la fourchette, il n'a aucune chance et c'est en vain qu'il dévalisera les fleuristes. Si elle

accepte de dîner avec vous, c'est un examen de passage, cela signifie : « Tu es admissible, à toi de prouver que tu as les qualités requises pour être reçu. » Ne vous y trompez pas, mâles mes frères, pendant que vous bavardez de choses et d'autres, des hors-d'œuvre au dessert, elle vous observe, vous jauge. Je dînais un soir avec mon ami Dadzu dans un restaurant où les tables étaient si rapprochées que, sans le vouloir, nous entendions les conversations de nos voisins. À notre droite, il y avait un couple. Manifestement, c'était le premier dîner, ils se vouvoyaient et l'homme déployait tout son charme. Quand il a dit à sa compagne : « Cette année, notre chiffre d'affaires a quasiment doublé parce que j'ai obtenu du DHR qu'il taille dans les frais de représentation », Dadzu m'a glissé à voix basse : « C'est foutu ! »

Faire la cour à une dame est un exercice délicat où l'improvisation sur un thème donné joue un rôle primordial. J'ai adoré m'y livrer au point parfois de repousser au-delà des limites de la décence le moment de passer des paroles à l'acte. Au fond, peut-être étais-je plus doué pour faire la cour aux dames que pour leur faire l'amour, il n'y a entre les deux substantifs qu'une consonne de différence, mais j'ai toujours adhéré à ce vieux dicton : « Une fois, c'est une aventure, deux fois c'est une liaison. » Ce désir de courtiser m'a parfois entraîné à vivre des situations paradoxales. J'ai eu une belle histoire avec une dame fort attrayante. Nous avons les mêmes goûts, les mêmes admirations et les mêmes allergies, à cette nuance près qu'elle avait au lit des exigences que j'étais loin de satisfaire. Nous avons donc rompu, elle allant chercher ailleurs ce que j'étais dans l'incapacité de lui offrir, moi cherchant de mon côté des partenaires se contentant du service minimum que je leur proposais. Mais nous nous entendions si bien que nous partions en vacances ensemble pour assouvir nos goûts communs. Des impressionnistes du musée de l'Ermitage aux mosquées d'Andalousie, en passant par New York et Singapour, nous nous sommes offert quelques voyages de noces après notre rupture, même chambre, même lit. « Bonsoir, bonne nuit », et le lendemain à nous les musées et les couchers de soleil sur Central Park. L'idéal eût été que nous emmenions elle un monsieur et moi une dame, pour occuper les nuits, quitte à ce qu'ils passent tous les deux leurs journées comme ils l'entendaient. Nous avons envisagé cette hypothèse, mais nous avons reculé devant les frais qu'elle occasionnait.

Si un scénariste introduit ce genre de situation dans un film, le producteur lui dit : « Allons, voyons, il faut rester crédible... » Être catalogué comme un mauvais coup dans un métier où les nouvelles vont vite peut être, pour certains, un handicap, dans mon cas ce fut parfois un avantage. En toute femme il y a une infirmière qui

sommeille et qui se dit : « Les autres n'ont pas su y faire, avec moi ça va changer. Il est trop facile de dénigrer un instrument de musique, sous prétexte qu'on ne sait pas en jouer. » Jugement qui ne manque pas de bon sens. Il a fallu que j'attende quarante ans pour que les femmes commencent à s'intéresser à moi, et la notoriété n'était pas étrangère à cette bienveillance. J'étais vacciné. Mon ami Daniel Cauchy, pendant les deux ans de tournage de notre série télévisée, avait coutume de me dire quand nous croisions deux dames : « La tienne n'est pas terrible », et je me contentais de ce qu'il daignait m'abandonner. S'ajoutait à cela le conseil que m'avait donné mon père quand j'ai eu dix-sept ans : « On ne s'attaque pas au mont Blanc en short et en espadrilles, pour les femmes c'est un peu pareil, il faut être équipé, sinon on risque l'accident. » Il ne m'a jamais confié en quelle occasion il s'était forgé cette philosophie. Il est vrai que, dans l'affrontement homme-femme, puisque l'amour est toujours un combat, la femme part avec des avantages indiscutables dont le principal se situe à la première rencontre. Une femme sait toujours, au premier regard, si elle plaît à un homme ou pas, l'homme jamais. Il suppose, il pressent, il se doute, mais il n'est jamais certain. Ce retard équivalait à perdre un mètre au départ d'un cent mètres. Autre supériorité, la femme sait rompre. La cassure est brutale, comme un coup de sabre ; à midi vous étiez tout pour elle, à dix-huit heures elle ne sait plus qui vous êtes. L'homme ne sait pas, il tourne, hésite, évoque le temps de réflexion. Le coup de sabre de la dame, on en meurt tout de suite ou on en guérit rapidement ; les tergiversations de l'homme prolongent la souffrance.

On évoque souvent l'instinct des femmes en l'opposant au rationalisme des hommes. Il est vrai qu'elles ont ce don de s'aventurer par des sentiers sans repère, alors que nous restons sur des autoroutes balisées. À l'arrivée, elles sont là à nous attendre, avec comme seul commentaire : « Tu en as mis un temps ! » Question fidélité, nous ne faisons pas le poids. Une femme peut tromper son compagnon pendant des années sans qu'il ait le moindre soupçon, une femme le saura au bout de quinze jours. Comme le disait un humoriste anglo-saxon : « Elles ne voient pas une porte de garage à deux mètres, mais elles repèrent à dix mètres un cheveu blond sur votre veste. » Ajoutons à cela la formule de Courteline : « Les femmes ne voient jamais ce qu'on fait pour elles, elles ne voient que ce qu'on ne fait pas. » Je pensais avoir en main toutes les données qui me permettraient de les affronter sans y laisser de plumes. Lourde erreur, car si presque toutes répondent à ces critères, chacun les accommode à sa manière. Quand les services secrets soupçonnent une nation étrangère d'avoir percé leur code, ils en changent. La femme agit de même si elle se rend

compte que celui qui partage sa vie commence à prévoir ses réactions. Que pouvons-nous faire, nous pauvres mâles qui usons du même code, transmis de père en fils et percé à jour depuis des générations ?

Je mourrai donc sans savoir comment elles fonctionnent, ayant abandonné depuis longtemps l'espoir d'y parvenir. Je ne m'en porte pas plus mal. Elles m'ont séduit, épaté, dérouté, mais elles m'ont offert de somptueux instants. Elles ont flatté mon ego, comme elles le font toutes quand elles jettent leur dévolu, la conquête d'un homme passe par une feinte admiration de nos capacités intellectuelles, qui démontrent ce qu'il faut d'intelligence pour faire croire qu'on en manque...

« L'Oreille en coin »

Pierre Codou et Jean Garretto n'ont pas inventé la radio, mais ils ont imposé, avec « L'Oreille en coin » sur France Inter, un ton et un style qui firent école. Le principe était nouveau. L'« Oreille » s'étalait sur tout le week-end, du samedi matin au dimanche soir, et abordait les sujets d'actualité les plus divers avec des personnalités qui allaient y acquérir leur notoriété, Jean Yanne, Gérard Sire, François Jouffa, Claude Dominique. Le taux d'écoute atteignit rapidement des sommets. Pour des millions de Français, c'était l'émission qu'il ne fallait pas rater. Lorsque je la rejoignis en 1970, l'« Oreille » était bien rodée. Codou et Garretto m'ont demandé de faire un essai en explorant, le dimanche matin, en direct, l'actualité de la semaine. La radio s'ouvrait à nouveau à un chansonnier, et je découvrais un instrument dont j'ignorais tout, le micro, et dont j'allais apprendre à jouer. Mis à part la scène qui est ma drogue, la radio est mon élément préféré. Même si vous avez 500 000 auditeurs, vous vous adressez cinq cent mille fois à une seule personne. Autrefois meuble imposant autour duquel on se groupait, la radio moderne est née avec le transistor qu'on transporte de pièce en pièce jusque dans la salle de bains. Il est arrivé que des dames m'écrivent : « Je vous écoute dans mon bain. » Pour parler à une dame dans son bain, il faut adopter un ton particulier. J'ai privilégié pour mes chroniques de l'« Oreille » celui de la confidence. Inutile de hausser la voix, l'auditeur a le potentiomètre pour en régler l'intensité. J'avais choisi de lui parler comme si nous étions en tête à tête, en train de prendre un verre dans un lieu feutré. Georges Pompidou était président depuis un an et le carcan qui enserrait la satire commençait à se desserrer. Certes, la radio et la télévision du service public restaient, selon ses propres dires, « la Voix de la France », mais la Voix de la France pouvait prendre un ton impertinent sans que le ministère de l'Information s'en offensât. Pendant un mois, je soumis le samedi mes textes à Pierre et à Jean, jusqu'au jour où ils me dirent : « On te fait confiance. » J'arrivais le dimanche matin et je prenais l'antenne à 9 h 30, en direct, sans que personne sache ce que j'allais dire. J'abordais au début des problèmes de société, m'en prenant aux technocrates qui régissent et souvent

empoisonnent notre vie, puis je fis quelques allusions aux princes qui nous gouvernent et à ceux qui aspiraient à les remplacer. Au bout d'un an, j'étais parfaitement rodé, assez fier d'avoir réintroduit une culture chansonnière sur les ondes nationales. Je n'étais jamais méchant ou agressif. Je me targue de ne l'avoir jamais été, et de n'avoir jamais usé d'attaques ad hominem ; je défends encore aujourd'hui le principe que j'ai inauguré à « L'Oreille en coin » : « On peut tout dire à condition que le paquet soit bien ficelé. » Le billard à trois bandes est plus spectaculaire que le carambolage bille en tête. Les adeptes de la tronçonneuse ne comprendront jamais les joies du fleuret moucheté. La démonstration par l'absurde est une redoutable arme satirique et, comme le disait Clemenceau : « La seule façon de démontrer qu'une loi est idiote, c'est de l'appliquer. » L'Assemblée nationale vote des lois, les administrations pondent des décrets et des directives qui sont rarement abrogés et s'empilent en strates, depuis des siècles. Déjà difficilement compréhensibles pour le contribuable-citoyen moyen, ils sont devenus parfaitement abscons depuis que les énarques les rédigent. Mon bonheur fut de les démonter, de les pousser au bout de leur logique, de faire sourire ceux qui m'écoutaient en mettant à nu le charabia ou l'absurdité des textes qui sont censés régir notre existence.

Un automobiliste avait écopé d'une amende pour avoir prévenu sur la route, par un appel de phares, ceux qui venaient en sens inverse de la présence de gendarmes contrôlant la vitesse. Cet exercice est courant, il est même un des seuls exemples de solidarité qu'on observe entre ces « chacun pour soi et Dieu pour moi » que sont les conducteurs français. Je pris le parti de défendre cette coutume. Existe-t-il dans le code de la route un article qui interdit de vérifier en plein jour si les phares fonctionnent ? Non. Y en a-t-il un qui interdise de tendre la main hors de la portière et de faire un geste de haut en bas avec le plat de la main ? Non. Ai-je le droit dans un bar d'inciter un automobiliste à la prudence en lui recommandant de ne pas rouler trop vite ? Oui, bien entendu. D'où ma question : à quelle distance d'un contrôle routier l'homme de bien se transforme-t-il en délinquant ? J'eus l'honneur de voir mes arguments repris par des avocats lors de la défense de leurs clients incriminés, et la satisfaction d'apprendre, par leur courrier, qu'ils avaient convaincu le tribunal.

Pendant un an, j'ai occupé quasiment seul l'antenne du dimanche matin, jusqu'à l'arrivée d'Agnès Gribes qui venait d'Europe 1. Avec elle, mes monologues se transformèrent en dialogues. Elle m'interrompait, me demandait des précisions, jouait les béotiennes avec cet art consommé qu'ont les femmes de feindre ignorer des sujets qu'elles maîtrisent parfaitement. Elle était la partenaire idéale, qui m'obligeait à davantage de concentration, et la complicité s'installa

d'emblée. Au bout d'un mois, je savais où elle allait m'interrompre, De sa petite voix feutrée et ironique, elle était en quelque sorte la porte-parole de l'auditeur qui demandait des précisions ou marquait son désaccord. Après Agnès arrivèrent des imitateurs multiformes et Pierre Saka, parolier, encyclopédie de la chanson, qui inaugurèrent la chanson pastiche sur des sujets d'actualité, certaines écrites quelques minutes avant de prendre l'antenne en direct. L'équipe s'étoffait en même temps que l'audience progressait. L'« Oreille » était un révélateur de talents et elle s'imposait comme l'émission phare qui, le week-end, surclassait les autres¹. J'y suis arrivé inconnu, j'en suis parti avec une certaine popularité, désormais on connaissait mon nom, on reconnaissait parfois ma voix, mais sans les associer encore à un visage.

Il fallait pour cela que je passe du micro à l'écran, ce qui se fit en 1975. Avant mon départ, Jean Garretto me dit : « Qui peut te remplacer ? » Ma réponse fut instantanée : « Maurice Horgues. » Son efficacité, son sens de l'improvisation le désignaient naturellement pour donner à l'« Oreille » un nouveau départ. Maurice ne vint pas seul, il amena avec lui un jeune chansonnier, Jacques Mailhot, qui avait déjà démontré ses qualités sur la scène du Théâtre de Dix-Heures et à l'Échelle de Jacob. En quelques mois, toujours épaulés par Patrick Burgel et Pierre Saka, Horgues et Mailhot feraient de l'« Oreille » une émission publique qui allait attirer tout ce que la France politique compte de caciques, heureux de venir démontrer qu'ils avaient d'autres talents que ceux qu'on leur connaissait à travers leurs fonctions officielles.

L'« Oreille » a été pour moi le premier marchepied vers la popularité. L'étape suivante était de me faire reconnaître. J'ai toujours été étonné par les artistes qui se disent excédés par les sollicitations du public et rechignent à signer des autographes quand on leur en demande. S'ils ne veulent pas être harcelés, que n'ont-ils choisi un autre métier où leur tranquillité était assurée. Pour ma part, je l'avoue, j'ai toujours espéré être connu, et quand je l'ai été, je n'ai jamais refusé une signature, même si j'avais un train à prendre, et ce pour une simple raison : je n'ai vécu et je ne vis toujours qu'à travers l'intérêt que le public me porte. Le jour où cette affection disparaît, l'artiste n'existe plus, cela vaut bien la peine de lui sacrifier quelques minutes de son temps, même si on rate son train.

¹- Voir le livre qui lui a été récemment consacré, narrant ses vingt-deux ans d'existence: *L'Oreille en coin*, de Thomas Baumgartner, Éditions du Nouveau Monde.

« De nos envoyés spéciaux » et autres séries

J'ai une profonde admiration pour les scénaristes, dialoguistes et producteurs qui tentent aujourd'hui de vendre une série aux chaînes de télévision, parcours hérissé d'obstacles, de chausse-trapes et de retards. Il fut un temps où tout était beaucoup plus simple, au point que les créateurs d'aujourd'hui ont peine à croire que de telles circonstances aient pu exister. En 1964, un homme qui avait beaucoup d'argent se mit en tête de créer une société de productions télévisuelles, il se nommait Henri Coty et était le petit-fils du parfumeur François Coty, personnage étonnant qui connut une réussite foudroyante sous la III^e République. Obscur chimiste d'origine corse, François Coty fut l'inventeur de la parfumerie moderne. À une époque où les femmes ne connaissaient que l'eau de Cologne et quelques eaux de toilette confidentielles, il proposa toute une gamme de senteurs, de flacons, de poudres, de savons, propres à satisfaire les plus difficiles. Il était dans la lignée des grands industriels de génie de son temps, à l'égal d'André Citroën, de Louis Renault, d'André et Édouard Michelin, à cette nuance près qu'il ne se contenta pas de gérer son entreprise, l'argent lui monta à la tête et il se lança en politique. Il acheta *Le Figaro*, créa *L'Ami du peuple* en cassant le prix de vente au numéro pour mettre les autres quotidiens dans l'embarras, puis fonda un parti d'extrême droite, Solidarité française, en 1933, l'année où Hitler prenait le pouvoir en Allemagne. Persuadé que grâce à sa fortune il pouvait tout se permettre, il affolait la classe politique par ses initiatives. Quand Mussolini envahit l'Éthiopie, il déclara : « Je vais à Rome régler cette histoire directement avec le Duce ! » Aristide Briand eut un mal fou à persuader le gouvernement italien que François Coty ne représentait que lui-même.

Son petit-fils, Henri, avait hérité une partie de la fortune de son aïeul. Il eût pu vivre fastueusement jusqu'à la fin de ses jours, mais l'oisiveté lui pesait, et la télévision, encore adolescente, l'attirait. Il osa le pari, impensable aujourd'hui, de tourner trois épisodes d'une série et de les présenter ensuite à la chaîne. Il s'en ouvrit à un de ses amis,

Daniel Cauchy. Sans être une star, Daniel était un comédien connu et apprécié ; il avait de surcroît une particularité, il connaissait tout ce que Paris comptait de sommités du spectacle. Son bagout, sa drôlerie, son sens de l'humour et, disons-le, son intelligence lui ouvraient les portes les plus hermétiquement fermées. Il fréquentait et tutoyait tout ce que Paris comptait de scénaristes, de dialoguistes et de comédiens. Sans être de ses intimes, nous nous étions rencontrés et peut-être lui avais-je avoué mon envie de m'essayer au dialogue de cinéma. Pourquoi me demanda-t-il de participer à cette aventure ?... Question d'affinité peut-être...

Nous voilà donc tous les deux avec une carte blanche dont aucun auteur n'oserait rêver aujourd'hui. Scénaristes-dialoguistes : Amadou-Cauchy, les deux rôles principaux : Cauchy-Amadou. Nous choisissions les metteurs en scène et les lieux de tournage, Henri Coty ne discutait rien et payait rubis sur l'ongle.

Après avoir visionné les deux premiers épisodes, la première chaîne acheta la série. Elle s'intitulait : « De nos envoyés spéciaux », deux journalistes à l'affût de scoops, sujet banal et cent fois traité, mais que nous avons choisi d'aborder par l'absurde. Férés comme nous l'étions, Daniel et moi, des comédies américaines, nous ne cherchions pas à faire vrai, mais à faire rire, plus proches de *Hellzapoppin* que de *Navarro*. Maîtres des lieux de tournage, nous n'en abusâmes pas, mais nous en usâmes, Menton, l'Alpe-d'Huez, Stockholm, Londres, Bastia, nous ne nous privâmes d'aucun décor. Je nous revois encore tous les deux à Trafalgar Square, en voiture décapotable, sous une pluie battante avec deux parapluies sous l'œil étonné des Londoniens qui nous regardaient de leur bus – exploit, si l'on considère qu'étonner un Anglais n'est pas chose facile.

Sans être un triomphe, la série fut honorablement accueillie. La télévision à l'époque n'offrait que deux chaînes, ce qui limitait le choix. Le « zapping » était d'autant plus rudimentaire que la télécommande n'existait pas et qu'il fallait se lever de son fauteuil pour changer de programme ; nous avons sans doute profité de l'indulgence des feignants. Il faut dire que nous avons fait fort en poussant à l'extrême l'irrationnel des situations, jouant, toute modestie gardée, les Mel Brooks avant l'heure. Je découvrais le cinéma avec Daniel qui en connaissait toutes les ficelles. Acteur, mais pas seulement, il aurait pu assumer toutes les fonctions, de metteur à scène à directeur de production en passant par le montage. Quand, au début, nous tournions une scène tous les deux, moi de face et lui de dos, il ponctuait le dialogue de petites poussées de la main, au bout d'une minute il se retrouvait face à la caméra et moi de dos, jusqu'au jour où je décidai de résister, les pieds collés au sol. À la fin de la scène, il éclata de rire et me dit : « Ça y est... tu as compris. »

Personnage ô combien attachant, drôle et inattendu, toujours de bonne humeur et cultivant les amitiés au point que je lui disais : « Même si tu débarquais dans l'Arctique, il y aurait un pingouin qui te lancerait : "Salut Daniel." » Il était capable de vous mettre par jeu dans des situations difficiles. J'ai le souvenir d'une réception à laquelle nous avons été invités à la fin d'un tournage. Soirée un peu guindée où toute l'équipe cherchait comment prendre congé. Il s'approcha de moi et, sans crier mais suffisamment haut pour qu'on l'entende, il me dit : « Ça y est... je sentais que ça venait, mais maintenant ça y est ! – Qu'est-ce que tu as ? – Je m'emmerde. » Goujaterie sans doute, provocation à l'évidence, mais ça m'a fait rire. Je suis mal élevé ?... Je vous le concède.

Daniel eût pu faire une grande carrière de comédien, voire de réalisateur, il la fit dans un domaine qui venait de naître, la publicité télévisée. Jean Mineur et son petit personnage au piolet virevoltant régnait sur la publicité des salles de cinéma, l'apparition de la pub à la télévision multiplia les demandes, des sociétés virent le jour, dirigées par des publicistes de talent qui fourmillaient d'idées mais n'avaient aucune notion de la production et savaient à peine qu'une pellicule est perforée. Quand Cauchy créa la sienne, il savait tout, comment on peut obtenir des délais des laboratoires, comment réguler une journée de tournage. En réalisant ses propres films, il se tailla en quelques années la première place dans un milieu inventif mais néophyte. Il vit aujourd'hui au milieu des trophées qui récompensèrent ses prix gagnés aux multiples festivals de films publicitaires. Je regrette simplement qu'il ne se soit pas lancé dans la réalisation de longs métrages, il en avait l'opportunité et le talent... et puis, j'aurais signé les dialogues !

J'étais voué à dialoguer des séries farfelues, ma seconde expérience le fut encore plus que les « Envoyés spéciaux ». L'idée au départ vint de René Havard, le scénariste d'*Un taxi pour Tobrouk*. En 1852, les habitants d'un village de l'Aubrac, farouchement républicains, n'acceptent pas le coup d'État de Louis Bonaparte et, plutôt que de vivre sous sa férule, ils décident d'émigrer aux États-Unis et fondent, sur la piste de Santa Fe, une colonie qu'ils nomment « Aubrac City ». Les nouveaux Américains conservent leurs mœurs et leurs coutumes auvergnates, mais sont aux prises avec les voleurs de bétail et les Indiens. Ma passion pour les westerns y trouvait son compte et je m'étais réservé un petit rôle, celui d'un journaliste américain intéressé par l'aventure, qui venait se mêler aux villageois, lesquels, par reconnaissance, le nommaient shérif. J'avais adopté une tenue John Wayne, large Stetson, bottes et colt sur la hanche, sans peur du ridicule, mais toutes les audaces étaient permises dans cette

aventure abracadabrantescque. Le village d'Aubrac City avait été construit sur une lande désertique à côté de Montbazin, un petit bourg au sud de Montpellier, où nous avons tourné les vingt-quatre épisodes sur deux ans. Le côté déjanté de ces paysans auvergnats en lutte avec les Comanches plaisait au public. Il y avait certes des détails qui nous distinguaient des westerns *made in USA*, aucun des comédiens par exemple ne savait monter à cheval, nous montions *sur* un cheval, mais la nuance est d'importance. Quand on l'enfourche, un cheval sait tout de suite si celui qui est sur son dos est un cavalier ou pas, s'il sent qu'il a affaire à un néophyte, il vit sa vie sans s'occuper des désirs de celui qu'il porte. Quand le shérif s'écriait : « Poursuivons-les, en avant ! », les chevaux sortaient du champ à la vitesse d'un cheval de labour, c'est ce qui nous différenciait de *La Chevauchée fantastique*. Mais les téléspectateurs nous pardonnaient ces lacunes qui n'étaient que brouilles comparées à la loufoquerie des situations.

Pendant l'hiver, entre les deux tournages, je m'étais fâché avec le réalisateur, Jean Pignol, qui assumait également le rôle du maire. Nous ne nous adressions plus la parole, j'ai oublié pourquoi, une fâcherie à laquelle chacun s'accroche d'autant plus qu'il la sait anodine. Cette brouille avait duré tout l'hiver, jusqu'au tournage de la deuxième série. Dans le premier épisode, j'avais rajouté, avec l'accord des scénaristes, une scène où le maire, capturé par les Indiens, était pendu par les pieds au bout d'une corde qui se balançait au-dessus d'un feu. À chaque oscillation, l'amplitude diminuait et le passage au-dessus du brasier durait quelques centièmes de seconde de plus. Bien entendu, tous les hommes du village, le shérif imitation John Wayne en tête, venaient le délivrer. Jean Pignol tourna la scène sans se plaindre et s'en sortit avec quelques poils roussis. On le dépendit, il vint vers moi, me tendit la main et me dit simplement : « Bon, ça va, on n'est plus fâchés. »

Pour la distribution, nous n'avions pas fait de casting. Albert Kantoff, René Havard, les scénaristes et moi avions fait descendre à Montpellier des comédiens de doublage, plantés toute l'année devant l'écran pour prêter leurs voix et malheureusement inemployés au cinéma. À force de doubler des westerns, ils en connaissaient les arcanes et la gestuelle. Les figurants, eux, avaient été sélectionnés parmi les habitants de Montbazin, et sans doute aujourd'hui encore certains d'entre eux montrent des photos du tournage en disant : « L'Indien, là, avec les plumes sur la tête et l'arc à la main, c'est moi ! » Ils ne sont pas nombreux les retraités qui peuvent se targuer d'épater ainsi leurs petits-enfants. Sans penser rivaliser avec Audiard, je prenais goût à écrire des dialogues.

La troisième expérience fut plus huppée et nous avons joué dans la cour des grands. Michelle de Broca, productrice de longs métrages, reçut une commande de Pierre Desgraupes qui dirigeait la deuxième chaîne. L'idée : une journaliste de radio bien décidée à ne pas laisser aux hommes le monopole des scoops, payant de sa personne, forçant la chance quand elle tardait à se manifester et prête à tout pour accaparer l'antenne, personnage dévolu à Nicole Courcel. Jacques Besnard, qui avait signé plusieurs films à succès, était réalisateur et scénariste, associé à Albert Kantoff, et pour ma part j'assurais les dialogues. Je leur demandai de me fournir une histoire charpentée, synopsis sur quatre ou cinq pages, suffisant pour que je livre en retour un épisode dialogué de vingt-six minutes. Une bonne série télévisée, comme un bon film, c'est d'abord une histoire à raconter. Je n'ai jamais eu aucun don pour en construire une, déjà dans les « Envoyés spéciaux » c'était Cauchy qui les inventait. Il y a en revanche des experts en la matière dont c'est la spécialité et que les scénaristes consultent quand ils sont en panne. Ils exposent leur blocage. « Le grand-père est dans l'arbre, la grand-mère au fond du puits et le fils dans la grange, qu'est-ce qu'on fait ? » Et l'expert reprend les fils un par un, invente une suite et une fin. « Allô Béatrice » fit un carton, comme nous disons dans notre jargon. Michelle de Broca, en productrice rodée à respecter un devis, veillait au grain. Jacques Besnard, qui savait que la télévision française n'a pas les mêmes ressources que sa consœur hollywoodienne, respectait les délais à l'heure près, la chaîne commanda à Michelle de Broca une autre série avec un autre sujet. Les choses étaient plus simples à l'époque qu'aujourd'hui où le pouvoir décisionnaire est morcelé. Le patron de la chaîne disait : « On va faire ça » et personne ne contestait sa décision, alors que de nos jours la décision prise au sommet descend lentement une stratification de responsables qui mettent un point d'honneur à modifier le propos initial. L'idée était simple, les idées simples font les bonnes séries. *Columbo* en est l'exemple. Une série policière, mais les téléspectateurs connaissent le coupable dès le début, ils ont donc un avantage sur l'enquêteur qui ne le démasquera qu'à la fin. Molière avait déjà expérimenté le procédé. Si le public rit lorsque Tartuffe déclare sa flamme à Elmire, c'est parce qu'il sait qu'Orgon est caché sous la table, ce que Tartuffe ignore. Notre idée, donc : un cadre supérieur licencié avec une indemnité conséquente décide de changer de vie, il achète une Rolls-Royce d'occasion et se loue comme chauffeur de maître à un tarif conséquent. Le rôle échut à Daniel Ceccaldi, qui lui apporta son sens de l'humour distancié. Le chauffeur ne participait pas aux aventures de ceux qui louaient sa voiture, il écoutait et réservait ses commentaires à son épouse, Catherine Rich, violoncelliste concertiste. Outre son titre, *La Belle*

Anglaise, cette série avait un côté très britannique avec un personnage central qui planait, sourire aux lèvres et toujours flegmatique, au-dessus des motivations de ses locataires. J'ai la faiblesse de penser que les épisodes de *La Belle Anglaise* pourraient sans peine rivaliser avec les téléfilms d'aujourd'hui. Daniel nous a quittés, en laissant le souvenir d'un comédien rare, jouant à merveille la fausse naïveté.

Autant les scénaristes peuvent se mettre à plusieurs pour construire une histoire, autant le dialogue est un plaisir solitaire. Faire parler les personnages, mâcher les répliques, voire les gueuler à la manière de Flaubert, leur donner une personnalité, des tics de langage, leur servir des phrases taillées sur mesure, adaptées à leur débit et conformes à leur caractère, est un travail jouissif. Les maîtres y ont excellé, Jeanson pour Jouvét et Arletty, Audiard pour Gabin et Blier, Prévert pour Simon, Dabadie pour tant d'autres, ont jalonné leur carrière de répliques cultes. Dans ce florilège, difficile de choisir. Peut-être celle d'Audiard : « Les cons, ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît », qu'on peut vérifier chaque jour, et le sublime dialogue de Jeanson dans un film moins connu qu'*Entrée des artistes* ou *Hôtel du Nord : Un revenant*, avec Jouvét, François Périer, Marguerite Moreno et Gaby Morlay.

En toute humilité, je me suis essayé à cette besogne et j'en ai retiré des joies extraordinaires, quand j'ai entendu des comédiens dire les répliques que j'avais inventées pour eux, très exactement avec le ton que j'avais imaginé.

Mes essais aux dialogues de cinéma n'ont pas été très probants. Michelle de Broca m'avait confié ceux d'un long métrage : *Le Secret du lac d'argent*, avec Claude Brasseur et Dominique Lavanant en vedettes. Le scénario était compliqué et je m'étais évertué à clarifier les situations. Malheureusement, le metteur en scène était de ceux qui privilégient l'image au texte, école qui a sévi dans les années 1980 en s'appuyant sur une théorie idiote : « Ce qu'on montre, on n'a pas besoin de l'expliquer », dédaignant le fait que les films qui ont marqué l'histoire du cinéma, de *Citizen Kane* à *La Dolce Vita* en passant par *Le Guépard*, *La Grande Vadrouille* ou *Certains l'aiment chaud*, sont tous des films bavards. Dans *Le Secret du lac d'argent*, le jeune metteur en scène a coupé les trois quarts de mes dialogues, ce qui rend le film totalement incompréhensible. Claude Brasseur m'a confié : « C'est la première fois que je partais le matin au tournage sans apprendre mon texte, je n'en avais pas. » En revanche, si vous êtes amateur de descentes de rapides en radeau, c'est un superbe documentaire sur la question. Le film passe parfois à la télé, je mets au défi un téléspectateur de m'en raconter l'histoire, quant aux descentes de

rapides, il y a *La Rivière sans retour*, mais à la différence de Brasseur et Lavanant, Robert Mitchum et Marilyn Monroe ont des choses à se dire.

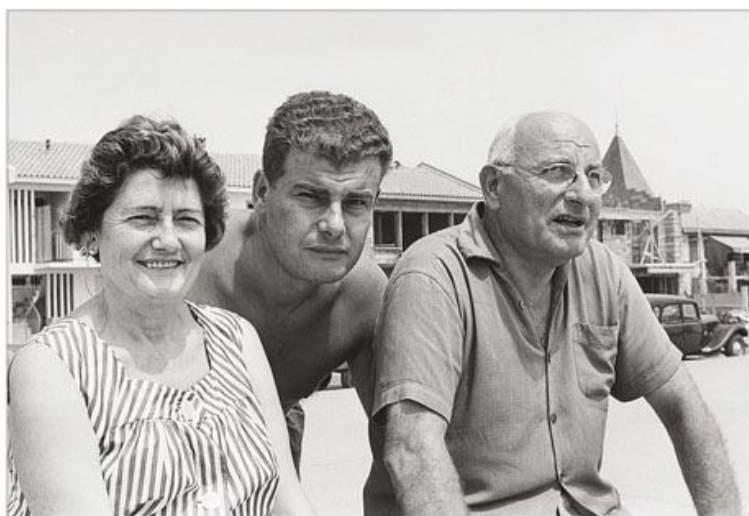
Hors-texte



Jeune premier romantique... Encore une carrière ratée.

Mignon... mais pas gai.

Entre Marcelle et Jacques,
mes géniteurs.





Des années
après... Le studio
d'Europe 1 devant
l'ancienne boutique
de tailleur de mon
grand-père
à Lons-le-Saunier.

Aubrac-City.
La différence entre
Clint Eastwood
et moi?...
250 000 dollars.



Tournage des *Sorcières de Salem*
à Berlin-Est.
Devant moi Michel Piccoli,
Pierre Larquey, Jean Gaven...

... Et avec Montand.





Catherine Anglade,
une femme
d'exception.

Anne-Marie (Carrière),
ma petite sœur.





Le temps des chansonniers. Jean Rigaux, Dadzu et Pierre-Jean Vaillard sous mon œil complice.

Avec Philippe Bouvard et Jean-Pierre Foucault.





Europe 1, la station qui nourrissait ses invités... Ici Jean-Paul Ollivier dit « Paulo la Science », et Maryse.

L'équipe de « C'est pas sérieux » : Carlos, Christine Fabrega, Jean Bertho, Guy Pierauld.





Coluche-Le Luron. – Faites-lui la gueule !

Raymond Devos, le magicien des mots. À droite, ma fille.





Mes comparses du « Bébête Show ». Jean Roucas volubile...

... Stéphane Collaro dubitatif.





Jean-Luc Lagardère, mon patron pendant quatorze ans.

Éric Tabarly... l'aigle des mers.





Les accros du Tour... Jacques Goddet que j'ai admiré et Dédé Pousse qui m'a tant fait rire.

Quand le Tour se détend... Avec Patrick Chêne et Jean-Marie Leblanc.





Avec un président...

... et un autre
président.





Épinglé par
un Premier
ministre...

... re-épinglé par
un autre Premier
ministre.



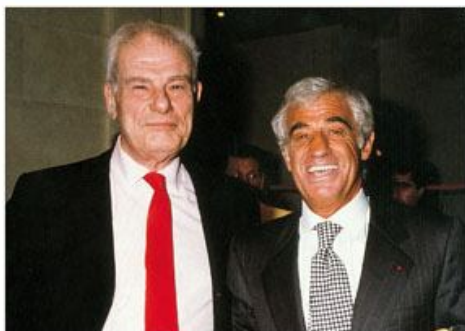
Avec Spartacus
(Kirk Douglas)...

Apprendre à tirer à James Bond
(Roger Moore) dans son fief
de Beverly Hills... Un exploit.



Marcello Mastroianni dont la disponibilité
égalait la courtoisie.

Avec Patrick Bruel. Entre flambeurs...



Bébel bronzé et radieux.

Johnny. Il m'épate depuis 1963...





Photo: Les amis de la cuisine. Collection de l'auteur. © Tour d'horizon 1998.

Pierre Troisgros, Bernard Loiseau... Six étoiles et une amitié sans faille.

Grand officier du Tastevin de Bourgogne, une décoration qui se voit !



Les cabarets

Je n'aime pas les phrases qui commencent par « De mon temps... », elles sont souvent le prélude à une évocation d'événements passés qui dévaluent par comparaison ceux d'aujourd'hui. « De mon temps, les chansons voulaient dire quelque chose... », c'est à vérifier, et je ne me hasarderai pas à comparer « Le Clair de lune à Maubeuge » avec les chansons de Cabrel. Quand Trenet triomphait avec « Boum » et « Y'a de la joie », quelques grincheux nostalgiques maugréaient : « De mon temps... les chansons avaient du sens et de la rigueur. » C'est vrai, de leur temps on chantait : « Tu me fais pouet-pouet, je te fais pouet-pouet, on se fait pouet-pouet et puis ça y est », mieux encore : « Ah les petits pois, les petits pois, les petits pois, c'est un légume bien tendre », et, au sommet de ce florilège un monument : « Pétronille, tu sens la menthe, tu sens la pastille de menthe », au regard duquel les chansons de Goldman ou de Voulzy font pâle figure. Les mœurs et les goûts évoluent et il en a toujours été ainsi, les admirateurs de Racine traitaient ceux de Corneille de vieux débris, avant de se faire eux-mêmes traiter de vieux cons par les admirateurs de Voltaire. Contentez-vous de dire : « De mon temps, ça n'était pas mieux, c'était différent », dans certains domaines c'était plus facile qu'aujourd'hui, dans d'autres moins, et de cette différence ne tirez aucune conclusion. Quand j'ai commencé mon métier de chansonnier, mon cachet au Théâtre de Dix-Heures était squelettique, amaigri de surcroît par les retenues mensuelles pour le remboursement de mon smoking. C'était la tenue de rigueur des pensionnaires. Je n'avais pas de quoi m'en offrir un, Raoul Arnaud m'avait donc avancé la somme et m'en retirait une partie chaque mois jusqu'à extinction de la dette. Je venais de me marier, ma fille allait naître, il me fallait trouver quelques subsides complémentaires. Les chansonniers avaient coutume de doubler leurs représentations, Rocca se produisait au Caveau de la République et au Coucou, Marsac au Caveau et à la Lune Rousse, je demandai donc un rendez-vous au directeur du Caveau, Daniel Mussy, et lui exposai mon désir de passer chez lui après ma prestation au Dix-Heures. Daniel Mussy assurait la présentation du spectacle et accueillait les retardataires, un rituel dans nos théâtres qui perpétuait

la légende d'Aristide Bruant au Chat Noir... Il chauffait la salle et ne faisait pas dans la nuance, agrémentant ses commentaires sur les spectateurs de propos salaces dont la vulgarité le disputait à l'humour. Il me répondit : « Vous débutez dans ce métier, avant de prétendre passer au Caveau il vous faut l'apprendre, faites donc les cinémas pour vous roder et nous en reparlerons. » Faire des cinémas était encore une coutume de l'époque. Certains cinémas de la périphérie parisienne passaient deux films dans la même soirée, coupés par un entracte, esquimaux et bonbons obligeant. Pendant cet entracte, ils engageaient des artistes, imitateurs, raconteurs d'histoires ou chansonniers, qui faisaient un quart d'heure. Dire que ça n'était pas facile est un doux euphémisme. Entrer en scène et parler de De Gaulle à un public qui était venu voir John Wayne relevait du funambulisme sans filet au-dessus d'une cage aux fauves. Toute comparaison gardée, imaginez Virgile venant réciter ses vers sur la piste du Colisée entre deux combats de gladiateurs. Au mieux, le public n'écoutait pas et continuait ses conversations, au pire il vous faisait savoir par des apostrophes sans ambiguïté qu'il aimerait bien vous voir vider les lieux. Au cours de ces expériences délicates, j'ai au moins appris une chose : ne pas me laisser démonter par un public hostile. Je leur disais : « Entendons-nous bien, je suis payé pour faire un quart d'heure, je ferai un quart d'heure, pas une minute de plus mais pas une de moins, je ne vous demande pas de m'écouter, oubliez-moi, si vous m'interpellez je vais vous répondre et ça retardera d'autant la projection du film. » En général, ça marchait, je faisais mes quinze minutes dans une indifférence totale. J'aurais pu leur réciter le monologue de Pyrrhus dans *Andromaque* ou les cours de la Bourse, ils vivaient leur vie, je vivais la mienne. Parfois, un rire fusait dans la salle, un spectateur qui m'écoutait, les autres le regardaient avec commisération.

Tout artiste a connu cette incompréhension entre le public et lui, tout simplement parce que ceux qui sont dans la salle ne sont pas venus pour lui. Les organisateurs de spectacles ont parfois de curieuses idées. L'un d'eux m'a proposé un jour de faire la première partie d'un gala de Claude François à Dax. « Vous êtes certain que c'est une bonne idée ? lui demandai-je. – Oui, Claude François vous aime bien. » Que Claude François m'aimât bien me faisait plaisir, mais son public ? Ce que je redoutais se produisit, la vedette était en retard, et ses fans s'impatientaient d'autant plus qu'ils n'avaient rien à faire de ce grand machin qui était en scène. Quand toute la salle se mit à hurler « Claude, Claude... », j'abandonnai. Claude était enfin arrivé, entouré de ses Claudettes, il se chauffait la voix en coulisse : « Ça n'a pas été trop dur ? » me dit-il. Je répondis : « Pas du tout, mais je crains qu'ils ne soient pas venus pour moi ! »

J'ai vécu une autre expérience bizarre. La ville de Béziers avait organisé le tournoi de rugby des grandes écoles nationales dont l'ENA, Polytechnique, les Mines, Sciences-Po, qui s'affrontaient pendant deux jours sur la pelouse du stade de Sauclière, et après la remise des trophées et le dîner de clôture, on leur offrait la prestation de Jean Amadou sur la scène du palais des Congrès de Valras-Plage. J'étais ravi d'avoir été choisi pour deux raisons : la première parce que j'avais déjà à plusieurs reprises travaillé pour des élèves des grandes écoles et que c'était un public parfait, au courant de toutes les arcanes de la politique et réagissant à la moindre allusion, la seconde parce que mes parents habitaient à Valras, à moins de cinq cents mètres du palais des Congrès, mon père étant venu prendre sa retraite sur ses terres natales. Il avait à l'époque quatre-vingt-six ans, ma mère quatre-vingts, ils avaient tous les deux bon pied bon œil, mais il y avait longtemps qu'ils ne m'avaient pas vu en scène. Je leur réservai deux places et attendis le moment d'attaquer mon tour. La salle s'emplit lentement. De la coulisse, il me semblait que les jeunes spectateurs étaient un peu bruyants, mais je ne m'en inquiétai pas outre mesure. Le présentateur m'annonça, j'entrai en scène et attaquai : « Nous entrons actuellement en période politique particulièrement riche. » Au premier rang, un jeune homme bien mis de sa personne m'interpella : « Et mes couilles, elles sont riches ? » Ça surprend. J'essayai d'enchaîner quand tout un groupe se mit à scander à mon intention : « À poil ! » Je tentai de leur expliquer qu'ils seraient très déçus si j'accédais à leur désir, mais en vain, la salle était en folie, certains baissèrent leur pantalon pour exhiber leurs fesses, d'autres se mirent à hurler une chanson de corps de garde, c'est alors que je compris. Après la finale, il y avait eu la troisième mi-temps, puis le dîner copieusement arrosé, tous étaient ivres morts. Comme il n'y avait rien à tenter pour les calmer, je sortis de scène, me fis régler mon cachet, une somme conséquente pour les quatre minutes que j'avais passées sur scène, et je rejoignis mes parents consternés. « Qu'est-ce que c'est que ces petits cons ? » me demanda ma mère. « Ces cons, maman, ce sont les ambassadeurs, les ministres, les chefs d'entreprise de demain, qui n'ont pas résisté aux vins du Languedoc. »

On imagine mal aujourd'hui Pierre Arditi, Francis Perrin ou Roland Giraud se rhabillant rapidement dans leur loge après leur représentation pour filer sur la rive gauche et se retrouver à minuit sur la scène d'un cabaret. C'était courant dans les années 1970. Le plus connu de ces lieux festifs était la Galerie 55, au 55 de la rue de Seine, dirigée par René Le Guellet. Une petite salle où on parvenait à caser une centaine de personnes. La Grignotière, à cent mètres de là, était

un dîner-spectacle, L'Échelle de Jacob et la Galerie 55 ne servaient que des consommations. Le Gueltel l'avait lancé avec une méthode toute personnelle. Pendant un mois après son ouverture, quand on téléphonait pour réserver une table, il répondait : « Impossible, c'est complet pour la semaine. » Au bout d'un mois de ce subterfuge, c'était en effet complet. La Galerie, que je fréquentais avant de m'y produire, fut une pépinière où se rodèrent quelques artistes qui allaient vite acquérir la notoriété. Jean Yanne, après avoir fait ses premières armes avec son orgue de Barbarie, y créa ses sketches « Le permis de conduire » (*Je hais les routes départementales*) et « Les routiers et la circulation dans la Rome antique » (*Merдум... crevam !*). Armand Lanoux et Pierre Richard, encore presque inconnus, testaient leur vis comica dans un numéro de duettistes, les Frères Ennemis, le caricaturiste Dadzu. Jacques Dufilho, visage chafouin et voix haut perchée, incarnait un guide faisant visiter aux touristes un château médiéval. « La chapelle saccagée lors de la guerre de Cent Ans, incendiée par les Huguenots sous Henri IV, pillée sous la Révolution, est entièrement d'époque. »

France Gabriel, fille de chansonnier, sœur de Suzanne Gabriello et compagne de Le Gueltel, se produisait dans son tour de chant. France ne manquait pas de talent, mais d'ambition. En dépit des propositions, elle a toujours obstinément refusé de chanter ailleurs que chez son compagnon. Tous les soirs, elle descendait de leur appartement situé au-dessus de la scène, et y retournait après sa prestation. Et puis, il y avait au programme Pierre Doris. Tous les soirs, je montais voir son tour. Il fallait entrer dans l'univers de Doris, quand le public adhéraît c'était du délire, quand en revanche le public murmurait, laissant échapper des « Oh » indignés, c'était le bide assuré. Dodo, comme nous l'appelions, avait une arme imparable : sa rondeur et son visage de gros bébé Cadum qui faisaient, la plupart du temps, passer les horreurs qu'il débitait. Ses histoires ne dépassaient jamais quinze à vingt secondes. Il attaquait en disant : « J'ai commencé ma vie en volant les sébiles des aveugles, on m'avait toujours dit "Pas vu, pas pris !" » Le ton était donné : « Chez nous, on mangeait à la carte, ma mère étalait un jeu de cartes sur la table, celui qui tirait l'as de cœur bouffait. » « Mon frère est né avec trois pieds, on en a fait un photographe. Ma sœur était très belle, sauf la tête, comme le poisson, il aurait fallu jeter la tête. » S'il sentait le public prêt à tout entendre, il en rajoutait : « Fernand, arrête de mettre tes doigts dans la bouche de ta petite sœur ou je referme le cercueil. » Ou encore : « J'étais dans une chambre d'hôtel hier, et dans la chambre d'à côté, j'ai entendu une voix qui disait : "Mais mon amour, cela ne nous mènera à rien, puisque je suis ton grand-père !" » Son épouse, en

coulisse, attendait son Dodo de mari qui débitait sur scène des horreurs sur elle : « Ma femme m'a dit : Je voudrais découvrir un endroit que je ne connais pas, je lui ai répondu : Va à la cuisine. » « Ma femme est méticuleuse, je me lève la nuit pour faire pipi, je reviens, le lit est fait. » « Elle m'a dit : Offre-moi une bague avec une pierre à la couleur de mes yeux, je lui ai acheté un rubis. » « Ma femme se met des crèmes sur le corps tous les soirs, et elle glisse du lit toute la nuit. » « Tenez, par exemple, prenez ma femme... » Et, joignant les mains : « S'il vous plaît. »

Parmi les comédiens que Le Gueltel voulait attirer chez lui, il y avait Hubert Deschamps. C'était un personnage atypique, familier de seconds rôles auxquels il apportait une nonchalance faussement ahurie, il avait dans la vie une faculté d'invention intarissable qui s'épanouissait après qu'il eut vidé sa première bouteille de blanc. Il a fallu qu'il disparaisse pour qu'on apprenne qu'il avait fait partie des commandos de la France Libre pendant la guerre et qu'il était bardé de décorations. Aucun de ses amis ne connaissait cette part de sa vie et grande fut notre surprise de voir autour de son cercueil des vétérans, béret rouge sur la tête et drapeau tricolore en main, venus saluer leur compagnon. Il était l'attraction du restaurant L'Échaudé où il arrivait vers vingt et une heures. Au comptoir, les verres de blanc se succédaient, sa verve délirante s'amplifiait. « Je reviens de la radio où je suis allé me faire payer un cachet, devant moi il y avait un grand escogriffe en uniforme. – Votre nom, lui a demandé le préposé. – De Gaulle... – Ah non, je n'ai pas ça sur mes listes... Deschamps, j'ai... Virlojeux aussi, vous avez fait quoi à la radio récemment ? – J'ai fait une conférence de presse. – Et vous êtes dans quelle catégorie ? »

Le Gueltel avait repéré le parti qu'il pouvait tirer de ce délire, il passa des heures avec Hubert, muni d'un magnétophone, et ne lésina pas sur les bouteilles. Il enregistra ainsi quelques heures de monologues, en fit un montage et remit un jour à Hubert une cassette. « Tiens, voilà ton tour, tu n'as qu'à l'apprendre. »

Tous les soirs, sur la scène de la Galerie 55, Hubert ravissait le public avec son implication dans l'histoire de France. « J'ai très bien connu madame Vercingétorix, ah la brave femme, elle faisait son marché place d'Alésia où elle achetait ses salades, jamais de romaine à cause du petit. » « Je n'ai pas connu Jeanne d'Arc, mais ma sœur était intime avec elle, elles ont eu leurs voix ensemble. » « J'étais très lié avec Louis XV, j'arrivais au château de Versailles et je demandais au concierge : Louis est là ? Il doit être dans ses appartements, la clef n'est pas au tableau. Je montais et frappais à la porte. "C'est qui ?" demandait la Pompadour. – Deschamps. – Ah, Hubert, entre !" » « J'ai fait la guerre de 40 dans un char Renault qui datait de 1918, du côté

de Sedan les Panzers nous ont tiré dessus. J'ai sorti la tête de la tourelle en criant : Ça va pas non, arrêtez... vous avez vu mon char, c'est de la tôle. »

J'étais un assidu de la Galerie 55, je me glissais dans la salle pour voir le spectacle. Un soir, j'ai dit à Le Gueltel : « J'aimerais bien passer chez toi. – Non, je ne mets pas en doute ton talent, mais la politique, ici, ça ne marcherait pas. » Je n'ai pas insisté. Et puis, un autre soir, René me téléphone : « Tu tiens toujours à prendre un bide chez moi ? Parce que je sens que tu ne me crois pas, eh bien viens demain soir. Jean Yanne est absent, et tu verras. » Le lendemain soir, j'étais sur scène... et j'y suis resté cinq ans.

Les loges de la Galerie étaient les plus surprenantes de Paris. Dans tout le quartier, de la rue des Saints-Pères à la rue de Seine en passant par la rue Jacob, les maisons modernes ont été bâties sur les sous-sols de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Les loges étaient installées sous des voûtes gothiques du XIV^e siècle qu'un petit escalier en colimaçon reliait à la scène. Un soir, France Gabriel descendit l'escalier en larmes. « Il y a un couple juste devant la scène, ils n'ont pas arrêté de parler pendant mon tour de chant et quand je leur ai demandé de se taire, le mec m'a répondu : "On a payé." René s'est levé. Je passais derrière France, je lui dis : "Vas-y doucement. – Ne t'inquiète pas, je vais régler ça en douceur." » Le temps qu'il monte l'escalier, la douceur s'était estompée. Il ouvrit le rideau et, s'adressant à l'homme : « C'est toi qui ne respectes pas les artistes ? » L'interpellé se réfugia derrière son argument : « Je suis un client, j'ai payé. – Personne ne peut se payer le luxe de venir m'emmerder chez moi. Tirez-vous ! » Et, prenant l'homme par le collet et la femme par le bras, il les poussa à travers la salle jusqu'à la porte et les projeta sur le trottoir, après quoi il remonta sur scène et lança : « Et maintenant... Jean Amadou. » Je mis quelques minutes à récupérer l'attention du public.

Il avait toujours eu un caractère entier. Sous l'Occupation, adolescent, il avait assisté à l'embarquement dans un camion de familles juives par des gardes mobiles sous le regard de badauds indignés mais muets. Lui ne put se retenir et glissa à l'oreille d'un garde mobile : « Vous faites vraiment un métier d'enc... » Arrêté et conduit manu militari au commissariat de la place Saint-Sulpice, il y resta toute la nuit, en cellule, attendant qu'on décide de son sort. À huit heures du matin, il entendit « Le Gueltel ! » « Je n'ai jamais vu la tête du flic, racontait-il, il était derrière son bureau, penché sur le dossier. » « C'est vous Le Gueltel ? – Oui. – Insulte à agent de la force publique dans l'exercice de ses fonctions ? » D'une voix mal assurée, il répondit : « Oui. – Casse-toi. – Mais... – CASSE-TOI. » Sans demander

son reste, il sortit du commissariat et rentra chez lui. « Il m'a peut-être sauvé la vie, disait-il, et je n'ai jamais pu le remercier. » Il aimait les artistes, je le précise parce que ça n'était pas toujours le cas des directeurs de cabarets ou de dîners-spectacles pour lesquels nous n'étions parfois qu'un plat ajouté au menu. Cette tendresse envers ceux qui étaient sur scène, qui se manifestait par des interventions quand certains clients se montraient par trop bruyants, je ne l'ai connue qu'avec deux hommes, René et Jean Vergnes, le directeur du Don Camillo. Le dîner-spectacle est pour le saltimbanque une initiation délicate. Au Don Camillo aujourd'hui, comme à la Grignotière ou à l'Orée du Bois naguère, les spectateurs se restaurent. Les artistes qui ouvrent le spectacle se produisent pendant qu'on sert les hors-d'œuvre, les clients ont faim, leur attention est partagée entre le gugusse qui est sur scène et ce qu'il y a dans leur assiette, il faut donc les conquérir très vite, sinon le bruit des fourchettes l'emporte sur les cordes vocales. Pierre Doris, en vieux routier de ces exercices, m'avait prévenu quand je passais en numéro 1 à l'Orée du Bois : « Tant qu'ils n'ont pas posé leurs couverts pour t'écouter, c'est un duel, tu as trois minutes pour le gagner, si tu les intéresses ils s'arrêtent de bouffer, s'ils continuent à bouffer, c'est que tu ne les intéresses pas. »

En revanche, quand sa popularité est acquise, l'artiste passe à la fin du spectacle. Les embûches ne sont pas les mêmes, mais elles sont parfois aussi redoutables. Le client est rassasié, il a bien mangé, bien bu, et s'il a un peu forcé sur les boissons il s'abandonne à une euphorie bavarde. On peut alors lui faire remarquer aimablement que c'est vous qui êtes payé pour faire le spectacle et que c'est lui qui a payé pour l'écouter. Si l'échange se fait plus vif, il faut que la repartie soit immédiate car la foule est versatile ; si l'artiste reste coi devant la réflexion d'un spectateur, il perd son prestige de dompteur, et quand la foule prend parti pour le taureau, le matador est en danger. Philippe Olive au Dix-Heures m'avait donné un superbe exemple de cette riposte qui clôt l'incident. La guerre d'Algérie faisait rage et les généraux se pavanaient dans des déclarations narcissiques. Un spectateur l'interrompt : « Je vous interdis de parler ainsi de l'armée, mon frère a été tué il y a quinze jours en Algérie. » La salle se figea. Philippe répondit d'une voix douce : « Vous êtes en deuil, et vous allez au théâtre ! » L'interrupteur se rassit, honteux, et disparut à l'entracte.

Il y a une différence majeure entre un comédien et un artiste de cabaret. Au théâtre, il existe un voile infranchissable entre le public et la scène, et il n'y a pas de dialogue entre eux. Les comédiens se meuvent et se parlent en proposant une situation à laquelle le public adhère ou non. Au cabaret et dans les théâtres de chansonniers, au

contraire celle ou celui qui est sur scène joue avec le public, le met dans la confiance, sollicite son avis. C'est plus dangereux, car l'artiste doit conserver la maîtrise du dialogue et sait de surcroît que l'effet comique est une sorte de miracle. Nous avons tous connu cette angoisse à laquelle les plus grands, Coluche, Fernand Raynaud, Devos, et aujourd'hui Florence Foresti ou Muriel Robin, n'ont pas échappé. À l'écriture, on est sûr que ça va faire rire, on l'essaye sur ses amis. Raymond Devos était coutumier du fait. On le répète et un soir on l'essaye sur le public... raté, pas un rire. On le réécrit, toujours sans résultat. En revanche, on a parfois des surprises inverses, une phrase de liaison dont on n'attendait rien provoque les rires. Même une fois casé, il arrive qu'un effet ne se fasse pas parce que ce soir-là vous l'avez mal vendu.

Au cours des innombrables galas que j'ai faits, j'ai fréquemment entendu cet avertissement : « Faites attention, ici le public n'est pas bon. » Ou encore : « C'est un congrès de notaires, ou de concessionnaires d'automobiles... ils ne sont pas très réceptifs. » Ces particularismes se révèlent toujours faux, nous y sommes habitués, comme lorsqu'on nous dit : « Ici, il y a un microclimat. » Pas une ville de France qui ne possède son microclimat, au point qu'on se demande pourquoi la météo émet chaque jour un bulletin de prévisions national. Qu'il y ait dans la salle des avocats, des opticiens ou des chercheurs du CNRS, qu'on soit à Douai, à Bruxelles ou à Romorantin, le public rit aux mêmes effets, mais quand l'organisateur ou le maire vous met en garde contre les spécificités du lieu ou du public, il faut toujours lui répondre : « C'est gentil, merci de me prévenir. » Nous avons aussi un privilège, celui de nous produire en des lieux incongrus. Je ne parle pas, bien entendu, de ces complexes salles des fêtes-salles des sports où se déroulent désormais la plupart des galas, il suffit d'enlever les panneaux de basket pour que les artistes remplacent les sportifs. L'acoustique est souvent médiocre, mais qu'importe, le lieu est dit polyvalent et il convient d'en amortir la construction. Nous avons même Jacques Mailhot, Michel Guidoni, Bernard Mabilille et moi, occupé des Zénith. Notre orgueil a été flatté d'attirer 1 500 spectateurs uniquement par la magie du verbe. Avec nous, pas de flonflons, pas d'orchestre, de jets de flamme, de jeux de lumière ou de dames ravissantes qui se tortillent autour de nous. Les décors sont inexistantes, les costumes sont les nôtres. Quatre bonshommes sur la scène en face d'un micro. Les machinistes étaient ravis, pour eux c'était une soirée de repos. Mis à part l'épanouissement de notre ego, il faut bien avouer que les Zénith ne sont pas des lieux pour nous. La complicité avec le public, qui nous est indispensable, n'existe plus. Le comique de mots a besoin d'intimité, même si le

spectacle de Jean-Marie Bigard au Stade de France, dont je salue l'exploit, est l'exception qui confirme la règle. Nous sommes souvent passés dans des théâtres de 1 000 places, comme à Vichy ou Perpignan, mais ce sont ces merveilleux théâtres à l'italienne, avec orchestre, balcon et poulailler, dans lesquels le public s'étagé à la verticale au lieu de s'étaler à l'horizontale. Ces théâtres, il y en a des centaines en France, de 400 à 1 200 fauteuils suivant l'importance de la ville. Ils ont été construits, pour la plupart, sous le Second Empire ou au début de la III^e République. L'acoustique y est superbe et l'artiste peut s'offrir un ton de conversation sans que le public en perde une syllabe. Ils sont toujours là, mais ils nous sont interdits, presque tous étant aujourd'hui théâtres nationaux ou municipaux, subventionnés, avec à leur tête un directeur de compagnie qui choisit les spectacles qu'il monte, non en fonction des goûts du public, mais en fonction des siens. Il programme donc des pièces absconses dont il signe la mise en scène et parfois l'adaptation, car il n'est pas de petits profits. Que le public vienne ou non, il n'en a cure, tout le monde sait que le petit peuple n'a aucun goût et qu'il ne faut jamais flatter ses bas instincts. Que le public ne vienne pas n'a pour lui aucune importance, puisque la subvention tombe tous les mois, c'est même mieux car rien de plus incorrect que le public qui tousse, racle ses pieds, déplie des bonbons, bref empêche le génie de s'exprimer dans le silence qui lui convient. Ce public, lui, aimerait bien voir sur la scène de sa ville Pierre Arditi, Marthe Villalonga ou Francis Perrin, mais le directeur ne s'abaisse pas au niveau de ces comédies, le rire n'est pas constructif, on ne va pas au théâtre pour rigoler, mais pour réfléchir sur la cruauté du monde moderne. N'essayez pas de le convaincre en lui disant que la Révolution n'a pas commencé par la prise de la Bastille, mais avec la première triomphale du *Mariage de Figaro* de Beaumarchais, il vous répondra que c'est un accident de l'Histoire. Inutile de lui rappeler la formule de Courteline : « Il n'y a pas de genre mineur et le comique qui divertit prime le tragique qui n'émeut pas », il n'a jamais lu Courteline. Si vous lui vantez l'efficacité de *Joyeuses Pâques* ou du *Vison voyageur*, il ricane, quant à héberger un spectacle de chansonniers dans son théâtre, il s'insurge : « Pourquoi pas *Les Cloches de Corneville* ? » Oui... pourquoi pas ?

Ces théâtres nous étant interdits, nous nous produisons dans des lieux qui n'ont pas été conçus pour le spectacle. N'ayant besoin de rien, sinon d'un micro, nous nous adaptons, même si parfois c'est difficile. Il arrive que des organisateurs de galas privilégient pour leurs manifestations des lieux insolites dont le décor est censé épater leurs clients, mais qui se révèlent incompatibles avec notre métier. L'œil est ravi, mais l'oreille en souffre. Par exemple, la salle des Gardes du Palais de Justice de Paris, admirable espace du XIII^e siècle avec ses

voûtes gothiques. Le banquet des 1 200 avocats qui s'y pressaient avait ce soir-là fière allure, le décor était somptueux. Après le dessert, le bâtonnier monta sur scène et m'annonça. J'entrai en scène, applaudissements courtois, et j'attaquai. Las, les enceintes acoustiques disséminées dans la salle se répondaient en échos qui transformaient mon monologue en chant grégorien. À partir du troisième rang des tables, ce que je disais était inaudible, et je maudissais Philippe Le Bel dont les architectes n'avaient pas prévu qu'un histrion viendrait un jour planter son micro et ses enceintes sous leurs voûtes. J'ai tout connu en ce domaine. J'ai travaillé au milieu d'un superbe manège du XIX^e siècle, coincé entre un cheval de bois et une nacelle de montgolfière ; dans un musée de la Marine, sur le pont de la caravelle reconstituée de Christophe Colomb, la *Santa Maria*. L'expérience la plus surprenante fut de travailler dans un tunnel. L'association qui m'avait engagé avait acheté un tunnel de la voie d'intérêt local qui reliait jadis Privas à Valence, et l'avait aménagé en salle des fêtes en y installant des cuisines et une scène. Le problème était que cette scène était en longueur, les tables des convives à droite et à gauche et, devant moi, le mur du tunnel. Il fallait aller débiter un bout de texte à l'extrémité gauche de la scène pour venir offrir la suite à l'extrême droite, ce qui fait que les deux parties de la salle ont chacune entendu la moitié de mon tour. J'espère qu'ils se sont ensuite raconté la partie qui leur manquait.

Celui qui pratique le one-man-show doit savoir au départ que tout peut lui arriver et que, miraculeusement, dans la majorité des cas, il surmontera les difficultés. Engagé pour un gala à la Foire de Bergerac, j'arrive en fin d'après-midi, monte sur scène, règle rapidement la balance sonore. Devant moi, 800 chaises alignées et un producteur heureux. « Ce soir, c'est complet. » Le spectacle commence à vingt-deux heures avec un imitateur local et à 22 h 30 je fais mon entrée. Non seulement toutes les chaises sont occupées, mais de nombreux spectateurs debout les entourent. 22 h 31, premier effet, 22 h 32 premier coup de tonnerre, 22 h 35 premières gouttes, 22 h 37 le déluge. Les spectateurs s'enfuient et se réfugient sous les stands qui sont sonorisés. Je n'ai plus devant moi que 800 chaises mouillées, mais je sais que les stands sont sonorisés, je continue et je fais de la radio en direct. Pas un rire bien entendu, car les spectateurs sont éparpillés sur toute la surface de la foire, ça déstabilise mais il faut faire avec. Une heure de monologue pendant une heure d'orage. La pluie se calme quand je touche à la fin. Ils sont une dizaine à revenir pour m'applaudir, ce qui me permet de saluer. L'organisateur est ravi, moi moins, mais j'ai assuré, comme nous disons dans notre jargon. Ce soir-là, la scène était protégée de la pluie, ce qui n'est pas toujours le cas. Au théâtre de Ramatuelle, Jacques Mailhot a débuté le spectacle

sous un ciel menaçant, les premières gouttes sont tombées quand il m'a annoncé et il a couru se mettre à l'abri. J'ai fait mon tour sous un déluge avec une forêt de parapluies devant moi, la pluie s'est calmée à la fin quand, trempé jusqu'à l'os, j'ai annoncé Michel Guidoni ; les parapluies se sont refermés et j'ai couru jusqu'à ma loge pour me sécher et me changer. Au salut final, mes deux camarades étaient en costume de scène et moi en jean et baskets... Le public m'a pardonné.

Directeur du Don Camillo, Jean Vergnes possède le complexe le plus riche de Paris. Une maison basse à l'angle de la rue des Saints-Pères et de la rue de Verneuil. Au premier étage, un dîner-spectacle, un restaurant au rez-de-chaussée et une boîte de nuit en sous-sol sous les mêmes voûtes du XIV^e siècle qu'à la Galerie 55, à cette différence près qu'elles ont été décorées. Une des nombreuses dames qui ont traversé la vie de Jean les a trouvées tristes. Elles étaient, c'est vrai, patinées par le temps et, depuis Saint Louis, personne n'avait songé à les lessiver. La dame fit mieux, elle colla dessus des petits carreaux de verre afin de réfléchir la lumière. Le mélange des arches gothiques et de la boule à facettes est surprenant, mais les vieilles pierres ne s'en émeuvent pas. Dans cinquante ou cent ans, quelqu'un décollera les carrés de verre et se vantera : « Vous savez ce qu'il y avait en dessous ? Des piliers du XIV^e siècle ! » Nanti de ces trois éléments de loisir nocturne, le spectacle, le souper et la danse, Jean Vergnes devrait aujourd'hui se prélasser sur son yacht aux Bermudes. S'il est toujours là tous les soirs, c'est à cause de sa nature pour le moins fantasque. Cœur d'or possédant un sens restreint des réalités, amoureux des artistes, dénicheur de talents, flambeur impénitent, il a le don de se précipiter vers les ennuis dès qu'il en voit un à sa portée et de se créer des fins de mois difficiles, alors qu'il devrait nager dans l'opulence. Patron d'un des derniers dîners-spectacles de Paris digne de ce nom, il en a bâti la renommée et la maintient en refusant de glisser vers la facilité. J'ai travaillé chez lui de longues années, j'y ai vu défiler quelques inconnus qui faisaient leurs premiers pas sur scène et qui ont accédé ensuite au vedettariat : Thierry Le Luron, Michel Leeb, Jean Roucas. Il s'est offert des vedettes qui étaient au sommet de leur gloire et qui ne dédaignaient pas de venir chez lui en sortant de Bobino ou de l'Olympia, comme Charles Trenet et Serge Reggiani. Les horaires de passage étaient régis par Colette, personnage haut en couleur, qui jonglait avec les horaires que nous lui imposions et s'évertuait à caser au mieux son petit monde. « Demain, Colette, je ne peux pas être là avant vingt-trois heures. – À vingt-trois heures j'ai programmé Roucas... tu peux passer à 23 h 30. – Ah non, c'est trop tard. – Bon, alors tu ouvres le spectacle à 21 h 30. » D'un jour sur l'autre, chacun des pensionnaires commençait ou passait en avant-

dernier. Le dernier était toujours Jean Constantin, qui était prévu pour faire quarante-cinq minutes et qui, quand le public en redemandait, ne rechignait pas à faire une heure et demie. Son tour de chant avec « Où sont passées mes pantoufles », « Waterloo » et « Mets deux thunes dans le bastringue » était un régal, mais le personnel, qui avait hâte d'aller dormir, voyait avec angoisse le public scander : « Une autre ! » Un soir, entre deux de ses chansons, nous avons jeté un trousseau de clefs sur la scène en lui criant : « Tout le monde s'en va, tu fermeras, et n'oublie pas d'éteindre ! »

Colette s'est taillé une réputation au Don Camillo avec une réflexion qui touche au sommet de l'humour involontaire. Un soir de Noël, elle nous dit le plus sérieusement du monde : « Faites court, ce soir ils sont là pour s'amuser ! » Quand nous finissions le spectacle, il nous arrivait souvent, Dadzu et moi, de descendre à la boîte au sous-sol, pour prendre un dernier verre. Serge Gainsbourg, qui habitait rue de Verneuil, à trente mètres, nous y rejoignait vers deux heures du matin. Un soir, après le troisième whisky, je lui posai une question. Quelques jours auparavant, il avait brûlé en direct à la télévision un billet de 500 francs. « Tu n'as pas peur qu'avec ce genre de provocation, un type révolté te flingue ? » Il prit un long temps avant de me répondre avec un sourire enfantin : « Qui te dit que ça n'est pas ce que je recherche ? » Tout Serge est là, iconoclaste, meurtri et génial.

Pour les artistes qui y sont passés et pour ceux qui s'y produisent aujourd'hui, le Don Ca, comme nous l'appelions, est une famille. Longtemps après l'avoir quitté, j'ai toujours répondu aux appels au secours de Colette. « J'ai un numéro qui me manque ce soir, je ne trouve personne, tu peux venir ? » Les anciens pensionnaires ont toujours répondu présent à ce dépannage de dernière minute, même s'ils ne doubleraient plus depuis longtemps, d'abord parce qu'il faut toujours être reconnaissant envers ceux qui vous ont nourri quand les temps étaient difficiles, ensuite parce que c'était Jean Vergnes et que nous ne savions rien lui refuser.

Une dernière anecdote pour clore ce chapitre. Un soir de réveillon du jour de l'An, nous remontions, Dadzu et moi, des loges qui étaient au sous-sol. Pendant que nous nous changions, Dadzu se confiait : « J'ai mangé du saumon avant de venir, et je suis ballonné. » L'escalier était raide ; arrivé au milieu, mon camarade sentit qu'Éole agressait son ventre. Il était seul, il se soulagea longuement. Il n'avait pas remarqué qu'une cliente, qui revenait des toilettes, montait l'escalier juste derrière lui, le visage à la hauteur de son postérieur. Il

était minuit et trente secondes... Pour cette pauvre femme, l'année commençait mal.

Le Tour de France

Rien ne me prédisposait à suivre ne fût-ce qu'une étape du Tour de France cycliste ; le hasard et la chance ont voulu que j'en suive cinq cent vingt-huit.

En 1975, un dimanche matin, en sortant de « L'Oreille en coin », Michel Péricard me demande de venir dans son bureau de France Inter. « Ça t'amuserait de suivre le Tour de France pour la station, en faisant une chronique tous les soirs sur les à-côtés de la course ? » C'est une proposition qui ne se refuse pas. Le Tour, je m'y intéressais au même titre que des millions de Français. Je l'avais vu passer pour la première fois en 1947 à Lons-le-Saunier, un gros peloton au milieu duquel roulait René Vietto, vêtu d'un maillot jaune qu'il ne rapporterait pas à Paris. J'avais même mon favori, Apo Lazarides, un coursier à la silhouette noueuse d'un cep de vigne, grimpeur-né et lieutenant de Vietto. Je m'étais, comme tant d'autres, passionné pour le duel Anquetil-Poulidor aux flancs du Puy-de-Dôme, pour l'envolée solitaire dans les cols de la Chartreuse et sous la pluie de Charly Gaul, pour Poulidor, mère poule, hissant Pigeon au sommet du Galibier, et je lisais chaque jour pendant trois semaines l'article de Pierre Chany dans *L'Équipe*. L'idée de vivre ce spectacle de l'intérieur me séduisait.

Je débarquai donc à Charleroi, départ du Tour 1975, et me présentai à ceux qui allaient être mes compagnons de route, Jean-Paul Brouchon et Jacques Vendroux. Dire que l'accueil fut enthousiaste serait exagéré. Le Tour, j'allais très vite le découvrir, était un cénacle particulièrement fermé où tout étranger à la confrérie était considéré d'un œil soupçonneux. Que venait faire ce saltimbanque parmi les experts en cyclisme, les grognards de la légende qui, pour la plupart, avaient suivi, sur leurs motos, les envolées de Coppi et de Bartali, les chevauchées de Koblet et les colères de Geminiani ? Que connaissait-il au vélo, ce chansonnier de « L'Oreille en coin » ?

Ils avaient raison, je n'y connaissais rien et, encore aujourd'hui, après mes vingt-deux Tours, je suis incapable de déchiffrer les subtilités chiffrées d'un braquet, me contentant de savoir qu'il faut mettre petit quand ça monte. Mes relations avec le sport ont toujours

été passionnelles, excluant toute pratique. Je m'étais essayé vers dix-huit ans à la natation de compétition, mais mes chronos ne me permettaient même pas de prétendre aux championnats régionaux, j'avais un peu tâté du rugby, mes 1 m 96 me désignaient pour jouer deuxième ligne, mais je me suis vite aperçu que, dans les mêlées, les deuxièmes lignes sont les plus exposés aux coups. Les oreilles en chou-fleur n'étant guère compatibles avec les rôles de jeune premier auxquels j'aspirais, je renonçai aux joies du XV, me contentant d'aller à Colombes les applaudir. J'ai une infinie admiration pour mes amis Drucker et Balutin qui, faisant fi du poids des ans, s'astreignent à monter le Ventoux à vélo, ou pour Pierre Douglas qui transpire sous ses cheveux blancs en enchaînant les sprints à la Cipale. Ils auront beaucoup de peine à arrêter. Je me suis épargné cette angoisse en renonçant à tout effort physique à vingt et un ans. Je me suis abonné à *L'Équipe*, et depuis je suis un spectateur attentif, souvent passionné, mais d'une inactivité inébranlable.

Je découvrais le Tour avec ravissement et Jean-Paul Brouchon m'initiait aux subtilités tactiques de la course. Passionné jusqu'à occuper ses vacances après le Tour à suivre en caravane les critériums à travers la France, Jean-Paul savait toujours ce qui allait se passer quand une échappée se dessinait, et il se trompait rarement. Toujours prêt à transmettre sa science, il avait trouvé en moi un néophyte avide d'apprendre. Ce fut grâce à lui que, petit à petit, mes rapports s'améliorèrent avec les autres journalistes. Il avait dû leur dire : « Il n'y comprend rien, mais ça l'intéresse. »

Pour mon premier Tour, sur le plan du spectacle, je fus gâté. La défaillance de Merckx, l'envolée de Thévenet, son triomphe le lendemain à Briançon, je les ai vécus en direct. Après l'étape, les articles bouclés, les journalistes se regroupaient par affinités pour le dîner. Lorsque je fus convié, je compris que j'étais adopté. Ce fut Pierre Chany qui m'en ouvrit la porte. Un soir à la salle de presse, il me dit : « Il nous arrive de faire un poker le soir après le dîner, ça t'intéresse ? » Pensez si ça m'intéressait. La confrérie des flambeurs l'avait emporté sur l'ostracisme des maîtres ès-vélos. Pierre était le « Michelet du cyclisme », en dépit de toute la littérature que le Tour a engendrée, sa *Fabuleuse histoire du Tour de France*, ouvrage de référence, n'a jamais été égalée. Cet Auvergnat de Brioude, amoureux chauvin de son fief, nourri au lait de Vialatte, avait écrit un roman qui avait eu un certain succès, il aurait pu continuer, il en avait le style, le souffle et l'imagination, mais il préférait se consacrer au vélo dont il avait la passion, suivant chaque année pour *L'Équipe* les grandes classiques de printemps, puis le Giro, le Tour et la Vuelta. À ces

dîners, auxquels j'étais désormais convié, étaient présents Robert Chapatte, Abel Michea de *L'Humanité*, Roger Bastide du *Parisien libéré*, Jean-Marie Leblanc, alors journaliste à *L'Équipe* avant de devenir directeur du Tour. Les conversations tournaient essentiellement autour du vélo et de ses légendes. Ils les avaient déjà évoquées des centaines de fois, mais pour le nouveau venu que j'étais, ils donnaient une représentation supplémentaire, en ajoutant de nouveaux détails. J'imagine que lors des banquets dans les châteaux du Moyen Âge, les chevaliers qui revenaient des croisades aimaient à épater les jeunes béats d'admiration en leur narrant la prise de Jérusalem. Ils avaient tous au moins vingt-cinq Tours à leur actif. Robert Chapatte et Jean-Marie Leblanc l'avaient couru avant de le commenter. Robert racontait, en soignant ses effets : « En 1948, dans l'Izoard sous la pluie, un berger emmitoufflé dans une couverture, seul sur le bord de la route, m'a crié : "Courage petit... Bartali vient de gagner à Briançon." J'avais encore trois kilomètres de montée plus toute la descente, ce qui m'autorisait à arriver trois quarts d'heure après l'Italien. » Anecdote superbe, mais qui ne résiste pas à l'analyse : en 1948 il n'y avait pas de radio à transistor, et on ne voit pas comment un berger seul dans un col pouvait savoir qui avait gagné à Briançon, mais personne ne s'est jamais autorisé à en faire la remarque à Robert. Si on commence à opposer la logique à l'imagination du conteur, c'est une atteinte au talent de l'artiste. Personne n'a osé dire à Alphonse Daudet qu'une chèvre, si vaillante qu'elle soit, ne tient pas trois minutes devant un loup affamé. Chapatte enchaînait : « J'ai couru une étape contre la montre dans laquelle figurait Fausto Coppi. Parti six minutes après moi, il m'a rejoint au bout de quinze kilomètres, quand il m'a dépassé ça a créé un tel courant d'air que j'ai pris froid ! » Ces anecdotes, tous ceux qui étaient autour de la table les avaient entendues cent fois, mais elles ressurgissaient chaque fois qu'un nouvel arrivant était admis à la table, c'était un rituel d'initiation.

Racontés par eux, les hauts faits du Tour, dont ils avaient été les témoins, prenaient des airs d'épopée. La solitaire de Merckx dans les Pyrénées en 1969, l'envolée de Coppi vers Sestrières en 1949, celle d'Ocaña à Orcières-Merlette, mais, curieusement, le souvenir le plus marquant, ce qu'ils considéraient comme l'exploit absolu, c'était l'échappée de Hugo Koblet dans le Tour 51 lors de l'étape Brive-Agen. Un coureur, favori du Tour, se permettant de partir tout seul pour narguer ses adversaires et leur prenant 2,30 minutes. Selon le fameux principe de Chapatte, qui est aussi vérifiable que celui d'Archimède, un peloton qui se relaie derrière un échappé lui reprend 1 minute tous les dix kilomètres. On laissa donc Koblet avec ses 2 minutes prendre le vent en se disant : « On ira le chercher quand il sera fatigué. » À

quarante kilomètres de l'arrivée, ils décidèrent que la plaisanterie avait assez duré et qu'il était temps d'y mettre un terme. Le peloton se mit à rouler en prenant des relais très courts. Il y avait parmi les poursuivants des coursiers de talent : Bartali, Coppi, Bobet, Geminiani. Pourtant, à l'arrivée, Koblet avait conservé 2 minutes.

L'évocation de ces étapes fastes leur rappelait aussi le bonheur de s'installer à la salle de presse après l'arrivée avec quelque chose à raconter, alors que, bien souvent, après des étapes ternes, ils se retrouvaient devant leur page blanche en se demandant comment ils allaient s'y prendre pour en remplir cinq ou six. Je les ai vus souffrir, mes camarades, quand Indurain ou Hinault assommaient le Tour dès le prologue, imaginant de faux suspenses, d'éventuelles défaillances, et peinant à boucler leurs trois colonnes quotidiennes, car telle est la dure spécificité du journaliste sportif, tenir ses lecteurs en haleine même quand il ne se passe rien.

Ils donnaient aussi à l'époque dans le lyrisme qui a l'avantage d'allonger la phrase. Chany citait cette légende d'une photo de Louison Bobet dans le col de l'Izoard : « Dans la Casse déserte, insensible au drame géologique qui se joue autour de lui, Louison fonce vers Briançon et la victoire. » Heureusement qu'il était insensible au drame géologique, car cela l'eût perturbé dans son effort. Pressé par le temps, le journaliste écrivait souvent au fil de la plume et ne se relisait pas, ce qui donnait des envolées pour le moins étranges. Chapatte évoquait cette phrase magnifique : « À l'arrivée, l'enfant des Pyrénées nous a confié, en roulant les *r* comme les torrents de son pays natal roulent les galets : "Ce matin j'ai pas eu de chance, le vent soufflait de tous les côtés." » Quinze mots où il n'y a pas un *r* !

Les salles de presse de mes premiers Tours ne ressemblaient en rien à celles d'aujourd'hui où règne un silence complet, les ordinateurs ayant remplacé les Underwood de naguère. En 1975, 500 machines à écrire sévissant en même temps faisaient un vacarme infernal et agitaient de soubresauts les tréteaux qui nous servaient de tables. Nous étions trois à écrire à la main, Chapatte qui après son direct à la télé faisait une chronique pour un journal de province, Antoine Blondin pour *L'Équipe*, et moi. Nous nous réunissions à l'écart de ceux que Robert appelait les « Lapins tambours ».

C'est à Charleroi, en écrivant ma première chronique, que je fis la connaissance d'Antoine Blondin, prélude à une amitié qui dura jusqu'à sa disparition. Surdoué de l'écriture, Antoine est un cas unique, ayant bâti sa réputation sur un nombre limité d'ouvrages : *Monsieur Jadis*, *L'Europe buissonnière*, *Un singe en hiver*. Il a offert au Tour de France

des chroniques flamboyantes en première page de *L'Équipe*, toutes agrémentées d'un titre ou il poussa le calembour à la hauteur d'un art jamais égalé. Cette virtuosité a fait école, si aujourd'hui *Le Nouvel Obs* ou *Libé* alignent les jeux de mots en gros titres, c'est à Antoine et peut-être, pour être juste, à Alexandre Breffort, du *Canard enchaîné*, que les lecteurs le doivent. Les citer tous serait fastidieux et je vous renvoie pour ce florilège aux livres de Jacques Augendre, historiographe amoureux d'Antoine Blondin. Je me contenterai de quelques exemples dont j'ai été le témoin. Lors d'une étape Bordeaux-Bayonne à travers les Landes, sous une chaleur accablante, le peloton s'était traîné à toute petite allure ; titre d'Antoine le lendemain : « Le sable et le roupillon ». L'arrivée d'un sprint massif où passaient la ligne dans l'ordre Jan Raas, coursier hollandais, futur champion du monde, suivi de Marc Demeyer, coureur belge, donnait : « Jean Raas et Demeyer ». À ce niveau-là, ça n'est plus du talent, c'est du génie. À l'arrivée dans une ville des Flandres, le maire de la ville, que les Belges appellent l'échevin, avait quitté le podium sans serrer la main du maillot jaune au motif qu'il était wallon ; titre d'Antoine : « Quand l'échevin s'est tiré, il faut le voir ». Il avait le sens de l'image qui est la marque des grands écrivains. « Dans la montée du Tourmalet, Eddy Merckx allait son petit surhomme de chemin », et il avait déjà stigmatisé le dopage en posant la question très simplement : « Peut-on être premier dans un état second ? » Affligé d'un léger bégaiement, il avait été professeur et disait : « Aucun de mes élèves n'a jamais redoublé ; avec moi, ils avaient l'avantage d'entendre deux fois le cours ! » Il affirmait : « Si j'ai mon titre, j'ai mon article. » En quinze ans, je ne l'ai pratiquement jamais vu manger, il se nourrissait d'alcool et confiait : « Je bois en public et je mange en cachette. » Le matin, il ne disait jamais bonjour, mais : « Qu'est-ce que tu bois ? » Certains jours, à la salle de presse, il était tellement ivre qu'il ne parvenait pas à commencer son article. Dans ces cas-là, Pierre Chany ou Jacques Goddet s'y collaient, tant il était impensable que la chronique d'Antoine ne figurât pas en première page le lendemain.

Un soir, nous étions face à face dans la salle de presse. Le regard fixe, le visage rouge, il n'avait pas écrit un mot au bout d'une heure. Chany vint me demander : « Comment est-il ? – Mal, j'ai peur que tu ne doives t'y coller. » C'était un jeune coursier nommé Perret qui avait gagné l'étape. Brusquement, Antoine sembla se réveiller, prit son stylo et écrivit le titre : « Le voilà, Perret ! » J'allai voir Chany et lui dit : « Rassure-toi, c'est parti. » Sous le titre, Antoine aligna trois feuillets sans une rature.

Un matin, au départ de Saint-Jean-de-Monts, station balnéaire de Vendée défigurée par un alignement d'immeubles construits par le

promoteur Merlin (« le mur de Merlin », disait Antoine), l'idée saugrenue m'était venue d'aller me baigner. La fraîcheur de l'eau m'en ayant dissuadé, je revenais à mon hôtel quand je croisai Antoine dans la rue principale. J'eus droit au classique : « Qu'est-ce que tu bois ? » Nous entrons dans un bistrot. Il était dix heures du matin. Je commande un café, Antoine me dit : « Je vais rester au 51. » Nous bavardons, il sort un papier de sa poche et, s'adressant à la patronne derrière le bar : « Madame, voulez-vous appeler ce numéro ? C'est celui de ma femme, et il faut que je lui parle. » Au bout de cinq minutes, la patronne revient : « Le numéro ne répond pas, qu'est-ce qu'il faut faire ? » Et Antoine, avec un grand sourire : « Il faut divorcer, madame. »

Cet être doux, pacifique et avide d'affection avait parfois des colères brusques pour des motifs futiles. Une nuit, il était rentré à l'hôtel amoché, avec une dent cassée et quelques ecchymoses. Impossible de lui faire avouer avec qui et pour quel motif il s'était battu. Quand on l'interrogeait, il répondait : « J'ai été faire du vélo, et comme il y avait une côte, j'ai mis une dent de moins. »

Pierre Chany le couvait, Jacques Goddet l'adorait et lui passait toutes ses incartades. Comme tous les journalistes, il déposait, à la fin du Tour, ses notes de frais pour remboursement. Jacques Goddet lui dit un jour : « Mon cher Antoine, j'ai épluché vos frais, tout est normal, sauf peut-être ceci... Verres de contact 3 500 francs, c'est quoi ces verres de contact ? – Monsieur Goddet, ce sont les verres que j'offre aux journalistes de province pour prendre contact avec eux. » Sous le charme, Goddet a payé sans discuter. Et, surtout, il avait cet art incomparable d'illuminer les phrases avec des mots simples qui coulaient au fil de sa plume. « Cette caravane décoiffe les filles, soulève les soutanes, pétrifie les gendarmes et transforme les églises en salles de rédaction. » Cette église, c'était celle de l'Alpe-d'Huez. Le curé la mettait à la disposition de la presse et nous nous entassions devant nos pupitres, dos au maître autel devant lequel s'alignaient les téléscribes. Sur chaque pupitre, une bouteille de bière. Le curé était hollandais, fou de vélo et de surcroît représentant pour l'Isère et la Savoie d'une marque de bière de son pays. « Bière, tu es bière, et sur cette bière je bâtirai mon église », disait Antoine.

Dans la bande de journalistes qui l'entouraient, aucun ne buvait autant que lui, c'était impossible, mais aucun non plus ne rechignait à écluser quelques verres. Les plus belles cuites de ma vie, c'est au Tour que je les dois. Certains soirs, je rentrais à l'hôtel vers vingt-deux heures, crevé et déterminé à m'offrir huit heures de sommeil bien méritées. Au bar, il y avait Antoine, Chany et Chapatte qui me

lançaient : « Jean, une petite bière ? » Il eût été discourtois de refuser. L'engrenage était lancé, une petite bière en appelle une autre, et à sept heures du matin, pas très frais, nous reprenions dans notre chambre nos valises très exactement à la place où nous les avions posées la veille, après quoi nous somnolions dans nos voitures.

J'ai encore en mémoire un hôtel de Lorient dont le gardien de nuit, un ancien d'Indochine, accompagna notre beuverie en nous narrant ses exploits guerriers dans les rizières. Vers cinq heures du matin, Antoine se lamenta : « Il n'y a plus rien à boire. – Il y en a à la cave » répondit le portier, aussi bourré que nous, qui en revint avec six bouteilles de vin de Loire. – Moi, j'ai faim », dit Chany. Qu'à cela ne tienne, nous entreprîmes de confectionner à la cuisine une omelette géante. Le lendemain matin, en rédigeant nos notes, le patron eut la courtoisie de ne nous compter ni les bouteilles vidées ni les œufs. Était-ce dû à l'amour du vélo ou à une indulgence à l'égard des pochtrons ? Mais quand il nous a dit : « J'espère que vous avez bien dormi chez moi », nous lui avons trouvé une certaine ironie dans le regard.

Après l'arrivée sur les Champs-Élysées, la première de l'histoire du Tour, et la victoire de Thévenet, je suis allé voir Michel Péricard dans son bureau : « Il n'est pas question que je ne reparte pas l'année prochaine. » J'avais attrapé le virus du Tour, cette maladie dont on ne guérit pas. Le Tour a engendré une littérature pléthorique et aujourd'hui encore il reste un immense succès populaire qui mobilise plus de spectateurs qu'aucun autre événement au monde, c'est peut-être moins par ce qu'il est que par ce qu'il fut. La formule de l'historien Fernand Braudel : « Sans le poids du passé, l'histoire n'est qu'une péripétie » s'applique parfaitement à cet enthousiasme qui mobilise 500 000 fanatiques sur la montée de l'Alpe-d'Huez ou du Ventoux. Si tous les étés des milliers d'automobilistes gravissent le Tourmalet, le Galibier ou l'Izoard, c'est pour voir les lieux où se sont forgées les légendes, savamment entretenues par le monument Henri Desgranges au sommet du Galibier, celui de Jacques Goddet au sommet du Tourmalet et les profils de Bobet et de Coppi gravés dans un bronze scellé sur un rocher de la Casse déserte. Sur le mur de la bâtisse qui abritait la forge où Garrigou répara son cadre brisé, une plaque rappelle l'événement. L'engouement actuel pour le Tour est nourri des hauts faits de jadis que la littérature a ressassés, que la presse évoque et que Jean-Paul Ollivier ressuscite avec talent. Dans ce virage où ils encouragent Contador, les spectateurs savent que sont passés les frères Pellissier, Leducq, Merckx, Robic et Hinault, sans parler de ceux, je les ai vus, qui, sac au dos, gravissent à pied

l'ancienne route du Galibier, chemin de terre à la déclivité effrayante qui part du col du Lautaret pour aboutir au tunnel de l'ancien sommet. Je me suis autorisé à interroger un de ces randonneurs. « Pourquoi faites-vous ça ? » et la réponse a fusé, explicite, irréfutable : « Parce que c'est là que ça s'est passé. » Aucun livre d'Histoire, si détaillé soit-il, ne remplacera un lieu qui parle à ceux qui savent l'écouter. Vous pouvez lire cent récits sur le Débarquement, aucun ne vous le fera comprendre aussi bien que de parcourir à pied les 300 mètres qui séparent, à Omaha Beach, le bord de l'eau des premiers escarpements, et si vous avez la chance de vous retrouver seul sous les voûtes de la basilique de Vézelay, vous entendrez saint Bernard prêcher la croisade. Ma question était idiote... Que faisait-il, mon randonneur en train de contempler le chemin de terre du Galibier ? Il regardait monter Bottechia, tout simplement.

Je suivis quelques Tours pour France Inter, puis Jacqueline Baudrier décida de réduire l'équipe aux seuls journalistes sportifs. J'en pris mon parti ; quatre années de suite j'avais vécu des moments exceptionnels, je m'étais empli les yeux de paysages superbes, car rien ne vaut le Tour pour découvrir la France, à 35 km/h, sur des routes secondaires, je m'étais lié d'amitié avec des hommes étonnants, cela s'arrêtait, c'était dommage, mais tous les bonheurs ont une fin. À l'automne, je fis un gala à Nice. Alors que j'attendais d'embarquer dans l'avion du retour, un monsieur m'aborda. « Je me présente, Bernard Spandler, je dirige le service des sports de Radio Monte-Carlo, vous faites le Tour pour France Inter l'année prochaine ? – Hélas non. – Voulez-vous le suivre pour nous ? » RMC, c'était à l'époque une radio huppée qui frôlait les 12 % d'audience, et était prépondérante dans le sud de la France, mais c'était surtout la radio du prince, qui ne lésinait pas sur les moyens pour en accroître le prestige. Certes, j'étais désormais connu, tous les dimanches à 13 h 20 je commentais l'actualité en direct sur TF1, mais je demandai un cachet qui équivalait à six fois ce que je gagnais à France Inter, en pensant : « C'est peut-être beaucoup. » Le directeur financier signa mon contrat sans discuter.

À RMC, les conditions matérielles de l'équipe qui suivait le Tour n'étaient pas les mêmes que celles de France Inter, c'était une radio opulente et qui tenait à le faire savoir. Le patron du parc automobile, Lionel Pitassi, s'occupait des hébergements. Méridional hédoniste, sorti tout chaud d'une œuvre de Pagnol, il avait un penchant pour les châteaux-hôtels où tous, y compris les techniciens, étaient somptueusement logés. Les restaurants étoilés lui semblaient la moindre des choses pour nourrir son petit monde. J'avais bien entendu ma voiture personnelle avec mon nom s'étalant sur les

portières, et un pilote. La conduite sur le Tour nécessite un doigté particulier. Nombre de pilotes sont d'anciens coureurs qui ont conservé le sens de la route acquis en compétition, ils savent comment doubler un peloton sans le voir se refermer sur eux, comment se faire doubler par des coureurs dans une descente de col en prenant le côté ravin. Le pilote de mon premier Tour pour RMC était un néophyte, excellent conducteur, mais dont je dus freiner l'enthousiasme. Aujourd'hui, les voitures de presse sont reléguées très à l'arrière de la course et leurs occupants ne voient rien de ce qui s'y passe. La majorité des journalistes gagnent la salle de presse de l'arrivée et regardent l'étape à la télévision, naguère avec un pilote un peu culotté on pouvait s'offrir du spectacle. Je fis l'amère expérience des difficultés de cette conduite particulière. Nous dînions à Pau, Jacques Goddet, Félix Léviton, Abel Michea et moi, avec deux invités qui venaient suivre l'étape du lendemain, Georges Marchais et Michel Bassi, le directeur de RMC. À vingt-deux heures, nous apprîmes l'abandon de Bernard Hinault et celui de mon pilote, cloué au lit avec 40 degrés de fièvre. Je décidai de conduire la voiture le lendemain. Jacques Goddet et Abel Michea s'étaient éclipsés, l'abandon du leader du Tour les appelait, le premier à faire un rajout à son article de *L'Équipe*, le second à modifier le protocole du lendemain matin. Michel Bassi prit congé pour aller dormir, et je restai en tête à tête avec Georges Marchais. « Vous savez, lui dis-je, que nous n'avons aucune idée en commun. – Je sais, vous êtes un vieux réac. – Réac sûrement, vieux pas encore, mais en dépit de ce qui nous sépare vous êtes un personnage attachant. » Nous en étions au deuxième armagnac, ce qui facilitait le contact et les confidences. « Pourquoi vous me dites ça ? – Parce que je le pense, je ne vous connais que par la télévision où vous avez un numéro aussi bien réglé que le mien quand j'entre en scène, mais ce soir ça n'est pas le secrétaire général du PC avec lequel je suis en train de boire, c'est avec un homme que peu de Français connaissent, avec ses doutes, ses enthousiasmes et ses tendresses. » Il eut un grand sourire : « Ça me servira de leçon, c'est une chose qu'on n'apprend pas en lisant Marx, il ne faut jamais boire deux armagnacs avec un ennemi de classe ! »

Le lendemain, je pris le volant avec Michel Bassi à mes côtés pour la grande étape mythique des Pyrénées, Pau – Bagnères-de-Luchon par l'Aubisque, le Tourmalet, Aspin et Peyresourde. Il pleuvait. J'étais un peu crispé car je voulais offrir du spectacle à Michel. Je passai sans encombre les deux premiers cols, concentré sur ma conduite, surtout dans le passage impressionnant du balcon de l'Aubisque, entre le sommet du col et celui du Soulor, à mon goût un des paysages les plus fastueux du Tour, un des plus dangereux aussi, sur une route étroite, avec à gauche 400 mètres d'à-pic. Une descente du Tourmalet sans

encombre uniquement à la boîte de vitesse, troisième, seconde, sans abuser des freins, sinon adieu les plaquettes. Dans la plaine, avant d'attaquer Aspin, je me suis détendu et, me tournant vers Michel, je lui dis : « Tu vois, finalement, en étant très attentif, ça n'est pas si difficile que... » Je n'ai pas fini ma phrase et j'ai percuté à 60 km/h la voiture qui me précédait. Sur Radio Tour, la voix de Félix Lévitan a annoncé : « La voiture de Jean Amadou est accidentée au pied d'Aspin ! » Ma vanité en a pris un coup. À l'arrivée à Bagnères dans une voiture à l'avant défoncé, j'ai croisé Georges Marchais qui m'a lancé : « J'ai bien fait de ne pas monter avec vous, Amadou ! » Bon prince, Michel Bassi m'a fait envoyer une autre voiture dans la nuit avec un autre pilote et je n'ai plus jamais repris le volant en course, conscient d'une devise que j'ai toujours appliquée, sauf ce jour-là : « Il faut toujours se contenter de faire ce qu'on sait faire ! »

Le Tour était très misogyne et fort heureusement il ne l'est plus. L'argument avancé était que les coursiers faisaient pipi sur le bord de la route et que ça n'était pas un spectacle pour les dames. Argument fallacieux car ils faisaient ça dos tourné à la route et, pour apercevoir quelque chose en passant à 40 km/h, il fallait avoir une vue perçante, outre le fait que la plupart des dames avaient déjà vu l'objet du délit ou du moins en avaient entendu parler. J'avais, lors de mon second Tour, invité une présentatrice de France Inter à suivre une étape. Je l'avais déguisée en garçon, un large béret enserrant ses cheveux longs. Elle sortit à mi-corps par la portière pour photographier l'échappée, son béret s'envola, libérant ses cheveux qui flottaient au vent. La voix de Lévitan sur Radio Tour fut impérative : « La voiture de Jean Amadou est priée de respecter le règlement de la course ou de la quitter. » En réalité, cette misogynie sous couvert de pudeur arrangeait toute la caravane des journalistes qui se retrouvaient pendant trois semaines entre mecs, loin de Bobonne qui quémandait parfois : « Tu m'emmènes, mon chéri, suivre une étape ? » Discuter eût été délicat, tandis que : « Ça serait avec joie, mais tu sais bien que c'est interdit » coupait court aux explications vaseuses.

Je ne me contentais pas sur RMC de ma chronique quotidienne à l'arrivée, j'exerçais aussi mon métier de chansonnier en commentant l'actualité en direct, chaque matin, avec Jean-Pierre Foucault qui était dans les studios de Monaco. Dans ma voiture, j'épluchais les quotidiens et, à onze heures, mon pilote-technicien s'arrêtait devant un bureau de poste, tirait ses câbles et Jean-Pierre m'interpellait : « Alors Jean, qu'avez-vous noté aujourd'hui ? » Ce fut à RMC que je fis deux ans durant une expérience passionnante. Le samedi matin, j'allais au studio de Paris, rue de Marignan, et je participais à la conférence

de rédaction du journal de midi. Quand les journalistes avaient choisi les sujets qu'ils allaient traiter, j'en sélectionnais quatre ou cinq, en écartant bien sûr les informations dramatiques, et je faisais en direct un commentaire à chaud après qu'ils les eussent traités. J'ai eu vraiment là l'impression de faire mon métier de satiriste sans filet.

Mai 1981 allait marquer ma rupture avec la station princière. Je souris aujourd'hui quand j'entends certains s'insurger contre la mainmise du pouvoir sur les médias, en me souvenant que Michel Bassi fut viré de la direction de RMC en un quart d'heure avec moins de délicatesse qu'on n'en met à se séparer d'une femme de ménage indélicate. Pour ma part, mon sort était en suspens, mais je ne me faisais guère d'illusions, je n'étais pas dans le bon camp. Logé aux frais du prince à l'hôtel Low, j'attendais que la nouvelle direction statuât sur mon sort. L'endroit était dangereux, il ne faut jamais me laisser inoccupé dans un hôtel où il y a un casino. Au bout d'une semaine, je fis savoir à la station que j'avais un domicile à Paris où l'on pouvait me joindre et je regagnai mes pénates. Je n'eus jamais un coup de fil de la direction de RMC, l'élégance n'était pas à l'ordre du jour. J'avais parfois au téléphone mes amis journalistes qui me racontaient leurs angoisses. Le nouveau directeur avait dû lire Proudhon car il supprima les tiroirs de leurs bureaux où ils rangeaient leurs affaires personnelles. « Vous êtes désormais une communauté au service des auditeurs, les tiroirs sont des signes de propriété individuelle qui sont en contradiction avec l'esprit communautaire, tout appartient à tous et rien n'appartient à quiconque. » L'un d'eux me confia : « Je fais le journal de six heures du matin, tu sais ce qu'il m'a dit ? Rasez-vous avant de prendre l'antenne, les auditeurs s'en rendent compte. » Quant à Lionel Pitassi, il eut ce long cri d'angoisse lorsque Pierre Mauroy institua les 39 heures : « Tu te rends comptes, 39 heures par semaine, ça fait quinze ans que j'en fais trente, comment je vais faire ? »

RMC fut sur le Tour une des premières stations de radio à se doter d'un avion relais. Survolant la course en cercle du départ à l'arrivée, il nous permettait d'être en contact permanent avec les studios et d'intervenir dès qu'il se passait quelque chose. Utilisé presque en permanence lors des étapes de montagne, il l'était moins au cours des étapes de plaine quand le peloton se traînait avant les premières attaques. Là-haut, notre technicien s'ennuyait ferme, six heures d'avion pour un flash toutes les heures, c'est long. Quand il faisait beau, c'était déjà une épreuve, mais quand il y avait de gros cumulus orageux générateurs de turbulences, c'était interminable. Nous en profitions aussi pour dialoguer de voiture à voiture, séparés de quelques kilomètres. Quand j'entendais la voix de Jean-Louis

Morin : « Jean, tu es où ? – À l'entrée de X... – Tu vas voir, dans cinq kilomètres, vous traverserez Y... Il y a, en tournant à gauche après l'église, et dans le virage, une créature de rêve, en robe bleue, avec des seins superbes ! » J'ai souvent pensé qu'au prix que coûtait l'avion, cela mettait ce genre d'échanges à un prix exorbitant.

Nous avons un jour piégé Marc Menant qui était sur la moto. « Marc, il faut que tu prennes l'antenne. – Pour dire quoi, il ne se passe rien et le peloton bavarde à 30 à l'heure. – Invente pendant une ou deux minutes. » C'était parti. « Marc, sur la moto, que se passe-t-il ? » Et Marc de décrire une attaque inventée. Nous le laissâmes parler pendant cinq minutes, jusqu'à ce qu'à bout d'invention il rende l'antenne et nous engueule : « Cinq minutes que je m'égosille à raconter des conneries. – Aucune importance, répondit Morin, tu n'étais pas à l'antenne, on voulait juste que tu te chauffes la voix ! » Il nous a fait la gueule pendant quarante-huit heures. Cela rappelait aux journalistes de la station une aventure presque similaire qui s'était déroulée en 1976 aux J.O. de Montréal. Le journaliste qui couvrait la piscine olympique avait commenté la finale du 100 m nage libre au milieu de ses confrères du monde entier. Le bobineau enregistré devait passer en différé dans la matinale de sept heures en raison du décalage horaire. Le technicien l'appela : « J'ai un problème, la bande s'est mise en paillason, tu peux me le refaire ? – Te refaire quoi ? – Le commentaire de la course comme si tu la voyais pour la première fois. » Et, devant une piscine vide et quelques centaines de journalistes ahuris, le malheureux se lança dans quarante-neuf secondes de description enflammée. Quand il eut terminé, le technicien lui avoua que c'était une plaisanterie, mais que le deuxième enregistrement était meilleur que le premier.

Mon retour sur le Tour de France fut une extraordinaire promotion. Quand il s'avéra que Blondin, malade et très fatigué, ne pouvait plus assurer sa chronique de *L'Équipe*, Jacques Goddet demanda à Pierre Chany : « Qui voyez-vous pour écrire une chronique quotidienne ? – Essayez Amadou, répondit Pierre, il connaît le sérail et il n'écrit pas trop mal. » Goddet me demanda de venir le voir dans son bureau, rue du Faubourg-Montmartre. Cet homme affable, courtois, à la plume incisive, gardien des mânes d'Henri Desgranges dont il avait été le collaborateur, me dit : « Voulez-vous, non pas remplacer Antoine qui est irremplaçable, mais prendre sa place ? » Imaginez Jules II disant à un sculpteur : « Michel-Ange a laissé cette statue inachevée, voulez-vous la terminer ? » J'acceptai avec un enthousiasme mêlé d'une certaine angoisse, car il fallait désormais être à la hauteur. Je pris la décision de ne jamais faire de jeux de mots pour mon titre, à quoi bon lutter ? Je ne faillis qu'une fois à la règle,

lors d'une arrivée à Bordeaux où je risquai : « Aquitaine au bénéfice du doute ! » qui me valut de la part de mes confrères une moue dubitative. Dans la salle de presse de *L'Équipe* écrivaient chaque jour Jacques Goddet, Pierre Chagny, Patrick Chêne, tout jeune débutant, et Jean-Marie Leblanc. Je passais de la chronique radio à la chronique écrite, exercice plus délicat car le parlé autorise des facilités que l'écrit ne peut se permettre. Si on écrit comme on parle, on écrit mal. Par rapport à ce que je gagnais à RMC, mon cachet avait été divisé par dix, cela dit je ne faisais pas le Tour pour gagner de l'argent mais par passion. Je n'irais pas jusqu'à dire que je l'aurais fait pour rien... mais presque.

Nous suivions la course dans la voiture 101, Chany devant à côté du pilote, Clare et moi derrière, à la place qu'avait occupée Antoine pendant vingt-quatre ans. Le premier jour, Chany ne m'adressa pratiquement pas la parole, le soir à table il m'ignora, le lendemain même attitude. Je lui dis : « Qu'est-ce qu'il y a, pourquoi tu ne me parles pas ? – Tu comprends, ça fait vingt-quatre ans que, lorsque je me retourne, je vois Antoine, et maintenant ça n'est plus lui. – Eh ben non, c'est plus lui, c'est moi, mais c'est toi qui m'as offert cette place », et il eut cette réponse étonnante : « Ça n'est pas une raison. » La situation n'évoluant pas, je lui fis remarquer : « Si tu me fais la gueule jusqu'à Paris, ça sera invivable, si on crevait l'abcès, ce soir nous sommes à Bordeaux, à l'Aquitania, veux-tu qu'on se retrouve au bar après le dîner ? » Nous nous sommes installés à onze heures au bar, nous avons commandé une bouteille de poire et nous avons commencé à bavarder, à trois heures du matin la bouteille était vide et le problème réglé, plus jamais il ne me fit la moindre allusion à Antoine, mais le Tour suivant, j'avais ma voiture et mon pilote.

Le Tour, ce sont des rites et des images. Lorsque l'étape partait du Bourg-d'Oisans, le lendemain d'une arrivée à l'Alpe-d'Huez, nous faisons les courses et partions une heure avant le départ pour nous installer à 2 kilomètres du sommet du Galibier. Les canettes de bière et les melons enfoncés dans les congères de neige, nous attendions les coureurs en regardant passer les passionnés qui grimpaient à vélo, plus tout jeunes la plupart du temps, cheveux gris ou blancs, vêtus de maillots Saint-Raphaël ou Mercier qui avaient disparu du peloton depuis longtemps, ils grimpaient sur un tout petit développement jusqu'au nouveau sommet, au-dessus du tunnel, pour voir passer leurs vingt ans.

En me lisant, vous allez croire que le Tour n'était pour nous qu'une intense récréation agrémentée de beuveries. Pas du tout, nous assumions notre travail avec beaucoup de sérieux et prenions nos

instants de détente sur notre repos. Nous dormions peu, mais c'était notre choix. Si nous nous étions couchés et levés aux heures des coureurs, nous serions arrivés à Paris frais comme des gardons. J'ai eu, je crois, la chance de vivre les derniers Tours artisanaux. C'était déjà une grosse machinerie, mais sans aucune mesure avec ce que c'est devenu aujourd'hui où certains journalistes dorment à 100 kilomètres de la ville de départ. Les occasions de faire la fête étaient multiples. Lors d'une arrivée à La Rochelle, Michel Crépeau, le maire de la ville, invita une trentaine de journalistes à un dîner dans un restaurant du port. Soirée somptueuse et bien arrosée. Crépeau, qui ne rechignait pas à lever le coude, était un peu allumé après le dîner, nous étions à sa table et il nous tint des propos surprenants. François Mitterrand avait gagné la présidentielle l'année précédente et Crépeau était ministre du gouvernement Mauroy. « Il est gentil Mitterrand, je me suis présenté contre lui au premier tour, et il ne m'en a pas voulu, il m'a nommé ministre ; à Paris, j'ai un ministère mais pas de crédits, tandis qu'ici à La Rochelle c'est moi le patron, et puis, je vais vous dire, à Paris quatre ministres communistes c'est quatre de trop. » Chapatte me murmura à l'oreille : « Dommage qu'on n'ait pas un magnéto... on faisait un scoop. » La soirée de La Rochelle se prolongea fort tard. Vers cinq heures du matin, j'osai dire à Pierre : « Il serait peut-être raisonnable de rentrer à l'hôtel ! » Il me répondit : « Ne me parle pas comme ma femme ! » L'argument était irréfutable et je n'insistai pas. Je revins à notre hôtel où je réussis à dormir deux heures. Au moment de mettre les valises dans nos voitures, pas de Chany, il n'était pas rentré et personne ne l'avait vu. Nous embarquâmes sa valise et nous nous mîmes à sa recherche. Ce fut un journaliste du *Parisien* qui le découvrit endormi dans la salle de classe d'une école, à deux cents mètres du restaurant où nous avions dîné la veille. Comment était-il entré dans cette école censée être fermée, ce mystère ne fut jamais élucidé. Quand il se réveilla dans la voiture au milieu de l'étape, il demanda simplement : « Ma valise ? – Elle est dans le coffre... Tu sais où on t'a retrouvé ? – Non. – Dans une école. Tu te souviens comment tu y es entré ? » Il ne répondit pas et ne prononça pas un mot jusqu'à l'arrivée où il eut ce bref commentaire : « Il est sympa, Crépeau ! »

J'avais reçu quelques jours avant une arrivée à Toulouse un télégramme d'un ami, Lucien Vanel, qui tenait un des meilleurs restaurants de la ville rose. « Mon cher Jean, je vous invite à dîner avec neuf de vos amis. » Sachant Lucien passionné de vélo, je lui avais sélectionné une table de qualité : Chapatte, Chany, Géminiani, Poulidor, Anquetil, Patrick Chêne, Gérard Holtz. Anquetil et Poulidor ayant arrêté leur carrière étaient consultants, le premier pour France 2 et le second pour TF1. J'ai rapidement sympathisé avec eux, encore

une fois le poker, cet universel catalyseur, avait facilité les rapprochements. Jouer avec eux était particulier. Ni l'un ni l'autre n'étaient de grands joueurs. Jacques appliquait la rigueur mathématique qui avait été la sienne pendant sa carrière de coureur. Très vite, nous en décodions les conséquences, à la hauteur de sa relance on pouvait deviner ce qu'il avait en main. Raymond de son côté n'avait jamais pu se soumettre à la relance immédiate, règle absolue du poker fermé à 52 cartes. Nous avons rapidement renoncé à la lui faire appliquer. Il était donc le seul à la table à réfléchir une minute avant de lancer « Les 100 francs plus 150 ». Leur ancienne rivalité ne s'était pas encore estompée. Sur un coup où ils se retrouvaient en tête, Poulidor, de sa voix traînante et nasillarde et l'œil rigolard, lui dit : « On n'est plus que tous les deux, voilà encore un coup que je ne vais pas gagner ! » Jacques n'était pas très sensible à l'humour de Raymond, il appréciait peu quand Poulidor le prenait par l'épaule devant les journalistes en disant : « Vous pouvez nous photographier, à nous deux on a gagné cinq Tours de France. » Il avait des formules à l'emporte-pièce. « Le tennis c'est vraiment un sport de feignants, toutes les dix minutes ils vont s'asseoir, tandis que le vélo, quand on l'enfourche, on en a pour cinq heures. Il n'y a qu'un seul sport plus difficile, c'est la boxe. Un combat en douze rounds, ça équivaut à monter le Galibier en recevant un coup de poing dans la gueule tous les cent mètres. »

Anquetil était un homme d'intelligence, de pudeur et de culture. Sa vie sentimentale ferait un scénario qu'aucun producteur n'accepterait, avec cet argument : « On peut tout imaginer, mais il faut rester dans le crédible. » Il acceptait sans s'en émouvoir de voir sur la ligne de départ un attroupement en quête d'autographes autour de Poulidor, alors qu'on lui en demandait très peu. Il n'évoquait jamais son ébouriffant palmarès mais pouvait être intarissable en tête à tête sur les étoiles et les galaxies qu'il observait depuis son château de Normandie. « Ce qui est passionnant, m'a-t-il confié un soir, ça n'est pas de savoir ce que nous sommes, mais pourquoi nous sommes là », et déjà il avait la prescience qu'il n'y était plus pour très longtemps. Il croyait en des forces occultes qui régissent nos existences. « Quand on t'a beaucoup donné, il ne faut pas s'étonner qu'on te le retire plus tôt qu'à d'autres », et si je lui faisais remarquer qu'il y en a beaucoup auxquels on n'a rien donné et qui disparaissent tôt, il répondait : « Tout système a ses injustices. »

Lors du dîner chez Lucien Vanel que j'évoquais plus haut, il était assis à côté de moi. Je lui fis remarquer : « “Tu bois de l'eau ? – C'est vrai, j'ai oublié de te le dire, j'ai un cancer à l'estomac” répondit-il

avec autant de détachement que s'il m'avait dit : "J'ai pris froid la nuit dernière." » Il faut quand même une étonnante dose d'humour pour dire à Poulidor, venu le voir sur son lit d'hôpital quelques jours avant sa mort : « Encore une fois, avec moi tu vas finir deuxième ! »

En 1988, j'arrive sur Europe 1 qui est la radio officielle du Tour de France et j'attaque ma quatorzième grande boucle. La station n'a pas lésiné sur les moyens, notre studio ambulant est installé chaque matin à proximité de la ligne de départ. Nous gardons, Maryse et moi, nos horaires habituels, de neuf heures à onze heures, nous recevons un ou deux invités qui suivent ensuite la course avec nous. Show-biz et politique confondus, nous n'avons eu aucun refus. Les politiques surtout raffolent du Tour, debout dans une voiture derrière des coureurs dans une étape de montagne, ils se grisent de cette foule enthousiaste en rêvant que c'est à eux que ces ovations s'adressent. Les politiques importants avaient droit aux honneurs de la voiture de Jean-Marie Leblanc, le directeur du Tour, mais il arrivait qu'ils fussent plusieurs sur une étape spectaculaire, Jean-Marie me téléphonait la veille : « J'ai deux politiques demain, tu peux m'en prendre un ? » Cela donnait parfois lieu à des situations amusantes. Je me souviens de Marc Blondel, alors patron de FO, dans ma voiture, en train d'écouter, sur Radio Tour, Jean-Marie expliquer que la course allait être déviée parce que des manifestants bloquaient la route. Il me dit : « C'est scandaleux de bloquer le Tour. – C'est une grève. – Oui, d'accord, mais c'est pas une raison ! »

Quand l'étape partait avant la fin de l'émission, nous la rattrapions par des routes parallèles. Parfois, il n'y en avait pas. Pour rejoindre le Galibier depuis Briançon, par exemple, il n'y en a qu'une. Ce jour-là, nous nous faisons déposer en hélicoptère au sommet du col où nous attendaient nos voitures. Il ne faut jamais abuser des privilèges, mais il serait stupide de ne pas en user. Quand l'étape arrivait à l'Alpe-d'Huez, nous étions assez peu enclins, Maryse et moi, à profiter de l'accueil chaleureux mais succinct que la station offrait aux journalistes. Nous négocions l'hélicoptère qui, en un quart d'heure, nous déposait à Grenoble où l'ami Henri Ducret dirige un des meilleurs hôtels de la région. Il n'en était pas toujours ainsi. Quand je travaillais pour RMC, nous avons réussi à boucler nos chroniques en un temps record et nous entreprîmes de descendre à Grenoble par la route. Il faut en moyenne trois à quatre heures pour arriver à Bourg-d'Oisans dans la cohue qui s'écoule après le passage de la course. Notre pilote acrobate, s'ouvrant le passage à grands coups d'avertisseur et au mépris du code de la route, réussit l'exploit de ne mettre qu'une heure et demie. Arrivés en bas, la station nous apprît

que Pollentier, maillot jaune et vainqueur de l'étape, s'était fait prendre comme un gamin au contrôle urinaire avec une vessie d'urine qui n'était pas la sienne. Il fallait refaire les chroniques. Jean-Louis Morin prit un temps et annonça : « On remonte ! » Deux heures et demie pour refaire les 13 kilomètres sous les quolibets... dure épreuve !

En 1996, Indurain étant maillot jaune, la grande étape des Alpes partait de Val-d'Isère pour rejoindre Sestrières par les cols de l'Iseran, du Galibier et du mont Genèvre. La veille au soir, à Val-d'Isère, la température s'était beaucoup rafraîchie et le matin au réveil la neige tapissait les premières pentes de l'Iseran. La direction de course prit la décision d'annuler les deux premiers cols, infranchissables, et de faire partir l'étape de Monetier. Toute la caravane s'ébranla pour passer en convoi les deux cols neutralisés. Ils étaient ourlés jusqu'au sommet de tous ceux qui avaient passé une nuit, parfois deux, dans leur caravane pour être aux premières loges. Ils ne voulaient pas admettre qu'on les privât du spectacle et qu'il eût été insensé de lancer des cyclistes dans 10 centimètres de neige. En fait, ils le savaient fort bien, mais leur frustration était la plus forte. S'en prendre à la météo eût été inutile, alors ils s'en prenaient à nous. Nous nous sommes fait insulter tout au long du parcours neutralisé. Ils avaient préparé leur coup depuis des semaines, choisi leur emplacement, installé leur bivouac, tout ça pour voir passer une longue chenille de voitures de presse et leurs idoles dans des cars roulant à 20 à l'heure dans la neige.

En 1987, le Tour est parti de Berlin-Ouest, à côté du Reichstag, au pied du mur. Les journalistes furent invités à se rendre au départ en avion, tous les véhicules y allant par la route avec traversée de la RDA. Je dis à mon pilote Alain Vercruysse : « 1 000 kilomètres tout seul, tu vas trouver le temps long, je t'accompagne. » En nous relayant au volant tous les 200 km, nous traversons la Belgique et la RFA jusqu'au poste-frontière de la RDA. Nous passons sans encombre le contrôle de sortie de la RFA où un douanier nous remet un feuillet qui comporte quelques conseils : « Ne manifestez aucune impatience sur le territoire de la RDA, ne vous arrêtez pas, ne photographiez pas, ne sortez pas de l'autoroute. » Nous entrons au paradis. Dans le no man's land, sur 200 mètres, les voitures attendent. Presque toutes étaient des véhicules du Tour et des Vopos remontaient la file, inspectant l'intérieur de la voiture et pointant le doigt sur le récepteur de Radio Tour sur notre tableau de bord. « *Was ist das ?* » Ils avaient dû en voir défiler des centaines depuis le matin, donc ils savaient ce dont il s'agissait, mais la consigne est la consigne. Je répondis : « Radio Tour. » Du doigt, il nous indiqua une cabane en planches. Devant moi,

il y avait une voiture du quotidien *Sud-Ouest*. J'interrogeai le pilote : « Qu'est-ce qu'ils veulent ? – Il faut payer pour l'importation de matériel électronique. » Il n'y a pas de petits profits. Alain alla payer, derrière nous s'agglutinaient les voitures de nos confrères, à chaque portière le doigt du Vopo montrait le poste de réception : « *Was ist das ?* » Prussien, communiste et militaire, lourd cumul... Nous avançons au pas. Assis dans une guérite, un jeune sous-officier contrôlait les papiers. Il avait une vingtaine d'années. Glacial, il épluchait nos passeports et les papiers de la voiture avec une lenteur calculée ; un geste, la barrière s'ouvrit et nous passâmes. Sur l'autoroute, nous croisâmes des convois militaires et des Trabant que nous ne photographiâmes pas. Dommage, nous aurions pu revendre les clichés à Mercedes ou à Peugeot, avides de connaître enfin les secrets de cette voiture futuriste. Ultime contrôle sans « *Was ist das* » pour quitter la RDA et nous entrâmes dans Berlin-Ouest dont les barrières étaient grandes ouvertes et les contrôles inexistant. Cette incursion dans une démocratie populaire, qu'on nommait ainsi parce qu'elles n'étaient pas des démocraties et qu'elles n'étaient pas populaires, était plus éloquente que cent discours ou de longs articles. Après la chute du mur, je me suis parfois demandé : « Qu'est devenu notre sous-off Vopo au regard glacial qui avait toute autorité dans sa guérite ?... Livreur de pizzas peut-être ! » Le lendemain, sur la ligne de départ, j'ai dit à Alain : « Ne m'en veux pas, mais je rejoindrai Francfort en avion... » Je ne me sentais pas le courage de supporter encore un « *Was ist das ?* »

Le Tour a été pour moi un cadeau. Pendant vingt-deux ans, on ne m'a jamais proposé un gala au mois de juillet, parce qu'on savait que je n'étais pas libre. Il m'a permis de découvrir des paysages somptueux que les touristes des grandes transhumances ignorent parce qu'ils sont en des lieux écartés. Je suis revenu sur certains, pas tous hélas, mais je les ai notés dans un petit carnet et, chaque année, j'en barre un ou deux.

Planète qui se recréait à chaque départ pour se dissoudre au bout de trois semaines sur les Champs-Élysées, le Tour avait ses lois, ses mœurs et ses coutumes. Pendant les quelques jours qui suivaient son arrivée, il était très difficile de se plier à nouveau aux règles communes quand durant trois semaines on avait ignoré les feux rouges, les limitations de vitesse, conduit en serrant les virages à gauche, sachant que personne n'arrivait en face. Il fallait contrôler ses réflexes pour s'insérer à nouveau dans la circulation normale.

Lors d'un départ à Auch, nous avons été intronisés

« Mousquetaires de l'armagnac ». Très pittoresque cérémonie qui se conclut, avant qu'on nous remette le diplôme, par un ballon d'armagnac plein à ras bord que chaque impétrant doit avaler d'un trait. Nous ne nous sommes pas dérobés, mais quand nous sommes sortis pour regagner nos voitures, il faisait 33 degrés et la course fut plus difficile pour certains d'entre nous que pour les coureurs.

Je suis également « Officier du Tasse Mounjette ». La mounjette, en langue d'oc, c'est le haricot, et la distinction honore le cassoulet. La décoration est superbe, une minicassolette en grès retenue sur l'estomac par un cordon rouge. Quand vous la portez, ceux qui ont la Légion d'honneur passent inaperçus.

Le Tour m'a donné l'occasion de rencontrer des gens exceptionnels dont certains m'ont fait l'honneur de leur amitié. J'ai également croisé des personnages qui forgèrent la légende de la télévision, comme Léon Zitrone, dont l'ineffable vanité le disputait à un indéniable talent. Léon venait commenter certaines étapes avec l'équipe de RMC, étapes qu'il choisissait soigneusement en fonction de leur intérêt. La veille d'une difficile étape de montagne, nous dînions au restaurant de l'hôtel et il accaparait la conversation. Nous ne nous étions jamais rencontrés et nous avons échangé une rapide poignée de main. Il s'adressa à Marc Menant : « Demain, mon cher Marc, c'est moi qui serai sur la moto pour commenter l'étape. Vous avez du talent, mais j'ai, je crois, un avantage sur vous, je connais l'art de faire bander les foules... *Rara avis in terris*, comme dit Juvénal. » Un peu secoué par cette rhétorique, nous nous taisions. Léon enchaîna : « Oui, je sais, le latin dans les mots brave l'honnêteté, comme le dit Molière. » Je me risquai : « Léon... – Oui, mon cher Jean. – “Le latin dans les mots brave l'honnêteté”, c'est Boileau. – Vous croyez ? – J'en suis sûr. – Je vérifierai. » Il dut vérifier car le lendemain, au départ, il me salua du bout des lèvres.

D'une année sur l'autre, nous retrouvions nos automatismes. Je me souviens d'un départ à Saint-Sébastien. J'arrivai à l'hôtel vers 21 h 30 et croisai Robert Chapatte que je n'avais pas revu depuis l'année précédente sur les Champs-Élysées. « Ça va ? – Ça va ! – Tu as dîné ? – Non. – On se met là ? » Nous nous sommes attablés, en tête à tête, et nous avons repris la conversation où nous l'avions laissée un an plus tôt.

J'ai aimé l'élégance souriante et la culture de Jacques Goddet, la tendresse rugueuse de Pierre Chany, la gouaille de Robert Chapatte, l'extravagante lucidité doublée du sens de l'effet de Jacques Anquetil

qui m'a dit un jour : « Je fais rentrer 1 200 bouteilles de whisky par an dans ma cave. – C'est beaucoup, non ? – Non, j'en bois une par jour, ma femme une par jour, le reste c'est pour les invités. » J'ai aimé les délires de Roger Bastide qui frappait son ventre rebondi en clamant : « Vive l'Ampleur. » Dans un hôtel de Caen, vers trois heures du matin, nous étions une vingtaine de réticents à aller nous coucher. Le barman, épuisé, qui avait déjà écoulé autant de bouteilles qu'il en vendait en un an, nous dit : « Je suis crevé, je ferme... » Roger se mit à genoux devant le bar : « Noble Seigneur, laisseriez-vous ces gentilshommes mourir de soif ? » Le barman capitula.

Aujourd'hui, le Tour est malade. En dépit des efforts que font ceux qui le dirigent, il souffre de suspicion. D'autres sports sont victimes du dopage, mais c'est sur le cyclisme que pèse la plus grande ambiguïté, peut-être parce qu'il est le plus difficile et le plus exigeant. J'ai vu les coursiers souffrir dans les cols. Dans l'interminable montée de « la Madeleine », je roulais à côté de Roger Legeay. Il était seul, largué, et je lui parlais. « Combien il reste jusqu'au sommet ? » me demanda-t-il. Il y avait encore six kilomètres. Je lui répondis : « Quatre bornes environ. Je te laisse... Bon courage. – Non, reste encore un peu. – Pourquoi ? » Et il eut cette réponse sublime : « Je m'emmerde ! »

Pour conclure ce chapitre, c'est encore à Antoine que je fais appel, tant il a exprimé avec génie ce que j'ai ressenti : « En regardant au bord de la route les gamins confondus d'admiration et chapeautés par Nestlé, mon seul regret est de ne pas m'être vu passer ! »

« Le Bébête Show »

Le « Bébête Show » était un épisode de l'émission hebdomadaire de Stéphane Collaro, le « Collaro Show ». Parodiant le « Muppets Show », les marionnettes anglaises qui faisaient un triomphe à la télé avec les voix de Micheline Dax et de Roger Carel, il avait eu l'idée de les transformer en politiques français. Chirac en aigle, Mitterrand en grenouille, Marchais en cochon, Pasqua en phoque, Barre en ours, auxquels Jean Roucas offrait ses dons d'imitateur. Mais le fait que l'émission était hebdomadaire leur interdisait de serrer l'actualité de près. L'idée de génie de Stéphane fut de la proposer à TF1 en quotidienne, quasiment en direct, puisqu'elle était enregistrée dans l'après-midi. À dix-sept heures, la bande partait pour TF1 qui la diffusait à 19 h 50, juste avant le journal de Patrick Poivre d'Arvor. Stéphane me proposa d'être le troisième auteur de cette nouvelle mouture, ce que j'acceptai avec enthousiasme. J'aurais été frustré, je l'avoue, de ne pas être de cette aventure, et je suis particulièrement fier d'y avoir participé. Je venais d'entrer à Europe 1 pour animer, avec Maryse, la tranche matinale de neuf heures à onze heures. L'émission terminée, je montais dans mon bureau pour éplucher la presse du matin, à midi je rejoignais Jean Roucas au bistrot qui jouxtait la station. Entre œufs durs et croque-monsieur, nous commençons à débroussailler l'actualité et à imaginer quelques répliques. À quatorze heures, nous rejoignons Stéphane dans un petit bureau d'Europe 1, en compagnie d'une secrétaire qui tapait le texte en même temps que nous l'inventions. Quand nous étions en forme et que l'actualité était riche, le « Bébête » était plié en quarante minutes, si nous ramions, il nous fallait une heure et quart. Jean allait ensuite au studio enregistrer les voix, passant instantanément de Marchais à Chirac et de Rocard à Mitterrand, sans l'ombre d'une hésitation. L'enregistrement avec les marionnettes était un play-back, le texte sous les yeux les marionnettistes donnaient vie à nos bestioles.

Nous avions un rite tous les trois, nous éliminions d'emblée les horreurs qu'on ne pouvait pas dire à l'antenne. C'était notre exutoire. Pour être honnête, il nous est arrivé quelquefois, les jours de pénurie,

de revenir piocher dans l'exutoire en nous donnant à nous-mêmes cette excuse : « Oh... ça devrait passer ! »

On a un peu oublié aujourd'hui ce que fut le succès du « Bébête Show ». Entre 9 et 10 millions de téléspectateurs chaque soir, la grenouille faisant la page de couverture de plusieurs hebdomadaires, Yves Mourousi interviewant le président de la République et lui demandant d'entrée : « Que pensez-vous de ce que la grenouille a dit récemment ? » Le « Bébête » de la veille était repris chaque matin en prélude à l'émission que nous animions, Maryse et moi, et certains quotidiens en offraient les échanges à leurs lecteurs.

Stéphane était le patron. Il n'avait pas un caractère facile, mais pour les avoir côtoyés j'ai constaté que ceux qui ont en charge une émission, de radio ou de télévision, ne font pas dans le sentiment. On ne peut pas le leur reprocher puisqu'ils font marcher la boutique. C'est sans doute la raison pour laquelle, même lorsque j'ai eu la responsabilité d'une émission comme ce fut le cas à Europe 1, j'avais tant de mal à me séparer d'un collaborateur qui n'était pas à la hauteur de ce que j'attendais de lui. Je n'ai pas le caractère d'un patron. Avec ceux qui ont travaillé avec moi, comme avec les femmes, je ne sais pas rompre.

Il nous arrivait, à Roucas et à moi, d'attaquer la réunion avec quelques idées que nous venions d'élaborer. Stéphane tranchait : « Non, on va pas parler de ça ! » Bon ! Nous remettions nos idées dans nos poches et nous partions sur les siennes. Curieusement, a contrario, quand il s'absentait de Paris, parfois pour une dizaine de jours, il nous laissait l'entière responsabilité du « Bébête ». Jean, quelquefois, se roulait un joint et me demandait : « Tu en veux un ? » Je ne suis pas trop enclin à ce genre d'euphorisant, ayant constaté que l'effet produit équivalait à celui d'une bouteille de Vosne-Romanée, j'ai toujours préféré les crus de Bourgogne à l'herbe d'Afghanistan. Cette pratique valut à Jean une sévère admonestation de ma fille, qui avait vingt ans, et qui l'apostropha vertement : « Ça va pas de faire fumer mon père ! » Le monde à l'envers.

Le « Bébête » dura sept ans, peut-être aurait-il pu aller au-delà – j'y reviendrai – mais pendant ce septennat nous avons vécu, Stéphane, Jean et moi, des moments de bonheur. Nous fonctionnions comme une machine parfaitement rodée. L'un lançait une réplique, le deuxième la complétait et le troisième la concluait. Quand elle était adoptée, nous en avions la résonance immédiate à travers l'imitation de Jean. Nous avons pris pendant cette heure quotidienne de gestation des fous rires

mémorables. « Ah non, pas ça ! » disait l'un. « Pourquoi pas ? » objectait un des deux autres, et la secrétaire, imperturbable, demandait : « Alors, je l'écris ou pas ? » La marionnette était un écran idéal, tout écart à la bienséance ne pouvait être imputable aux auteurs, c'est la marionnette qui parlait et, si elle était mal embouchée, c'est à elle qu'il fallait s'en prendre. Nous avons dérapé, c'est vrai, et plusieurs fois. Le fait que nous n'étions pas les seuls n'est pas une excuse. Entre la jouissance de faire un effet et l'élégance, nous n'avons pas hésité à sacrifier la seconde. Pendant la guerre du Golfe, la grenouille Mitterrand, coiffée tous les jours de son casque de commandant en chef, dit à la chèvre Jack Lang : « Il faut envoyer le *Clemenceau*. – Le *Clemenceau*, vilebrequin divin, mais il est à bout de souffle, il ne tient plus que par la peinture. – Eh bien, envoyez X..., elle a un cul comme un porte-avions ! » Dire que c'était délicat serait exagéré, mais ça faisait rire. Le problème, c'est que ni Jean ni Stéphane ne connaissaient cette X..., moi si. Le lendemain matin, à mon bureau d'Europe 1, coup de fil de l'intéressée. « Mais vous êtes fous, tu as songé à mes gamins à l'école et à ce qu'ils vont entendre... » Les trois douzaines de roses qu'elle reçut le soir même ne calmèrent pas la fureur de la dame qui ne m'a plus jamais adressé la parole. Je la comprends, mais entre un éclat de rire et l'amitié, il faut parfois faire un choix cornélien.

Au bout de quelques mois, un différend m'opposa à mes deux complices sur un malentendu. Ils n'avaient jamais, ni l'un ni l'autre, fait dans la dentelle, et ils étaient victimes de leur réputation. Quand il y avait dans le « Bébête » des allusions en finesse sur la classe politique ou des références historiques, les journalistes me les attribuaient. J'entendais : « C'est de vous, ça... » et j'avais beau répondre inlassablement que « Le Bébête » était une œuvre commune, ils n'étaient pas convaincus. Ils ignoraient que derrière ses « Roucasseries » et ses histoires graveleuses, Jean a une connaissance de la Révolution française que beaucoup de licenciés en histoire lui envieraient. En dépit de mes dénégations, ils s'imaginèrent que j'orchestrais cette situation. Il y a aujourd'hui prescription et je peux révéler que, des trois, je fus peut-être le moins inventif. Celui qui apportait le plus d'idées, de répliques et d'inventions, c'était Jean.

Le « Bébête » peut se targuer de quelques exploits, et en particulier de l'annonce par la grenouille Mitterrand de sa candidature à la présidentielle de 1988. Le président avait annoncé qu'il donnerait sa réponse au journal d'Antenne 2 à vingt heures... À 19 h 55, sur la Une, interrogée par Roucas, la grenouille tergiversa : « Non, je ne peux pas vous le dire... j'ai promis à la Deux... ça sera... ça sera... Oui...

Oui... j'y retourne... c'est trop beau... Tant pis pour ma promesse, j'y retourne ! » La Deux n'eut pas la courtoisie, quand François Mitterrand annonça sa candidature, de dire qu'il avait déjà fait son choix dix minutes avant sur la Une.

Le « Bébête » a été l'objet d'attaques virulentes. C'était normal, nous avions du succès et le succès laisse rarement indifférents ceux qui n'en ont pas. « Les ratés ne vous rateront pas », disait Montherlant. Nous étions « franchouillards », injure suprême aux yeux des élitistes qui fustigent le mauvais goût du petit peuple et s'arrogent le droit de le corriger en lui indiquant ce qu'il doit aimer. Il y a longtemps que cette prétendue caste sévit. Elle a jadis traîné dans la boue les dialogues de Michel Audiard en les taxant de vulgarité, elle s'en est pris aux *Enfants du marais* en dénonçant un film pétainiste où l'on prônait le retour à la terre, cher au vieux Maréchal, puis au *Fabuleux Destin d'Amélie Poulain* qui montrait une butte Montmartre de conte de fées sans en dénoncer la misère. Ça fait un demi-siècle que le petit peuple se fout de leurs anathèmes et va voir ce qui l'amuse ou le fait rêver, mais le ridicule ne tuant plus, les chevaliers de la pensée élitiste continuent à pérorer. Je ne leur en veux pas, ils sont payés pour ça et il faut bien acquitter son loyer. J'ai vécu un grand moment de cette inquisition. Dans leur livre *Télévision du pouvoir, pouvoir de la télévision* [1](#), Pierre Péan et Christophe Nick passaient au crible la soumission de TF1 au pouvoir politique, favorisant certains clans et certaines personnalités au détriment d'autres tout aussi méritants. Selon leur théorie, la chaîne avait misé sur Michel Noir. Voyant en lui un futur président de la République, elle aurait contribué à son ascension politique en espérant des renvois d'ascenseur pour des marchés de travaux publics à Lyon. Pour les auteurs, la preuve en était fournie par le « Bébête Show » qui mettait ostensiblement Michel Noir en vedette. Il ressortait de cette enquête orientée que Collaro, Roucas et moi prenions chaque matin les ordres de Patrick Lelay ou de Francis Bouygues pour savoir qui nous devons favoriser et qui nous devons attaquer. Nous étions tous les trois, bien entendu, grassement rémunérés en sous-main, n'étant pas assez naïfs pour favoriser d'éventuelles mises en chantier à Lyon, commandées par Michel Noir à la société Bouygues, sans exiger notre part du gâteau. Quelques semaines avant la parution du livre, Christophe Nick, l'un des deux auteurs, nous avait téléphoné pour nous demander s'il y avait une marionnette de Francisque Collomb, le maire de Lyon adversaire de Michel Noir aux municipales. Nous avons répondu pas la négative, mais il s'est bien gardé de donner les raisons de cette question. Il aurait pu demander, puisqu'il était journaliste et enquêteur, si nous avions subi des pressions de la part de TF1 pour mettre Michel Noir en

vedette. C'eût été, me semble-t-il, la moindre des courtoisies, sans parler de déontologie, mot aujourd'hui obsolète. Les auteurs du livre avaient besoin de preuves pour étayer leur thèse, et en matière d'enquête, qu'elle soit de police ou d'investigation, il y a deux sortes d'enquêteurs, ceux qui cherchent des preuves, s'entourent de précautions et n'accusent qu'avec certitude, et ceux qui se contentent de les inventer, se référant à la formule de Marcel Pagnol dans *Topaze* : « Les coupables, il vaut mieux les choisir que les chercher, ça gagne du temps. »

Mais le plus beau était à venir. À la parution de ce livre, un débat fut organisé sur le thème « La satire à la télévision » et mes deux complices me délèguèrent le soin de les représenter. Sur une estrade, face au public, d'un côté trois brillants universitaires, maîtres de conférences bardés de diplômes en sciences politiques, de l'autre un auteur des « Guignols » de Canal Plus et votre serviteur. Chacun des universitaires traita d'un sujet, le premier de la satire politique à la télévision, le deuxième des « Guignols » et le troisième du « Bébête Show ». Chaque exposé était précédé d'extraits des émissions en cause. Quand arriva le tour du jeune et brillant universitaire de Grenoble qui traitait du « Bébête Show », l'inquiétude m'effleura, les extraits qu'il avait choisis n'étaient pas, et de loin, les meilleurs des 2 500 « Bébête » que nous avons écrits. Puis il attaqua ce que j'attendais être un exposé et qui se révéla d'emblée être un réquisitoire. J'appris ainsi que nous avons tous les trois avili la classe politique et flatté les plus bas instincts populistes de ceux qui nous regardaient. Nous ridiculisions les syndicats en transformant Krasucki en crabe, nous dévoilions nos instincts sexistes et machos en attaquant Yvette Roudy et Édith Cresson, et exprimions nos préférences politiques en évitant d'attaquer l'armée et la religion. Rien n'était innocent dans nos propos, si Marchais était un cochon et Barre un ours, c'était à dessein, le cochon est répugnant et l'ours sympathique. Bref, nous faisions régner le poujadisme le plus écœurant sur la France et nous étions de surcroît coupables de la chute d'Édith Cresson et du suicide de Pierre Bérégovoy. Il ne nous a pas traités de fachos, mais ça n'était visiblement pas l'envie qui lui en manquait. Je le sentais heureux, ce jeune et brillant universitaire, il avait enfin son heure de gloire, quoiqu'il ait réussi l'exploit de parler une demi-heure du « Bébête Show » sans arracher l'ombre d'un sourire. Quand on se sent l'âme et le talent oratoire d'un Camille Desmoulins et que l'infortune ne vous offre comme public que des étudiants blasés et indifférents, il y a de quoi être frustré. Il doit être aujourd'hui à l'orée de la retraite, et quand il voit Besancenot à la télévision, il doit se dire : « Je suis professeur de faculté et lui facteur... pourquoi lui et pas moi... »

Un des auteurs des « Guignols » assis à mes côtés était aussi

consterné que moi, car brusquement, devant cet exposé fielleux et orienté, la famille se ressoudait. Quelle famille ? Celle des saltimbanques, tâcherons besogneux qui ont choisi pour métier d'essayer de distraire leurs contemporains, de les faire parfois sourire, en tout cas de leur faire oublier pendant quelques minutes leurs soucis quotidiens, ce qui est, comme le disait Molière, une étrange entreprise. Nous avons eu, Roucas, Collaro et moi, avec les « Guignols » des différends inhérents au fait que nous faisons deux émissions parallèles et concurrentes. Aujourd'hui que le « Bébête » a disparu, je regarde les marionnettes de Canal Plus et je sais, par expérience, l'angoisse que les auteurs éprouvent devant la page blanche quand ils se disent : « Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir trouver ce soir pour les faire marrer ! »

Moi, dont le métier est d'égratigner les autres, je n'allais pas m'insurger contre le fait qu'on m'égratignait. J'aurais aimé avoir ce soir-là un débat sur les défauts et les qualités du « Bébête ». Pourquoi la grenouille faisait la une des hebdomadaires ? pourquoi tout le monde appelait Mitterrand « Dieu » ? mais ce réquisitoire stalinien venant d'un Vychinski en herbe me laissait abasourdi. Quand on m'a donné la parole, je me suis contenté de répondre que 10 millions de Français regardaient le « Bébête » tous les soirs et que François Mitterrand adorait sa marionnette. Comment ne l'eût-il pas aimée ? Il était la vedette de l'émission, nous ne pouvions pas nous en passer et, quand il était en voyage à l'étranger, nous le mettions dans un coin de l'écran dans un faux duplex. Il avait confié en tête à tête à Jean Roucas : « C'est vrai, elle me ressemble, mais quand même je ne suis pas aussi grossier. – Ça n'est pas vous qui êtes grossier, lui avait répondu Jean, c'est la grenouille. » Et Mitterrand, tout sourire : « Certes, mais la grenouille c'est moi ! »

J'ai conclu en disant : « J'ai trop de respect pour le président de la République pour le laisser traiter de ringard sous prétexte qu'il aime "Le Bébête Show". » Et je me suis éclipsé, sous les huées d'une partie du public qui pensait que je me défilais, et les applaudissements d'une autre partie qui estimait, comme moi, que la vie est trop courte pour qu'on perde du temps à répondre à des conneries.

Que le « Bébête » ait commis des erreurs, c'est certain. Que nous ayons été parfois outranciers, sans doute. Les « Guignols » aujourd'hui disposent d'une centaine de marionnettes. Quand l'actualité politique est indigente, ils peuvent ressortir Zidane ou Laurent Blanc, nous n'en avons que dix, si bien que parfois nous tournions en rond en faisant du remplissage.

On nous a beaucoup reproché le traitement que nous avons fait

subir à Édith Cresson. Quand elle a été nommée à Matignon, nous ne savions pas comment appréhender le personnage. Nous avons été sauvés par un livre de Thierry Pfister, qui avait été chef de cabinet du Premier ministre Pierre Mauroy, intitulé : *Lettre ouverte à la génération Mitterrand qui marche à côté de ses pompes* ². Il y décrivait avec force détails l'idylle qui s'était nouée entre François Mitterrand et Édith Cresson quelques lustres auparavant. Nous tenions notre angle d'attaque et nous en avons usé en faisant de Cresson une panthère domptée, encore sous le charme de ses amours anciennes et ne prenant aucune décision qui n'ait été avalisée par la grenouille. On nous a accusés de machisme en oubliant qu'en devenant Premier ministre, Mme Cresson perdait son statut de femme et devenait une cible comme les autres. L'égalité que les femmes réclament à juste titre joue dans les deux sens. Nous n'avons pas été délicats avec elle, je l'avoue, elle en a été blessée, j'en suis conscient, mais nous n'avons pas été aussi loin que les « Guignols » qui, quelques années plus tard, ont montré Bernadette Chirac se masturbant avec son sac à main. Édith Cresson s'est plainte du traitement que nous lui réservions devant un banquet de la presse internationale, ce qui nous valut l'honneur d'un long article dans le *Wall Street Journal* sur le phénomène « Bébête Show », sous la signature de Thomas Kamm. Nous avons été cruels avec elle, mais moins que Michel Rocard qui, quelques mois après lui avoir transmis Matignon, disait : « Le respect que l'on doit aux femmes m'interdit de dire ce que je pense de l'action de celle qui m'a succédé », et encore était-il, ce disant, le moins agressif des caciques du PS qui l'ont accablée de leurs sarcasmes. Si « Le Bébête Show » avait survécu jusqu'en 2007, nous aurions brocardé Sarkozy et Ségolène Royal, mais il nous aurait été difficile, en ce qui concerne Ségolène, d'être plus méchants que ne le furent ses amis politiques.

Dans les mois qui précédèrent la dernière présidentielle, nous avons fait une tournée de 70 villes, avec Jacques Mailhot et Michel Guidoni. À Saint-Amand-les-Eaux, dans le Nord, nous fûmes conviés à dîner par le député-maire communiste Alain Bocquet. Nous étions entre les deux tours de l'élection et, bien entendu, le sujet vint sur le tapis et Bocquet nous avoua : « Élire un président, c'est lui confier les clefs de la baraque pour cinq ans, je n'ai pas envie de les confier à Sarkozy... Mais pour autant, est-il vraiment raisonnable de les offrir à Ségolène ? » Jacques m'a glissé à l'oreille : « Ça va être dur pour elle ! »

Le « Bébête » aurait pu perdurer, mais il eût fallu pour cela que Stéphane s'inspirât des « Guignols », en faisant un best-of le dimanche avec les meilleures séquences de la semaine et en augmentant le

nombre des marionnettes. L'émission s'est éteinte doucement. Elle était le reflet du règne de Mitterrand. Les « Guignols » furent celui du règne de Chirac et prospèrent encore sous Sarkozy parce que leurs auteurs producteurs ont pérennisé leurs interventions. Les gamins à la récréation faisaient leurs délices, il y a vingt ans, de « Pile poil – Le monsieur te demande... – À l'insu de mon plein gré ». Ils sont aujourd'hui pères de famille et leur progéniture est branchée sur d'autres formes de divertissements, c'est la dure loi des émissions de télévision qui, à leur naissance, portent déjà les stigmates de leur mort, en attendant pour certaines qu'on les ressuscite.

Les saltimbanques doivent se méfier quand on leur dit : « Vous pouvez avoir de l'influence sur les électeurs. » C'est méconnaître le caractère des Français qui sont plus intelligents que ne le croient les politiques. Nous avons la satire dans les gènes, cela a dû commencer sous Mazarin quand des histrions s'installaient sur les alvéoles du Pont-Neuf pour chanter que le Premier ministre était un voleur et cela s'est perpétué jusqu'à nos jours, mais les saltimbanques auraient tort d'exagérer leur influence. Le contribuable-citoyen adore qu'on se moque des politiques, même ceux pour lesquels il a voté, il regarde les satiristes à la télévision, les écoute à la radio, va les voir sur la scène du Théâtre des Deux-Ânes, il rit, il applaudit, il savoure, mais une fois dans l'isolement il jauge les candidats à l'aune de leurs qualités et de leurs propositions.

Une preuve en fut donnée en 2002. Pendant les trois mois qui précédèrent l'élection présidentielle, tous les soirs les « Guignols » habillèrent Chirac du costume de « Super menteur », la campagne aurait pu être dévastatrice, elle n'eut aucun effet ; Chirac fit, à quelques milliers de voix près, le même chiffre au premier tour (19,88 %, c'était loin d'être un record !) qu'en 1995, celui qui resta sur le carreau fut Jospin qu'ils avaient oublié d'attaquer. « Le Bébête Show » n'a pas plus nui à Mitterrand qu'il ne l'a avantagé, et ce fut très bien ainsi. Les satiristes ont pour but de faire sourire, pas de changer le monde. S'ils se montent la tête, s'ils rêvent d'être le Zola de l'affaire Dreyfus ou l'Albert Londres du baignage, ils se trompent. Quel que soit son talent et son audience, jamais un chroniqueur ou un chansonnier n'a modifié le vote d'un électeur.

Que reste-t-il du « Bébête » ? Sept ans pendant lesquels nous avons marqué la satire politique, mais surtout au cours desquels nous avons, tous les trois, pris les plus grands fous rires de notre vie. Récompensés par un Sept d'Or au palmarès de la télé, nous l'avons scindé en trois. Stéphane en a la base, Jean le milieu et moi la pointe.

En 1994, lors des derniers mois du deuxième septennat de Mitterrand, je fus invité à l'Élysée par la journaliste Jacqueline Chabridon que le président décorait de l'Ordre national du Mérite. Amaigri, le teint jaune, le président était au bout de sa souffrance physique. Il décora ce jour-là six personnes de professions différentes, pour chacune il fit un petit discours de cinq minutes, vantant ses qualités et son parcours, sans notes, sans hésitation. À dire vrai, j'ai toujours eu pour l'intelligence de cet homme une grande admiration, même si je n'ai jamais voté pour lui.

À la fin de la cérémonie, je me suis dirigé vers le buffet ; dans ce genre d'agapes j'essaye de récupérer une partie de mes impôts en me gavant de petits fours. On vint me chercher : « Le président voudrait vous voir. » Je le rejoignis, il était assis sur un fauteuil, entouré de ceux qu'il venait de décorer. « Il y a longtemps que je vous écoute et que je vous regarde à la télé. » Je lui demandai : « Vous souvenez-vous de notre première rencontre ? – Non. – C'était en décembre 1980. Vous veniez de passer au "Club de la presse" d'Europe 1 et vous avez terminé en disant aux journalistes : "J'ai un avantage sur vous, je sais, moi, qui sera le candidat socialiste au mois de mai prochain et vous ne le savez pas !" J'ai éteint la radio et je suis allé dîner chez Lipp. Dans le rétrécissement où le père Cazes accueillait ses clients, nous nous sommes trouvés côte à côte, j'animais à l'époque chaque dimanche "C'est pas sérieux", j'étais connu, je vous ai salué et je vous ai dit : "Je viens de vous écouter sur Europe. – Donc, vous allez en parler dimanche. – Certainement, mais si vous permettez, je crois que moi je sais qui sera le candidat socialiste en mai." Vous m'avez regardé et vous m'avez dit : "Alors, nous sommes deux, et comme moi je ne dirai rien, si ça se sait, c'est vous qui aurez parlé !"»

Au souvenir de cette anecdote, le président se mit à rire. J'ajoutai : « Les Français vous ont élu président, mais c'est quand même Roucas, Collaro et moi qui vous avons fait Dieu ! – C'est vrai... mais c'est très exagéré, car Dieu est immortel et moi je ne le suis pas... »

Cette phrase dans la bouche d'un homme qui se savait condamné à court terme était émouvante, et à travers elle « Le Bébête Show » avait eu son oraison.

1- Fayard, 1997.

2- Albin Michel, 1988.

« C'est pas sérieux »

Lorsque Jacques Martin abandonna « Le Petit Rapporteur » sur la première chaîne pour passer sur la Deux, la direction de la Une se mit en quête d'une émission pour le remplacer. Ça n'était pas facile. Martin avait obtenu un immense succès et des audiences inégalées. Le quintette Martin, Collaro, Desproges, Prévost, Piem avait usé avec bonheur d'audaces jusqu'alors interdites, une télévision inédite, faite d'insolence, de gauloiserie et de provocation. Il ne fallait surtout pas essayer de l'imiter sous peine de faire du sous-Martin. La Une demanda à Catherine Anglade de lui concocter une émission plus classique pour la tranche dominicale de 13 h 20, faite d'invités et de sketches. Catherine s'était taillé une solide réputation en produisant « Sérieux s'abstenir », émission mensuelle et enregistrée. Elle s'était entourée d'une équipe de comédiens rompus à ce genre d'émission, capables d'apprendre un sketch dans la nuit et de le jouer sans une hésitation, mithridatisés par le cabaret à toutes les embûches et capables d'être drôles même quand le texte ne les aidait pas : Guy Pierauld, Christine Fabréga, Jacques Balutin, Michel Roux, Ginette Garcin, épaulés d'auteurs comme Robert Beauvais, qui alliaient la verve à l'imagination. Des professionnels aguerris. Catherine voulut que l'émission se fasse en direct et elle me demanda d'assumer chaque dimanche une séquence traitant de l'actualité politique de la semaine écoulée avec Jean Bertho comme compère. Elle eut aussi l'idée du kiosque de « Madame Rose », Anne-Marie Carrière en vendeuse de journaux, qui ne se contentait pas de vendre des journaux mais qui les lisait et donnait son avis sur ce qu'elle y découvrait. Faire commenter les événements par un béotien qui les juge avec son bon sens et sa naïveté n'est pas nouveau, c'est le principe des *Lettres persanes*, mais il n'a rien perdu de son efficacité. En écoutant Anne-Marie, le téléspectateur lambda, engourdi par la langue de bois et le politiquement correct, se disait : « Elle pense comme moi ! » Jean Bertho et moi disséquions l'actualité politique. Avec Jean, l'osmose fut immédiate. Il jouait à la perfection le clown blanc. Nous introduisions des documents visuels que nous commentions pour en tirer un effet comique ou que nous accompagnions de l'air d'une chanson connue :

lors de la campagne des européennes, une photo de Jacques Chirac lançant à Simone Veil un regard peu amène souligné par Brassens chantant « Elle m'emmerde vous dis-je », ou celle d'un coureur de 100 mètres plongeant la main dans sa culotte avant le départ avec « J'veus ai apporté des bonbons » de Brel. Aujourd'hui, ceux qui se livrent à ce genre d'exercice disposent, grâce à Internet, d'un inépuisable réservoir d'images. Nous, nous faisons de l'artisanat, découpant des photos pendant la semaine dans les hebdomadaires.

Notre rubrique, avec Jean, s'étoffait jusqu'à devenir, au bout de quelques mois, le fil conducteur de l'émission. Côté audience, nous faisons jeu égal avec Jacques Martin. Le choix des chaînes étant succinct, nous nous partageons quasiment à 50-50 ceux qui regardaient la télé à cette heure-là le dimanche. La « Lorgnette » de Jacques n'avait pas la même force comique et provocatrice que son « Petit Rapporteur » et nous en avons profité. Cela n'empêchait pas, entre Jacques et moi, une complicité que notre rivalité n'émoussait pas. Nos origines communes entre Rhône et Saône, notre tendresse à l'égard de la cuisine lyonnaise qu'il mitonnait alors que je me contente de la déguster nous rapprochaient. Pendant cette période où nous nous affrontions tous les dimanches, il m'invitait souvent à déjeuner dans son hôtel particulier de Neuilly, où nous nous affrontions sur des sujets importants : le meilleur pâté en croûte de Lyon est-il rue des Archers ou rue du Plat ? et qui cuisine le mieux les cardons à la moelle ? Talent multicartes capable de toutes les audaces et s'essayant à tous les genres, Jacques a comblé les téléspectateurs sans jamais assouvir ses envies. J'ai suivi son agonie en me tenant au courant de son état sans lui téléphoner directement, sachant qu'il ne voulait parler à personne. Le directeur de l'Hôtel du Palais à Biarritz lui faisait part chaque jour de ceux qui s'étaient enquis de sa santé, il savait ainsi que je pensais à lui. Il reste pour moi le parangon de l'animateur de télévision, sachant tout faire et exerçant son métier avec rigueur sans se prendre tout à fait au sérieux. Il rêvait secrètement d'être chanteur d'opéra, réalisateur de film, auteur de théâtre, il fut simplement Jacques Martin, et ça n'est pas donné à tout le monde.

Avec « C'est pas sérieux », j'accédais à la popularité. Elle n'est pas le vedettariat. La vedette a un statut à part qui exclut la familiarité. Personne ne se permettant, sauf à être de leurs intimes, de taper dans le dos d'Alain Delon, de Rochefort, voire d'Arditi, il y a entre les vedettes et ceux qui les admirent une distance que n'abolissent que les inconscients ou les crétins. La popularité que confère la télévision est d'une autre nature. Vous entrez chez les gens à l'heure du déjeuner dominical comme je le faisais avec « C'est pas sérieux », voire tous les

jours comme je le fis plus tard avec « Tournez Manège ». Vous êtes à leur table où vous monopolisez leur attention. Ils vous voient beaucoup plus fréquemment que leurs proches parents, vous faites partie de la famille, et avec la famille on ne se gêne pas.

La popularité s'acquiert par paliers. Les premières semaines, ceux qui vous dévisagent dans la rue se disent : « J'ai déjà vu cette tête-là quelque part », et ils cherchent dans leur entourage, ce qui donne des questions du genre : « Nous avons des amis communs ?... Vous n'étiez pas au camping d'Hendaye l'été dernier ?... » Puis ils mettent un nom sur le visage, même si parfois ils le confondent. Lors d'une étape du Tour de France, dans un restaurant de Gironde, j'ai vu arriver un monsieur qui m'a dit : « Monsieur Bellemare, j'ai une grande admiration pour vous, je voudrais un autographe. – Je ne suis pas Pierre Bellemare. » Sa réaction fut surprenante : « Ça, ça n'est pas bien, je viens de vous dire que je vous aimais bien et vous me prenez pour un con. » J'ai déchiré un morceau de la nappe en papier, j'ai signé Pierre Bellemare, et je me suis excusé de l'avoir fait marcher... Il est reparti heureux. Certains dans ce métier ont une attitude étrange. Ils s'échinent pendant des années afin d'être reconnus, et le jour où ils le sont ils se mettent des lunettes noires pour ne plus l'être. L'empathie du public à son égard est le seul viatique du saltimbanque, le jour où le public se lasse de lui, il est mort. Ni les critiques ni les campagnes de pub ne peuvent le ressusciter. Nous ne vivons que par et pour le public, il est le seul juge de ce que nous lui offrons. Je suis, pour ma part, en de multiples galas, passé en vedette américaine de gloires furtives qui ont traversé ce métier comme des étoiles filantes dans un ciel d'été.

L'autre avantage de la popularité sur le vedettariat, c'est d'être assez connu pour savoir qu'on vous apprécie et pas suffisamment pour qu'on s'intéresse à votre vie privée. J'ai toujours pu dîner avec une dame ou me balader sur une plage sans que les paparazzis me pourchassent et je n'ai jamais envié ceux qui subissent ce harcèlement.

Si « C'est pas sérieux » se faisait aujourd'hui, nous aurions, Catherine Anglade et moi, créé notre société de production et vendu l'émission à la chaîne, clefs en main, avec de substantiels bénéfices. Ça n'était pas encore la mode, nous étions correctement payés, mais sans plus, et sans aucun rapport avec l'audience de l'émission. Je touchais 2 500 francs par émission, c'est-à-dire environ 400 euros, un chiffre qui laisserait pantois aujourd'hui Drucker, Delarue ou Sébastien.

Catherine me demandait : « Tu as augmenté le prix de tes galas, au moins ? – Mais oui, ne t'inquiète pas. » On m'en proposait

beaucoup et j'avais augmenté le cachet que je demandais. Le problème était que ces galas se déroulaient souvent en province et le samedi soir, or il fallait que je sois à la Maison de la Radio le dimanche matin à neuf heures pour la répétition avant la prise d'antenne en direct. À moi donc les avions d'Air Inter à sept heures du matin. Tout se passa bien jusqu'au jour où la Caravelle, au départ de Nice, eut une panne technique avant le décollage. J'appelai Catherine : « L'avion risque d'avoir deux heures de retard. » Grâce à son entregent, elle obtint deux motards de la gendarmerie qui m'attendaient à Orly et qui m'escortèrent avenue du Président-Kennedy en un temps record. Ce fut la première et la dernière fois que je goûtai aux joies des déplacements officiels avec deux motards devant moi. Il m'est arrivé par la suite d'en avoir derrière, mais sur l'autoroute parce que j'avais dépassé la vitesse autorisée.... C'est moins agréable de les précéder que de les suivre.

Les grands trajets en voiture, j'ai beaucoup donné. Le fait d'accepter des galas, le vendredi soir dans une ville, le samedi soir dans une autre, m'a offert quelques randonnées mémorables. La Baule-Cannes par exemple, quand il n'y avait pas autant d'autoroutes que maintenant, était une belle étape, mon record étant Anvers-Rodez, un 14 juillet de surcroît, avec traversées de villages en fête. L'avantage des chansonniers est qu'ils n'ont pas de balances à faire et de jeux de lumière à régler ; pleins feux, voire une simple poursuite, et nous pouvons nous offrir le luxe d'arriver un quart d'heure avant d'entrer en scène. Lorsque j'animais la matinale d'Europe 1, j'avais signé un gala à Nice pour les commissaires de police de la région PACA. J'avais retenu deux billets d'avion pour un décollage à quatorze heures. Philippe, mon assistant, m'appelle d'Orly : « Il y a une grève, aucun avion ne décolle, qu'est-ce qu'on fait ? – Je passe te prendre et on descend en voiture. » Mon passage était prévu à 20 h 30, en nous relayant tous les 200 kilomètres, nous roulons un œil sur le compteur et l'autre sur la montre. À Montélimar, je vois débouler deux motards de la gendarmerie (derrière moi, hélas) qui m'intiment l'ordre de m'arrêter. « On vient de vous flasher à 180. – La situation est simple, 300 de vos collègues m'attendent à Nice dans un salon de l'Hôtel Ruhl, vous pouvez vérifier, voilà le téléphone du responsable, maintenant c'est vous qui décidez. » L'un des deux téléphone et revient vers nous : « Bon... essayez de ne pas dépasser le 150, même s'ils vous attendent une demi-heure. » À 20 h 15, nous étions à Nice. Le gala se déroula parfaitement, mais il fallait que je sois le lendemain matin à Europe, nous avons repris l'autoroute et à sept heures j'étais rue François-I^{er}... un peu fatigué, je l'avoue, mais avec la satisfaction d'être le seul automobiliste auquel un motard de la gendarmerie ait

dit : « Essayez de ne pas dépasser le 150 ! »

L'audience de « C'est pas sérieux » progressait et nos interventions avec Jean Bertho occupaient désormais la moitié de l'émission. J'écrivais les textes pendant la semaine et nous répétions le dimanche matin. Il avait une mémoire égale à la mienne et nous nous lancions sans filet, sachant que si l'un trébuchait l'autre le rattraperait au vol. Nous étions totalement libres, aucune censure, aucune remarque ne venait nous freiner. Nous eûmes un seul incident, lors de la prise de pouvoir de Khomeyni en Iran. J'avais demandé à mon ami Dadzu de me faire un dessin réversible qui représentait Khomeyni, en retournant le dessin c'était le Shah détrôné, afin de montrer que les Iraniens s'étaient débarrassés d'une dictature pour en installer une autre non moins tyrannique. L'ambassade d'Iran téléphona à Catherine pour se plaindre, et d'une voix suave elle leur expliqua que la France était une démocratie où chacun avait le droit d'exprimer son opinion. Comme ils insistaient, elle devint plus sèche : « Je conçois fort bien que cela vous déplaît, mais c'est comme ça, et il faudra vous y faire. »

En mars 1979, l'hebdomadaire *VSD* publia un sondage sous le titre, en première page : « Les champions du rire préférés des Français ». Louis de Funès arrivait largement en tête, devant Coluche et Raymond Devos, en quatrième position votre serviteur qui précédait Henri Salvador, Annie Cordy, Thierry Le Luron, Jacques Martin, Pierre Perret et Michel Serrault. Je m'offrais même le luxe d'être en seconde position chez les femmes, les hommes me reléguant à la quatrième.

Si je n'avais pas eu vingt ans de métier derrière moi, peut-être aurais-je pété les plombs, mais j'avais les pieds sur terre et le scepticisme que j'affichais à l'égard des politiques, j'étais assez lucide pour me l'appliquer à moi-même. L'effet « vu à la télé » faussait le résultat. Que les dames me trouvassent plus drôle que Coluche, j'en fus flatté, mais je n'en fus pas dupe. Je n'ai jamais été un comique, si je fais rire c'est en décortiquant jusqu'à l'absurde les phrases et les positions des princes qui nous gouvernent ou de ceux qui aspirent à les remplacer. Coluche et De Funès, c'était tout autre chose, c'était la puissance comique à l'état pur, le don inné qui ne s'acquiert pas et qui irradie ceux qui sont capables de vous faire rire en lisant le Bottin. Les politiques sont parfois victimes de ces sondages instantanés qui les placent à des niveaux inespérés, l'ennui avec eux c'est qu'ils y croient.

Peu de temps après la parution de ce sondage, je retrouvai Coluche et Le Luron dans une émission télé, où un photographe nous réunit : « Je peux faire une photo de vous trois ? » Coluche et Thierry se récrièrent : « On ne va pas se faire photographier avec lui, les

femmes le préfèrent à nous. – Eh bien, faites-lui la gueule. » La photo est superbe (voir le cahier-photos).

Christine Fabréga, ravissante comédienne, avait manifestement tapé dans l'œil d'un téléspectateur qui avait une étrange façon de lui déclarer sa flamme. Il lui envoyait par courrier une photo Polaroid de sa zigounette en érection avec ce commentaire : « Regarde dans quel état tu me mets. » Christine était pudique et s'offusquait de ces lettres hebdomadaires. Un dimanche, assis à côté d'elle sur le canapé circulaire qui nous servait de décor, je lui glissai : « Remonte un peu ta jupe, pense à lui ! » Elle rougit et fut prise d'un fou rire dont aucun téléspectateur ne pouvait deviner la raison.

Catherine Anglade était un parangon de productrice de télé en des temps où la fonction n'avait pas atteint l'hypertrophie qui la caractérise aujourd'hui. Mariée à Philippe Ragueneau, elle abattait à elle seule la besogne qui incombe de nos jours à une vingtaine de collaborateurs. Elle chapeautait son petit monde et le couvrait en cas de pépin. Elle interférait rarement dans nos choix et, lorsqu'elle le faisait, ça n'était jamais un ordre mais une suggestion. J'ai connu par la suite trop de producteurs nombrilistes et dictatoriaux, ne concevant jamais qu'ils puissent avoir tort et imposant leur point de vue qu'il était vain de discuter, pour ne pas garder le souvenir reconnaissant de cette femme que la maladie a emportée trop tôt, et qui préférait user de son charme plutôt que de son autorité.

Chaque semaine, nous accueillions une chanteuse ou un chanteur. Catherine n'était pas entichée des « yé-yé » dont la déferlante envahissait les radios, elle privilégiait les auteurs à texte. Serge Lama, Claude Nougaro, Salvador Adamo, Pierre Perret, Alice Dona venaient régulièrement roder leurs nouvelles chansons chez nous. Charles Trenet nous fit l'honneur d'être notre invité. Ce fabuleux jongleur de mots, qui a révolutionné la chanson française, me fascinait. Je connaissais par cœur nombre de ses chansons... pas toutes, personne à part Brassens n'était capable d'un tel exploit. J'en profitai pour lui poser une question : « Vous avez écrit : « Et nous verrons les tours de Carcassonne se profiler à l'horizon de Barbera. Je me suis arrêté à Barbera, on ne voit pas les tours de Carcassonne ! – Parce que vous n'êtes pas monté en haut du clocher de l'église ! » Quelques mois avant sa disparition, je déjeunais au Fouquet's, le secrétaire de Trenet vint me voir : « J'ai dit à Charles que vous étiez là, il voudrait vous parler. » Il était installé dans un large fauteuil club, très fatigué. Nous bavardâmes et soudain il me demanda : « Vous êtes monté au clocher de Barbera ? » Vingt ans après, il s'en était souvenu.

Je ne suis jamais monté au sommet de ce clocher, mais il y a deux ans je me suis arrêté devant l'église et j'ai interrogé un vieux monsieur qui réchauffait ses os sur un banc, je lui ai montré le clocher : « On voit les tours de Carcassonne de là-haut ? – Bien sûr, puisque Charles l'a dit ! »

Merveilleux bonhomme dont les radios semblent avoir oublié jusqu'au nom et que l'Académie française se fût honorée d'accueillir en son sein. Je l'ai dit, j'ai une tendresse pour les chansons à texte et je pense que ce fut une époque fastueuse que celle qui vit cohabiter Brel, Brassens, Ferré, Aznavour et Barbara, mais je conçois fort bien que la jeunesse d'aujourd'hui se tourne vers d'autres idoles. La techno n'est pas ma tasse de thé, mais je reste partisan de la formule : « Ça n'est pas parce qu'on n'apprécie pas quelque chose qu'on doit s'autoriser à en déguster les autres. »

En 1980, de mon proche chef, j'arrêtai ma collaboration à « C'est pas sérieux ». Les raisons que je donnai, ou pour être plus précis que je me donnai à moi-même, étaient la sensation de tourner en rond et de ne plus parvenir à me renouveler. En fait, je crois que la popularité m'était un peu montée à la tête et je rêvais d'une émission satirique dont je serais le patron, sans invités et sans chansons, entouré d'une équipe que je choisirais. J'étais certain qu'en m'éloignant, on viendrait rapidement me chercher. Lourde erreur... Personne ne vint. Pour me remplacer, je conseillai à Catherine de prendre Jacques Mailhot qui venait de faire ses preuves à « L'Oreille en coin » et s'affirmait comme une future vedette de la satire politique. Moins d'un an plus tard, l'élection de Mitterrand et le grand chambardement qui s'ensuivit dans le paysage audiovisuel sonnèrent le glas de mes espérances. Je savais qu'on ne viendrait pas me chercher, je n'étais plus dans l'air du temps. « C'est pas sérieux » ne survécut pas à ce changement de locataire de l'Élysée. Grâce à Joseph Pasteur, je décrochai tout de même une courte émission hebdomadaire d'une demi-heure que j'intitulai : « C'est une bonne question », où nous évoquions, en direct, l'actualité politique. Je m'étais entouré de Dadzu, dont les dessins m'étaient indispensables, et de Marc Menant que j'avais repéré sur le Tour de France et auquel j'avais promis : « Un jour, nous ferons de la télé ensemble. » Marc se lançait dans un métier qui n'était pas le sien, mais il le fit avec enthousiasme, mettant à commenter la gestion du gouvernement de Pierre Mauroy autant de fougue qu'il en avait mis à décrire les exploits d'Hinault ou d'Ocaña. Nous avions des moyens très restreints, une table, trois caméras et un tableau noir, le minimum syndical. Pour la réalisation, j'avais demandé à Gilbert Lariaga. C'est lui qui assurait les arrivées du Tour de France, et je m'étais dit qu'un homme qui jongle avec quinze caméras, un hélico et trois motos s'en

sortirait facilement avec trois caméras fixes. Je m'étais trompé, ça n'était pas son truc. Le talent de Gilbert, c'était justement de jongler, pas de chercher un regard ou un contre-champ sur une réplique. Démarrant le proverbe, il pouvait le plus, mais pas le moins.

« C'est une bonne question » vécut ce que vivent les roses. Je pressentis sa fin quand je remarquai que nous ne faisons pas rire les cameramen. Ils étaient devant nous, casque aux oreilles, attentifs aux ordres de la régie, mais aussi impassibles que si nous avions donné la météo. C'est un conseil que je donne aux animateurs débutants : Regardez les cameramen. S'ils se marrent, c'est gagné, s'ils s'en foutent, vous avez du souci à vous faire.

Europe 1

Jacques Antoine est un des plus inventifs créateurs de la télévision. Nous nous étions croisés dans les années 1960 lorsque Pierre Bellemare, appelé à d'autres responsabilités radiophoniques, avait abandonné « Vous êtes formidable », émission en direct sur Europe 1 inventée par Jacques Antoine. Il me proposa de remplacer Pierre. C'était la première expérience interactive de radio, les auditeurs, jusque-là cantonnés à un simple rôle passif, devenaient partie active et essentielle de l'émission. Le procédé a fait école puisque aujourd'hui ils interviennent sur les ondes et donnent leur avis sur tous les sujets. Dans « Vous êtes formidable », s'ils ne jouaient pas le jeu l'émission n'existait pas. Nous les lancions sur des pistes et ils nous appelaient pour nous dire où ils étaient. J'ai le souvenir en particulier d'un homme amnésique qui avait quitté son domicile et que son épouse nous avait demandé de retrouver. J'ai lancé sur les ondes son signalement et le lieu approximatif de sa disparition. À cette époque, le portable n'existait pas et les enquêteurs bénévoles téléphonaient d'un café ou d'une cabine publique. Quelqu'un l'avait repéré devant la gare de l'Est se dirigeant vers le boulevard Magenta. J'ai donc lancé l'ultime appel : « Si vous habitez le X^e arrondissement dans le triangle faubourg Saint-Martin-boulevard Magenta-quai de Jemmapes, descendez dans la rue et trouvez-le. » Un quart d'heure après, j'ai appelé son épouse : « Un taxi vous attend en bas de chez vous pour vous emmener auprès de votre mari. » Ce genre d'émission relevait du funambulisme, quand il n'y avait pas d'appel il fallait faire vivre le suspense et « meubler », comme nous disons dans notre jargon.

Je l'ai animée pendant deux ans et j'y ai acquis une passion pour le direct qui ne s'est jamais démentie et une mithridatisation contre tous les pièges que ce même direct tend à ceux qui le pratiquent, les lapsus qu'il faut rattraper, les silences qu'il convient d'abréger et les réticences des interlocuteurs qu'il faut sans cesse relancer. J'ai retrouvé Jacques Antoine quand il créa « Tournez Manège » dont le succès fut tel que le concept a été repris vingt ans après. J'avais dans

cette quotidienne un rôle particulier, laissant à Évelyne Leclerc, Simone Garnier, Fabienne Égal et l'ubuesque Charlie Oleg le soin de faire se rencontrer des couples en gestation de la formule « Plus si affinités » ; j'avais en charge des couples dont l'un des conjoints était connu, afin de vérifier si le temps n'avait pas affecté l'osmose de leurs amours premières. Au début, ce fut difficile de les convaincre et je dus faire appel à des couples dont la notoriété n'excédait pas les limites du quartier où ils résidaient. Rapidement, l'audience progressant, j'eus de moins en moins de refus et de plus en plus de demandes. Les politiques, moins conviés qu'ils ne le sont aujourd'hui à des émissions où on les interroge davantage sur leurs goûts culinaires que sur leurs convictions, adoraient se montrer épouse ou époux attentif aux désirs de l'autre. Pour certains, c'était la première fois qu'ils montraient à la télévision celle ou celui qui partageait leur vie et l'image de leur complicité était un atout pour les campagnes futures. Monique et Jack Lang furent parmi les premiers à venir se plier à cette discipline inédite qui consistait à répondre à des questions qu'Alain Duhamel et Yves Mourousi ne leur posaient jamais. D'autres suivirent et les spectateurs devant leur écran constataient : « C'est vrai qu'il peut être rigolo ! » ; ce qu'ils n'avaient jamais constaté auparavant. Les politiques ont ce don d'avoir deux facettes, celle qu'ils montrent la plupart du temps, langue de bois et vocabulaire contrôlé, et celle réservée aux intimes où ils dévoilent leur vraie personnalité, goguenarde, vacharde et décontractée. Le Net, aujourd'hui à l'affût de leurs moindre gestes ou paroles grâce à des caméras et micros dont ils ne devinent pas la présence, a accentué ce décalage entre l'homme public et l'homme privé. Dans les années 1980, les découvrir sous un autre angle que l'attitude officielle était nouveau. J'ai eu parfois l'occasion de constater ce double visage. À Cardiff, quelques heures avant un Galles-France auquel j'avais été convié, nous étions une trentaine au bar d'un hôtel et parmi nous Roland Leroy, cacique du PC. Verre de bière en main, il nous racontait certaines frasques de ses jeunes années et son attirance pour les dames avec quelques détails croustillants. Comme il était là en service commandé, il demanda un peu de silence pour nous entretenir des projets de son parti en matière de sport, et en quelques secondes il devint emmerdant à vue, moulinant les poncifs, englué dans une dialectique cent fois rabâchée.

« Tournez Manège » a été l'une des premières occasions de montrer à la télé un autre visage et de parler d'autre chose que déficits budgétaires et protection des masses laborieuses. Certaines épouses de hauts responsables politiques y ont fait leur première et leur dernière apparition. « Vous avez même reçu Mermaz », me dit un jour un ministre socialiste. « Oui, pourquoi ? – Parce qu'il n'a pas la réputation d'être particulièrement un boute-en-train. » Eh bien avec moi il l'a été,

nous racontant comment, alors qu'il était président de l'Assemblée nationale, il avait un jour bouclé sa valise très rapidement pour rejoindre sa ville de Vienne. Dans le TGV, tout le wagon fut étonné par des miaulements plaintifs. Dans sa hâte, il avait enfermé le chat dans sa valise. Et son épouse surenchérit en nous narrant comment elle avait ameuté l'immeuble en constatant que son chat avait disparu. Pendant les quelques années que dura « Tournez Manège », j'ignore combien de mariages Fabienne, Evelyne et Simone ont eu à leur actif, pas plus que je ne sais combien de députés me durent leur réélection en avouant des erreurs ou des maladresses. Rien ne séduit plus l'électeur que de savoir que celui qui sollicite ses suffrages a les mêmes faiblesses que lui.

En 1988, Patrice Blanc-Francard, directeur des programmes d'Europe 1, me demanda d'animer la tranche matinale 9 h-11 h de la station et de prendre la suite de Jean-Marie Cavada. Les matinales des radios, le « prime time » comme on ne devrait pas dire, participent en partie à l'indice d'écoute Médiamétrie. Jean-Marie Cavada, qui a d'autres talents, n'avait pas réussi à fidéliser cette fameuse ménagère de moins de cinquante ans qui est brusquement sortie de l'anonymat où l'avaient plongée dix siècles d'obscurantisme pour devenir la cible privilégiée des médias. À moi donc la lourde tâche de la scotcher devant son transistor. Jean-Marie avait été pendant la saison précédente accompagné de Maryse qui était, avec Julie, une figure emblématique de la station. Elle avait été quelques années auparavant la partenaire de Coluche qui dans son génial délire avait besoin d'être encadré. Elle avait beaucoup souffert avec Cavada qui l'avait réduite à annoncer les flashes d'info et les pubs, en la confinant dans le bureau des assistantes. Le jour où je m'installai dans le bureau de Cavada, elle vint me voir : « Je pense qu'on pourrait partager le bureau, ça serait plus facile. » Je lui répondis que c'était justement mon idée. Je ne tenais pas à ce que l'émission fût la mienne, mais la nôtre, à responsabilité partagée, car je la savais apte à faire bien autre chose que de donner l'heure et annoncer les pubs. Ça n'était pas grandeur d'âme de ma part, mais pur réalisme. Nous avons décidé d'avoir un invité chaque matin et très rapidement notre tranche horaire fut celle où il convenait de venir pour tout comédien, chanteur ou écrivain qui assurait sa promotion.

Nous abordions chaque jour l'actualité et j'avais amené avec moi quelques auteurs dont je connaissais les capacités à écrire vite sur une info tombée quelques heures auparavant, et parmi eux un jeune garçon que j'avais découvert quelque temps plus tôt : Laurent Ruquier. Jacques Mailhot m'avait téléphoné en me disant : « Il y a un gamin qui

passé au Caveau de la République et qui est doué, tu devrais le voir. » Doué, il l'était indiscutablement. Quand il est sorti de scène, je lui dis : « Je commence dans quinze jours une quotidienne sur Europe 1, voulez-vous faire partie de l'équipe ? » Entendons-nous bien, la découverte de Laurent n'est due à personne en particulier, mais à un concours de circonstances. Le directeur du Caveau, qui l'avait engagé pour un mois à l'essai, Jacques Mailhot qui l'avait repéré, moi qui passais par là, et d'autres. Si nous n'avions pas été là, Laurent aurait très vite fait son trou quand même. Une des particularités de notre métier est que, s'il y a parfois des talents usurpés, il n'en est pas de réels qui restent longtemps inconnus. D'emblée, nous nous sommes, Maryse et moi, réparti les tâches. Elle a une culture de la musique d'aujourd'hui qui dépasse largement la mienne. À ma courte honte je l'avoue, j'en étais resté à Brel, Brassens, Aznavour et Pierre Perret, j'étais imbattable sur Trenet et Ferré, plus défaillant sur Cabrel, Goldman et Voulzy, nettement plus sur les groupes de rock. Notre convergence, en revanche, était totale sur Sardou et Johnny dont nous étions tous les deux des fans sans réserve. Je m'impliquais davantage quand nous recevions des politiques qui ne dédaignaient pas la tribune que nous leur offrions. Forts de la promesse que nous leur faisons de ne pas parler de leur métier, mais d'évoquer leurs goûts, beaucoup sont venus s'épancher à notre micro. J'ai de ces rencontres quelques souvenirs précis.

Nous recevions Édouard Balladur : « Monsieur le Premier ministre, vous avez un langage patiné qui ravit vos imitateurs, mais entre nous, quand vous vous donnez un coup de marteau sur les doigts, vous dites "Merde" comme tout le monde. » Il me répondit suavement : « Je vais vous faire une confidence, je me sers rarement d'un marteau. »

J'allais avoir quelques mois plus tard avec Rocard un échange inattendu. Il était à Matignon, en butte à l'hostilité ouverte de Mitterrand, et nous le présentions dans « Le Bébête Show » avec le chapeau et le masque de Zorro, avide de vengeance. Un matin, dans mon bureau, le téléphone sonne. « Monsieur Amadou, ici Jean-Paul Huchon, chef de cabinet de Michel Rocard, je vous passe le Premier ministre », et j'entends : « Allô camarade Amadou, ici Zorro ! » Nous ne devons pas être nombreux ceux à qui un Premier ministre s'est présenté en ces termes. Il voulait me voir. Deux jours après, on m'introduisit dans son bureau. « Je voudrais vous demander un service », me dit-il, « je divorce et j'aimerais que "Le Bébête Show" n'en parle pas. » Je le rassurai. D'abord, nous n'abordions jamais la vie privée de nos marionnettes, et eussions-nous été tentés de le faire, sa demande nous l'interdisait. Nous bavardâmes, un whisky en main, et

brusquement il me dit : « Je vais vous poser une question indiscrette. – Faites. – Vous êtes ouvert aux idées modernes, on vous sent le matin sur Europe généreux, jamais sectaire, comment se fait-il que vous ne soyez pas de gauche ? » Cette question, on me l'avait déjà posée quelques mois auparavant à FR3 Bordeaux où j'avais été invité pour la promotion d'un de mes livres, et j'avais répondu : « Vous avez raison, j'ai tout pour être de gauche, un appartement à Neuilly, une grosse cylindrée de marque allemande et une résidence secondaire à Biarritz... vous savez quoi ? je n'y ai pas pensé ! » Je ne fis pas la même réponse à Rocard et je tentai de lui démontrer que voter à droite ne m'empêchait pas de faire des dons pour le tiers-monde et de donner des galas gratuits pour des associations caritatives. Peu de temps après, il m'invita à déjeuner à la Lanterne, cette folie du comte d'Artois accolée au parc de Versailles, résidence de week-end des Premiers ministres que Sarkozy a chipée à François Fillon. Déjeuner décontracté où cet homme sans complexe, si attachant, était avec sa nouvelle compagne. La conversation vint sur la Constitution, et je lui avouai : « J'ai voté oui en 1958 et je me demande si je n'ai pas eu tort, en amoureux de la III^e République que je suis, je redoute que la V^e ne s'achemine vers une monarchie républicaine. – Eh bien, moi qui ai voté non, je vais vous dire pourquoi je voterais oui aujourd'hui. » Et là, j'en ai eu pour vingt minutes. Je m'autorisai une seule question politique. « Pourquoi dans l'histoire de la République le courant va-t-il toujours de gauche à droite, les exemples abondent de ceux qui ont commencé leur carrière à gauche, parfois à l'extrême gauche, pour aboutir au centre droit, voire à l'extrême droite, Clemenceau, Briand, Millerand, Laval, Doriot ? – Parce que c'est au centre que se situent les viviers qui fournissent les ministres, mais vous oubliez Mitterrand qui a suivi le chemin inverse, d'une droite très nationaliste à une gauche européenne... enfin disons un centre gauche européen. Mitterrand est un homme de gauche qui n'a jamais oublié qu'il avait été à droite. »

Alors qu'il était maire de Paris, Chirac nous fit ce compliment hors antenne : « Je n'aime pas beaucoup les caméras et les micros, je n'ai jamais été à l'aise devant eux, chez vous je viens totalement détendu. » Il avait quand même jeté quelques notes qu'il étala devant lui. Avant de prendre l'antenne, je lui dis : « Monsieur le Maire, vous pouvez remettre vos papiers dans votre poche, nous ne vous poserons aucune des questions dont vous avez noté les réponses » et pendant deux heures il fut drôle, émouvant en évoquant sa jeunesse et son service militaire en Algérie, intarissable sur ses amitiés et sur la Corrèze, indulgent à l'égard de ses adversaires de gauche et plus critique à l'égard des concurrents dans son propre camp. Emporté par son élan et transgressant les règles que nous avions fixées, il oubliait

le micro et réglait quelques comptes. Peut-être était-ce dû aux deux bouteilles de Corona que j'avais pris soin de placer devant lui. L'émission se termina par la photo traditionnelle sur laquelle, entre Maryse et moi, il serre dans ses bras Black Jack, sa marionnette du « Bébête ».

Ce rendez-vous matinal était devenu une référence, nous avons accueilli en sept ans tout ce que la France comptait de vedettes et de politiques en quête de promotion. Monique Lang me téléphonait régulièrement : « Quand invitez-vous Jack ? – Monique, nous l'avons eu il y a quatre mois, dans deux mois, promis je vous appelle. » Nos assistantes n'essuyaient aucun refus, quelle que soit l'aura de ceux que nous voulions inviter. Nous avions, bien entendu, nos préférés. Robert Hossein, merveilleux bavard, auquel nous disions au début : « Comment allez-vous Robert ? », après quoi il n'y avait plus qu'à l'écouter, le plus difficile étant de lui couper la parole. Il y avait les taiseux, les avares de confidences qu'il fallait harceler pour qu'ils se lâchent. Timidité ou mauvaise volonté à accomplir ce que leur imposaient leurs producteurs, difficile à discerner... les deux peut-être. Le matin où nous avons reçu Mylène Farmer, Maryse m'a prévenu : « Ce n'est pas une bavarde, elle est là parce qu'il faut faire la promotion de ses concerts. » Je me renseignai sur ses goûts ; elle aime les chats, si elle les aime elle doit aimer Baudelaire. Pari gagné, deux vers de Baudelaire en prélude sur les chats tranquilles et doux orgueils de la maison et elle s'est dégelée. Nous avons reçu Kirk Douglas venu faire la promotion d'un de ses films. Superbe leçon de professionnalisme ; son attachée de presse nous avait dit : « Il sera là à 9 h 30 et il doit partir à 10 h 45. » Neuf heures vingt-neuf, il entre dans le studio. Je suis quand même impressionné, j'ai devant moi Spartacus et la vedette de quelques westerns dont je n'ai pas raté un seul. Il parle un français impeccable, n'élude aucune question et s'amuse même à nous démontrer qu'il connaît les arcanes de la politique française, beaucoup plus passionnante selon lui que celle de son pays, et notre cuisine à laquelle son épouse française l'a converti depuis longtemps. Dix heures quarante-cinq, il se lève et prend congé. « Monsieur Douglas, la photo traditionnelle. – Volontiers Maryse, quel est votre meilleur profil ? » Ma camarade hésite, elle n'a jamais dû se poser la question. « Mettez-vous à ma droite, vous Jean à ma gauche. » Au photographe : « Vous cadrez où ? Très bien, on y va... vous la doublez. Merci Maryse, Jean, ce fut un moment très agréable, à bientôt. » Le pro dans toute sa splendeur.

Nous recevons le commandant Cousteau, toujours coiffé de son bonnet rouge. Il nous parle de Cuba dont il revient et de l'accueil chaleureux de Fidel Castro. Je me risque : « Ça ne vous gêne pas de

serrer la main d'un dictateur qui réprime, parfois dans le sang, toute opposition à son régime ? » Le commandant se raidit : « J'ai évoqué avec lui le sort des prisonniers politiques. » J'aurais pu ajouter : « Et vous en avez fait libérer combien ? », mais je m'abstins. Après tout, nos invités sont nos hôtes et nous n'avons pas vocation à les mettre mal à l'aise, même si certaines prises de position m'agacent.

Florent Pagny me dit : « C'est angoissant d'avoir vingt ans aujourd'hui. – C'est vrai, mais il y a eu des époques plus difficiles, c'était encore plus angoissant d'avoir vingt ans en 1914, de prendre pour certains le train pour la première fois de leur vie et de mourir quelques semaines plus tard dans les champs de blé de Picardie, ou pire, d'avoir vingt ans et d'être juif en 1942, en comparaison je trouve qu'avoir vingt ans aujourd'hui est une bénédiction. » Je ne l'ai pas convaincu.

Philippe Noiret est notre invité et j'évoque avec lui le superbe film de Tavernier *La Vie et rien d'autre*. Dire « superbe » pour un film de Tavernier est un pléonasme, il n'en a pas raté beaucoup. « La scène où Sabine Azéma vous propose brusquement dans la voiture de l'amener à l'hôtel, vous avez une réaction extraordinaire de désarroi, avec peu de mots, sous l'œil d'une vingtaine de personnes, une perche au-dessus de la tête, une caméra devant vous, ce que vous faites à ce moment-là, peu de comédiens en sont capables. » Et brusquement Noiret, les larmes aux yeux, me dit : « Pourquoi me dites-vous ça ? – Parce que j'ai été comédien, et quand je vois des scènes comme celle-là, je me dis que j'ai bien fait d'arrêter. » Il n'y avait nulle flagornerie dans mon propos, simplement de la gratitude à l'égard de ceux qui nous font vivre des moments rares.

Je suis fasciné par le jeu de certains comédiens au point de décrocher de l'histoire pour admirer la performance. Les grands artistes ont du talent, et parfois, comme s'ils étaient touchés par une baguette magique, ils ont du génie, Wagner dans la mort d'Yseult, Beethoven dans l'adagio de la Neuvième, Hugo dans les derniers vers de *Booz endormi*. J'imagine que, quand il eut écrit : « Cette obscure clarté qui tombe des étoiles », Corneille a posé sa plume et s'est dit : « J'ai bien rempli ma journée, allons boire un verre. » Cela vaut aussi pour les comédiens, ils sont excellents et brusquement ils sont exceptionnels, touchés par la grâce. Les exemples abondent : Nicholson dans *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, Robert Le Vigan dans *Goupil-Mains rouges*, James Dean dans *À l'est d'Éden*, Jules Berry dans *La Fin du jour*, Arletty dans *Les Enfants du Paradis*, Robert Hirsch dans *Un fil à la patte*, Bedos dans *Un éléphant, ça trompe énormément* quand Brasseur, Lanoux et Rochefort viennent lui annoncer la mort de sa

mère sur un quai de gare. Cela ne dure parfois qu'une minute, mais chaque fois je me demande : « Comment font-ils ? »

Tous nos invités venaient au studio, mais nous faisions quelques exceptions. Pour Sardou, nous allions enregistrer dans sa loge quelques heures avant son spectacle et pour Johnny nous nous déplaçons à son hôtel particulier du XVI^e arrondissement. Nos invités étant annoncés quelques jours à l'avance, cela évitait de bloquer la circulation rue François-I^{er}. Maryse et moi étions des inconditionnels de Johnny depuis 1963 et il ne refusait aucune de nos invitations, nous avons même fait l'émission deux jours de suite en direct de Lisbonne où il tournait un film. C'est un homme courtois, disert et disponible, assez loin des caricatures qu'en font ses imitateurs, et c'est surtout, à mes yeux, en dépit de ses ennuis de santé passagers, une force de la nature, qui fume un paquet de cigarettes par jour, ce qui ne l'empêche pas de chanter pendant deux heures trente sans que la voix s'éraïlle ou faiblisse à la fin de son concert. De toute façon, dans le métier de saltimbanque, il n'y a pas de miracle, dès l'instant où un artiste emplit les salles pendant quarante ans, on peut ne pas l'aimer, mais on ne peut pas nier son talent.

Peu d'émissions de radio se sont autant délocalisées que la nôtre. Outre le Tour de France au cours duquel notre podium-studio s'installait chaque matin à côté du départ, nous l'avons assurée en des lieux très lointains. On peut se demander pourquoi expatrier une émission de radio : avec des effets sonores très élaborés, un clapotis de vagues, un fond de musique hawaïenne, on peut faire croire qu'on émet de Tahiti, tout en restant dans un studio parisien. Eh bien non, la couleur locale ne s'offre que sur place. Deux jours après un cyclone qui avait ravagé la Guadeloupe, nous nous posions à Pointe-à-Pitre. Une semaine dans un des plus beaux hôtels de l'île Maurice m'a fait découvrir les particularités de ce métier. Après deux heures de direct et une heure de préparation de l'émission du lendemain, toute l'équipe embarquait pour l'île aux Cerfs. L'eau du lagon était à 30 °C, les langoustes étaient sur le gril et nous pouvions nous dire : « Nous travaillons, nous sommes payés pour ça ! » Il y a des métiers plus difficiles. Le plus surprenant fut la semaine que nous avons passée à Los Angeles, invités par Henri Ducret qui présidait la promotion de la région Rhône-Alpes et avait emmené avec lui quelques chefs étoilés, Paul Bocuse, Pierre Troisgros, Georges Blanc et Marc Veyrat, qui donnaient chaque matin des cours de cuisine à des ménagères californiennes fascinées. Maryse, moi et les techniciens, nous étions une dizaine, émettant en direct de minuit à 2 heures du matin pour tomber sur la tranche 9-11 heures à Paris. Le plus impressionné par

Los Angeles était Gérard Guillemenot, le preneur de son, qui fut pendant sept ans le véritable chef d'orchestre de l'émission. Gérard avait une passion pour les westerns, il avait appris qu'il y avait sur Sunset Boulevard un magasin où l'on trouvait tout ce qu'il fallait pour se déguiser en cow-boy, et il voulait s'offrir des bottes. Je lui proposai de l'accompagner. « On va prendre un taxi. – Un taxi, me répondit-il, tu crois, Sunset Boulevard est à 200 m de l'hôtel. – Oui, mais quand on sera sur Sunset, il faudra faire 70 km pour arriver au magasin. » Une heure et demie plus tard, nous étions rendus. Ce n'était pas un magasin au sens où nous l'entendons, mais un immense hangar où s'amoncelaient des milliers d'articles, des bottes aux Stetson au milieu desquels Gérard cheminait avec la mine d'un gamin qu'on lâche dans les réserves du Père Noël.

Un long travail en amont nous avait permis d'avoir quelques invités prestigieux, et parmi eux Gregory Peck. Cheveux gris et sourcils broussailleux, il nous consacra une heure trente avec le truchement d'un interprète. Maryse et notre assistante étaient émoustillées par sa présence, il est vrai que j'ai rarement rencontré de dames qui fussent insensibles au charme de cet homme, et quoique je sois pour ma part assez hermétique au charme des hommes je ne pouvais m'empêcher de penser que j'avais devant moi un des monuments du cinéma mondial. Ça n'était plus certes l'éblouissant interprète de *Vacances romaines*, mais de l'aveu de Maryse il avait encore un sourire craquant. Il jetait sur sa carrière un regard étonné et attribuait son aura à un physique dont il n'était nullement responsable. Il nous raconta comment, lors de la sortie de *Vacances romaines*, il avait exigé qu'Audrey Hepburn soit à égalité avec lui sur l'affiche. « J'ai bien fait, ajouta-t-il avec un sourire, puisqu'elle a obtenu un Oscar. » Je ne suis pas du genre à faire la queue pour obtenir l'autographe d'un artiste que j'admire, mais je ne cache pas ma fascination pour certains d'entre eux. Dix ans auparavant, j'étais à Los Angeles avec une dame fort avenante. Dans le hall de l'hôtel, une affiche annonçait « Théâtre en plein air des Studios Universal, soirée unique, première partie Sarah Vaughan, deuxième partie Frank Sinatra ». Je demandai au concierge s'il restait des places, il eut un sourire apitoyé : « Il y a déjà trois mois que c'est complet. » Comme je suis têtu, le lendemain je me fis conduire aux Studios Universal et m'adressai à un guichet d'entrée : « Il y a des places pour le concert de Sinatra ? – Il est complet, mais vous avez de la chance, un couple de Canadiens qui doivent rejoindre Ottawa d'urgence m'a rendu deux billets il y a dix minutes. » Le lendemain, nous étions assis sur les gradins de l'amphithéâtre lorsque, à trois rangs devant nous, arrivèrent les potes de Sinatra venus assister à la représentation...

Sammy Davis Junior, Peter Lawson et... à deux mètres de moi, John Wayne !!! La ferveur dont jouit encore aujourd'hui John Wayne aux États-Unis est incompréhensible pour un Français, même pour moi qui considère *Rio Bravo* comme l'un des meilleurs films de l'histoire du cinéma. L'aéroport des lignes intérieures à Los Angeles s'appelle « John Wayne Airport ». Vous imaginez Orly baptisé « Aéroport Jules-Raimu » ! Dans le hall d'entrée se dresse une statue en bronze de Wayne, de cinq ou six mètres de haut, dans son costume de shérif, main sur le colt prêt à dégainer. Quand les Américains aiment, ils ne lésinent pas.

La complicité que j'avais à l'antenne avec Maryse s'est installée très vite, nous nous complétions parfaitement, elle la rigueur même et moi un peu chien fou, elle me recadrerait quand je me laissais aller à oublier qu'une radio généraliste est soumise à des rendez-vous-pub et flashes d'informations, inscrits à la seconde près. Elle finissait ses annonces une seconde avant le carillon, sans ralentir ou accélérer son débit, ce dont j'étais bien incapable. À l'antenne, nous nous comprenions d'un regard ou d'un geste de la main. Cette complicité était d'autant plus étonnante que nous n'avions que très peu de goûts communs. Un journaliste m'a demandé un jour : « À quoi attribuez-vous cette osmose qui vous lie ? » Je lui ai répondu : « Au fait que nous sommes en permanence attentifs à nos deux heures d'antenne quotidiennes, rien ne nous en distrait, je ne suis pas son genre d'homme et elle n'est pas mon genre de femme. » Elle m'en a un peu voulu, aucune femme, même si elle n'a aucune attirance pour un homme, n'aime à l'entendre avouer la réciprocité.

Nous avons inauguré des séquences qui peut-être paraîtraient désuètes aujourd'hui. Pendant deux ans, nous avons demandé aux auditeurs : « Envoyez-nous votre plus belle lettre d'amour. » Chaque matin, nous en lisions une soutenue par un accompagnement de musique classique. Nous en avons reçu des milliers, et certaines étaient superbes. Nous vivons une époque où le romantisme n'a plus la cote et a cédé la place à l'agressivité, aux règlements de comptes et aux donneurs de leçons. Je suis certain qu'il reviendra car les goûts sont soumis à un balancier qui les éclipse avant de leur redonner vie.

Le direct n'autorise aucun lapsus linguae, mais hélas on ne peut y échapper. J'ai encore dans l'oreille la voix assurée de ma camarade aux Sables-d'Olonne me décrire les superbes « couilles Saint-Jacques » qu'elle venait de voir sur le marché, irrattrapable ! Quand je lui ai demandé de me les décrire, elle est allée calmer son fou rire en régie. J'ai moi-même réussi un assez joli coup. Maryse devait quitter

l'émission dix minutes avant la fin, Philippe Gildas l'attendait et ils avaient un avion à prendre. Je construis ma phrase dans ma tête : « Maryse va nous quitter car son mari l'attend et elle a tellement envie qu'on lui fasse des baisers ». Baiser en substantif, et ça donne à l'antenne : « Maryse va nous quitter, son mari l'attend, et elle a tellement envie de baiser ! » Difficile d'enchaîner, Gérard a envoyé un disque, le temps que je reprenne mes esprits.

Chaque jour, nous tirions au sort une carte postale et l'heureux élu gagnait un séjour d'une semaine dans un village de vacances. L'auditrice que nous avions en direct nous demandait souvent : « On peut choisir sa date de départ », et une ou deux fois par mois, pour émoustiller les amateurs de contrepèterie, je lui répondais : « Mais chère madame, vous avez complètement le choix dans la date ». Je n'ai jamais eu une réflexion.

En 1992, je subis une intervention chirurgicale lourde à Beaujon, six heures de billard, douze jours de soins intensifs, deux mois de convalescence. J'avais maigri de 12 kg et dès mes premières sorties je devinais dans l'œil de ceux que je croisais ce qu'ils allaient dire : « J'ai vu Amadou, s'il en a pour six mois c'est un miracle ! » Étant d'une nature têtue, j'ai décidé que cette échéance ne me convenait pas. Pendant ces trois mois d'arrêt, Europe 1, sans que je lui demande rien, m'a octroyé la moitié de mon salaire. Ayant souvent travaillé avec des seigneurs, je n'ai eu aucune peine ensuite à refuser les offres des pousse-mégots.

Toute émission porte en elle-même sa propre mort. Après sept ans de bons et loyaux services, Maryse et moi nous quittâmes la matinale et la station me proposa d'écrire une chronique quotidienne sur l'actualité, une minute trente pour donner mon avis sur le sujet de mon choix. Je suis déjà enclin à donner mon avis quand on ne me le demande pas, alors vous pensez, quand on me le demande. Ces quatre-vingt-dix secondes sont vingt-quatre heures d'angoisse. La chronique du jour est à peine enregistrée qu'on pense déjà à celle du lendemain avec toujours la même préoccupation : « Qu'est-ce que je vais bien pouvoir trouver pour les faire marrer ? » Au bout d'un an, ma quotidienne devint une bihebdomadaire, une chronique le samedi, une le dimanche, avec en prime une plus longue durée, quatre minutes au lieu d'une et demie, ce qui me permettait de traiter mes sujets avec davantage de profondeur. Ce fut pendant quatre années un bonheur total dont j'ai usé avec délices. Je recevais beaucoup de courrier, mais tant que la pile de lettres me traitant de réac était moins haute que celle m'accusant d'être un gauchiste, je savais que j'étais dans la voie. Je vécus à cette occasion une aventure rigolote. Je recevais beaucoup

de lettres me disant : « J'ai beaucoup aimé votre chronique, pourriez-vous me la faire parvenir. » Internet n'ayant pas encore acquis l'importance qu'il a aujourd'hui, je faisais taper mon texte et je l'expédiais aux auditeurs qui me le demandaient. Un jour, je me suis dit : « Pourquoi ne pas en faire un livre, ceux qui aiment ma chronique l'achèteront. » J'ai toujours pensé qu'une bonne idée devait servir plusieurs fois. Il existait une maison d'édition, filiale d'Europe 1, Édition N° 1. Discipliné, je demandai à voir le directeur et lui fis part de mon projet. Il fit la moue : « Les bouquins de chroniques, ça ne marche jamais ! » Parfait, au revoir monsieur. Mes deux premiers bouquins, publiés en 1978 et 1986, l'avaient été chez Robert Laffont. Je me tournai donc vers Bernard Fixot qui en était le directeur. « On va essayer », me dit-il. Le premier frôla les trente mille exemplaires, et sur les quatre suivants, aucun ne descendit sous les vingt mille, et un atteignit les soixante mille. Il m'est arrivé depuis de croiser le directeur d'Édition N° 1, il ne me salue pas, ce que c'est que la rancune tout de même !

Europe se sépara de moi sans drame ni éclat. Je suis un saltimbanque et je sais depuis longtemps que, tôt ou tard, le rideau se baisse. Quelques jours après que l'on m'eut signifié mon renvoi, je vidai mon bureau et dans la rue François-I^{er} je croisai le directeur des programmes qui me vit ranger mes cartons dans le coffre de ma voiture. « C'est votre nouvelle voiture ? – Je viens de l'acheter, c'est une vieille habitude, quand on me vire je change de voiture. »

Quarante-huit heures après mon éviction d'Europe, je reçus un coup de fil de Philippe Bouvard : « Mon cher Jean, voulez-vous traverser l'avenue Montaigne et me rejoindre aux "Grosses Têtes"... je vous attends lundi. »

Combien sont en France ceux qui retrouvent du travail deux jours après avoir été licenciés ? Quand je vous dis que je suis un privilégié, mais rien de tout cela ne m'est dû... j'ai de la chance, voilà tout.

De quelques rencontres

Jacques Mailhot

Nous nous connaissons depuis trente-cinq ans, je l'ai vu débiter dans le métier de satiriste où il s'est imposé très vite parce qu'il correspondait très exactement à ce que le public attend de nous, se moquer sans agresser et tenter de faire rire sans cibler la partie du corps entre les genoux et la ceinture. Nous avons fait ensemble nombre d'émissions de radio et de télévision et plusieurs centaines de galas sans jamais une divergence ou un mot plus haut que l'autre. Chacun de nous sait exactement ce que pense l'autre d'un seul échange de regards. En prenant la direction du Théâtre des Deux-Ânes, dont il a fait en quelques années le seul véritable théâtre de chansonniers de Paris, il est devenu mon directeur, et cela fait maintenant seize ans que nous nous retrouvons fin septembre pour une saison nouvelle qui nous amènera jusqu'en juin, parce que les Deux-Ânes est le seul théâtre privé de Paris (j'entends par là un théâtre qui paye des impôts au lieu de recevoir une subvention) qui puisse se targuer de débiter son spectacle début octobre en étant certain d'aller jusqu'à l'été en affichant quasiment complet.

Il y a quelques années, nous avons fait, lui et moi, un gala à Arlon, en Belgique. L'organisateur nous avait prévenus : « Vous allez passer un peu tard, voulez-vous dîner avant ? » Nous n'aimons pas beaucoup cette restauration avant spectacle, d'abord parce qu'on est lourd en scène, ensuite parce que le dîner après est une récompense, mais on nous avait mis en garde : « À 2 heures du matin, vous ne trouverez rien d'ouvert à Arlon. » Va pour le dîner. C'était la Saint-Valentin, le restaurant où l'on nous avait retenu deux couverts était complet. Les tables, avec bouquet de fleurs au centre et bougies, étaient toutes occupées par des couples qui venaient célébrer la fête des amoureux. Notre entrée ne passa pas inaperçue. Toute la salle nous regardait. Avec un grand sourire et à mi-voix, Jacques me glissa : « Si tu prends ma main, je te fous l'autre sur la gueule ! » De toutes les Saint-Valentin que nous avons passées avec une dame, Arlon est certainement celle qui nous a le plus marqués.

Chevènement

J'ai vécu la soirée du 10 mai 1981 avec intensité en compagnie de mon ami Dadzu. Il avait voté Mitterrand, moi Giscard, mais je n'allais pas me priver d'une soirée historique sous prétexte que j'avais perdu. Nous sommes donc allés dans tous les lieux où l'on fêtait l'événement, à la Bastille et vers minuit à la Maison de la Radio où les politiques, vainqueurs et vaincus, se succédaient derrière les micros. J'avais emmené Dadzu dans ma Mercedes ; à un feu rouge, place de l'Alma, un piéton traversa devant nous et, s'arrêtant devant ma voiture, il nous fit un bras d'honneur : « La lutte des classes commence », dit mon ami, et c'est lui qui par la portière traita le monsieur revanchard de gros connard. Cette solidarité me toucha.

À la Maison de la Radio, il y avait foule. José Artur, vainqueur lui aussi, me confia : « Je crois que désormais je vais payer mes contraventions ! » Ce fut la première promesse de rentrée financière pour le futur gouvernement de gauche.

Jean-Pierre Chevènement m'aborda : « Monsieur Amadou, j'ai un coup de fil à donner et je n'ai pas de monnaie, vous n'auriez pas 1 franc ? » Je lui donne une pièce, il me remercie et file vers une cabine.

Trois ans plus tard, arrivée du Tour de France à Pau. Les coureurs ont du retard et je bavarde sur le podium avec le maire, André Labarrère, qui est également ministre des Relations avec le Parlement. Je lui confie : « Chevènement me doit toujours 1 franc. Je vais vous le rendre. – Ah non, ça fait davantage aujourd'hui, vous avez dévalué deux fois. »

Dix ans plus tard, je raconte cette anecdote au micro d'Europe 1. Deux heures après, un motard de la gendarmerie m'apporte un paquet : « De la part du ministre de la Défense. » À l'intérieur, un ravissant caleçon de la Marine nationale avec des bérets à pompons imprimés, et une carte : « Qui paye ses dettes s'enrichit. Jean-Pierre Chevènement. » Qui oserait prétendre que les hommes politiques n'ont pas d'humour ?

Serge Reggiani

Un soir, en sortant de scène à la Galerie 55, je vois arriver dans la loge Serge Reggiani. Je ne l'avais pas revu depuis le Festival d'Angers. Ce comédien d'exception était en passe de réussir une reconversion rare, devenir une vedette de la chanson. Après quelques banalités d'usage sur le chemin qu'avait parcouru le figurant en armure d'Hamlet, il m'annonce : « Dans trois mois, je passe à Bobino en

vedette, veux-tu être de la première partie du spectacle ? »

Bobino complet tous les soirs, je fais trente minutes dans un bonheur absolu, le public de Serge, fin connaisseur de l'actualité politique et amoureux du verbe, me convient parfaitement. Après l'entracte, je vais en coulisses voir le récital de Serge : « Les loups », « Le Barbier de Belleville », « L'Italien »... Il met son talent de comédien au service de sa voix rauque, chaque chanson est une scène qu'il interprète autant, sinon plus, qu'il ne la chante.

Avec Serge et les Frères Ennemis, qui partagent la première partie avec moi, nous nous retrouvons parfois pour dîner, après la représentation, dans un restaurant de la rue de la Gaîté. Un soir, je lui dis : « Tu sais que j'adore ton récital, il y a néanmoins quelque chose qui me gêne. – Ah bon, quoi ? – Tu ne peux pas chanter, à quelques minutes d'intervalle, “Les loups sont entrés dans Paris” de Vidalie, et “Le Déserteur” de Boris Vian. – Pourquoi ? – Parce que si tout le monde déserte, il n'y a plus personne pour chasser les loups de Paris. » Il me regarde et, avec un sourire : « Ce qu'il y a d'emmerdant avec toi, papa... c'est que tu es trop logique. »

De quelques chefs

Mon éducation lyonnaise a forgé très tôt mon goût. En sortant du lycée Ampère, j'allais parfois traîner dans les halles des Cordeliers. Les souvenirs faméliques de l'Occupation enfin oubliés, la cuisine lyonnaise, roborative et odorante, reprenait ses droits. J'en ai gardé un chauvinisme inébranlable à l'égard des charcuteries lyonnaises, allant jusqu'à affirmer que celui qui n'est pas entré dans une charcuterie à Lyon pendant les fêtes de Noël ne sait pas ce qu'est une charcuterie.

Plus tard, dès que mes revenus me l'ont permis, et même avant, je me suis offert quelques-unes de ces tables étoilées où s'élabore une cuisine qui relève de l'art. Entre ma popularité croissante et le talent des chefs s'est établie une amitié que j'ai cultivée et que mes émissions de radio ont renforcée. Durant les huit années que j'ai passées à Europe, j'ai eu, presque quotidiennement, un chef en direct, qui donnait des conseils à un auditoire en majorité féminin. Leurs personnalités se révélaient à l'antenne, Guy Savoy, précis et méticuleux, Georges Blanc, professoral, André Daguin, volubile au point que lui couper la parole relevait de l'exploit, Marc Veyrat, embarquant mes ménagères à l'écoute dans des recettes sophistiquées qu'elles estimaient au-dessus de leur talent mais les persuadant, par sa faconde, qu'elles pouvaient y parvenir, Pierre Troisgros, patient et

chaleureux, et Bernard Loiseau, heureux de mettre son génie à la portée de béotiennes. Dans la préparation de leur déjeuner, ils réservaient quelques minutes pour vulgariser leur tour de main. J'ignore combien de mes auditrices ont réussi à mettre sur leur table familiale le saumon à l'oseille de Pierre, le foie gras au torchon d'André, le ris de veau de Bernard, mais qu'importe, même si Cézanne avait pris le temps d'expliquer longuement sa conception de la peinture, aucun de ses admirateurs n'aurait réussi à l'égaliser. Pour les avoir côtoyés, je peux affirmer que les grands chefs français sont fous, il n'y a pas de génie sans folie disait Sénèque. On imagine quel entregent il faut avoir pour obtenir une sortie d'autoroute pour un village de deux mille habitants, exploiter qu'a réussi Georges Blanc à Vonnas, ou pour persuader la SNCF de peindre la gare en saumon, hommage au plat fétiche de la maison, comme Pierre Troisgros à Roanne, ou encore pour faire creuser un tunnel sous la nationale 7 comme le fit Michel Lorrain à Joigny. En les conviant à donner des conseils à la radio, ils m'ont offert beaucoup plus que je ne leur ai apporté, ils n'avaient pas besoin de publicité, moi j'avais besoin de leur talent. Je garde le souvenir de l'exubérance de Bernard Loiseau qui me téléphonait : « Viens, j'ai fait des changements, il faut que je te montre ça », et il passait une heure à me faire visiter ses nouveaux aménagements, sans que je puisse placer un mot.

Nous faisons, avec mon ami Dadzu, un gala à Chambéry, le surlendemain nous devons être à La Baule. Je lui ai dit : « On va faire ça en deux étapes, et entre les deux villes je pense que Roanne serait une halte agréable. » Nous avons dîné en tête à tête, un dîner bien arrosé. Un homme qui dînait tout seul, ce qui est rare dans ce genre de lieu, me fit passer sa carte pour nous convier à boire un verre à sa table. C'était un général de gendarmerie atteint d'artériosclérose, il nous confia qu'il faisait chaque année une cure sévère dans une station d'Auvergne. Quinze jours avec piqûres intraveineuses et régime draconien, carottes à l'eau à midi et concombres le soir. Chaque année, avant d'entamer son calvaire, il s'arrêtait chez Pierre Troisgros, se goinfrant de plats roboratifs et sifflait à lui seul une bouteille et demie de bourgogne. Nous trinquâmes à sa santé, déjà bien allumés, quand Pierre vint à notre table : « Je viens de recevoir des bouteilles de poire, on pourrait se faire une dégustation pour voir ce qu'elles valent. » C'est une proposition que des honnêtes gens ne refusent pas... Nous avons donc dégusté. Je suis monté dans ma chambre fort tard et j'ai réussi à prendre mon lit au troisième passage devant lui.

En quittant l'hôtel le lendemain matin, Pierre me demanda : « Comment te sens-tu ? – Parfaitement bien. – Ça va, ce sont de bonnes poires ! »

Henri Tisot

J'assiste à un spectacle à la Comédie-Française et, à l'issue de la représentation, je vais en coulisses féliciter quelques amis. Henri Tisot, jeune sociétaire, connu pour sa participation au feuilleton télévisé *Le Temps des copains*, m'aborde. Il n'est pas très heureux Henri, la vénérable maison n'apprécie guère que ses jeunes sociétaires s'égarent en des aventures télévisuelles. Quand on a l'honneur d'appartenir à la Maison de Molière, on lui consacre son temps et son talent. Il me dit : « J'ai très envie de faire, comme vous, du cabaret. Vous pourriez me guider ? Je ne connais personne. – Pourquoi pas, vous avez un numéro prêt pour une scène de cabaret ? – Oui. – Qui consiste en quoi ? – J'imité le général de Gaulle ! » Je le regarde, je me demande s'il se paye ma tête... Non, il a l'air sérieux. À l'époque, l'imitation politique n'existait pas. Aucun imitateur n'avait l'idée de parodier les princes qui nous gouvernent. Ni Jean Valton, maître en la matière, ni André Aubert, qui étaient régulièrement en vedette américaine à l'Olympia et à Bobino, ne s'y sont risqués. Les Français connaissaient les visages de René Coty, de Guy Mollet ou de Félix Gaillard, mais en faire une imitation sur scène relevait d'un bide assuré. La télé était encore balbutiante, on les voyait parfois et on les entendait très peu. Quant à de Gaulle, l'idée de l'imiter était quasiment iconoclaste. Je donne à Henri mon numéro de téléphone.

Trois jours après, il m'appelle à mon domicile : « Je peux vous montrer ce que je fais. – Volontiers, on va prendre rendez-vous. – Je vous appelle d'une cabine en face de chez vous, je peux venir tout de suite si je ne vous dérange pas. » J'aurais pu refuser, mais la curiosité l'emporte. Dix minutes après, Henri est chez moi, il s'installe derrière la table en formica de la cuisine et chausse une paire de lunettes. Je m'attends au pire. Il attaque : « Compte tenu de toutes les données... » Je suis stupéfait. C'est bien plus qu'une imitation, c'est une caricature parfaite, tant dans la voix que dans les postures.

J'appelle immédiatement Raoul Arnaud, le directeur du Théâtre de Dix-Heures. « J'ai chez moi Henri Tisot, il faut que vous l'auditionniez d'urgence. – Ça peut attendre, mon cher Jean. – Je ne crois pas, je peux me tromper, mais je pense qu'il ne faut pas passer à côté de ça, je vous le passe. »

Huit jours après, Henri débutait sur la scène du Dix-Heures. Les spectateurs ne savaient pas ce qu'ils allaient voir, l'annonce était succincte. Colette de Varga, la présentatrice, disait simplement : « En tous domaines, il vaut mieux s'adresser à Dieu qu'à ses saints. » Le rideau s'ouvrait, sur scène Henri était derrière une table recouverte

d'un tapis vert et il commençait son monologue, pendant une dizaine de secondes la salle était sous le choc, muette, puis un immense éclat de rire la secouait, s'amplifiant jusqu'à la fin de la prestation. En quelques semaines, le phénomène Tisot fit le plein au théâtre, complet plusieurs semaines à l'avance, avant de vendre des milliers de disques et d'écumer les scènes de France, attirant d'autant plus de spectateurs qu'il était, bien entendu, interdit à la télévision. Henri me dit, quelques semaines après ses débuts : « Je ne sais pas comment te remercier, veux-tu cosigner avec moi mes textes à la SACEM ? – Non, je ne signe que ce que j'ai écrit. Tu n'as pas à me remercier, si Raoul Arnaud ne t'avait pas engagé, tu aurais débuté au Caveau de la République ou aux Deux-Ânes. Dans ce métier, seul le talent compte, ceux qui aident à le dévoiler ne sont que des catalyseurs. » Tu imagines, Henri, si j'avais accepté ta proposition, nous aurions peut-être été en procès, bardés d'avocats, et puis, que veux-tu, je suis ainsi fait. Je ne prends plaisir à dépenser que l'argent que je gagne.

Taxi new-yorkais

En 1976, je suis à New York, j'arrête un taxi conduit par un Black noir ébène et je lui donne l'adresse de mon hôtel. Il comprend à mon accent que je ne suis pas un local. « *Where do you come from ?* – Paris. – Ah, eh ben on va pas se gratter, on va parler français ! » me répond-il avec un accent parigot prononcé. Voyant ma surprise, il m'explique : « Je suis né au Sénégal et j'ai travaillé quatorze ans rue Montorgueil, alors comment ça se passe en France ? Giscard et Chirac, ça colle toujours ? » Nous longeons Central Park et la situation est surréaliste, je discute de la politique française avec un chauffeur de taxi new-yorkais qui imite Marchais à la perfection. Je suis avec mon épouse et ma fille, et je lui confie : « Nous voulions nous balader dans Harlem, mais on nous a dit que ça n'était pas prudent. – Je vous y emmène, avec moi vous n'aurez pas de problème. » Il gare son taxi non loin de l'Apollo Theater, et pendant une heure, son compteur fermé, nous déambulons dans la 110^e Rue. Il nous ramène à notre hôtel, je lui donne un pourboire conséquent et nous nous quittons.

Huit ans plus tard, au mois d'août, je fais des emplettes à Greenwich Village, la chaleur est accablante, les taxis passent, tous occupés, enfin un s'arrête, je m'installe et j'entends : « Encore vous, monsieur Amadou ! » C'était mon titi parisien. Il y a 13 000 taxis à New York, j'avais autant de chances de retomber sur lui que de gagner à l'Euro Millions. Le soir, son service terminé, je l'ai invité à dîner. « Comment ça se passe avec Mitterrand ? – Très bien. » Il me confie : « Je suis marié, j'ai des gamins, un jour je ferai découvrir Paris à ma

famille. Quand j'y travaillais, j'étais salarié, inscrit à la CGT et toujours prêt à revendiquer, ici j'ai acheté un taxi avec mon frère, je roule de midi à minuit, et lui de minuit à midi, 72 heures par semaine, mais je suis mon patron ! »

De ce jour, j'ai eu mon taxi attitré à New York. Il venait me chercher à l'aéroport et me véhiculait pendant mon séjour. La dernière fois que je l'ai appelé, son numéro ne répondait pas, il a peut-être pris sa retraite.

Il n'empêche, chaque fois que je prends un taxi à New York, j'ai envie d'entendre : « Encore vous, monsieur Amadou ! »

Un couplé improbable

En 1969, mon oncle vient à Paris. Je les balade avec ma tante dans le circuit obligé et, au bout d'une semaine, je lui demande : « Qu'est-ce que tu voudrais voir ? » Après un temps d'hésitation, il me répond : « Verdun ». Il a été blessé à Fleury-devant-Douaumont en juillet 1916 et n'est jamais retourné sur le champ de bataille. Le lendemain, nous sommes sur le terrain et il retrouve, à vingt mètres près, l'endroit où il est tombé l'épaule fracassée par un éclat d'obus. Nous visitons le fort de Douaumont. Martelé pendant six mois par des obus de gros calibre, le fort suinte d'humidité. Nous descendons un escalier abrupt, mon pied glisse et je me retrouve avec une plaie ouverte à la jambe droite. Quatre points de suture à l'hôpital de Verdun, un gros pansement et nous rentrons à Paris.

En 1991, mettant en pratique ma devise selon laquelle il faut avoir vu les lieux où il s'est passé un événement important pour bien le comprendre, je fais le voyage jusqu'à Hawaï afin de visiter la rade de Pearl Harbour. C'est un lieu étonnant qu'on explore à bord d'une vedette qui fait le tour de l'île Ford, passe devant les poutrelles de l'*Utah* qui émergent encore et s'arrête devant le cuirassé *Arizona*, dont le pont est à quelques mètres sous la surface, cercueil d'acier des mille sept cents marins qui ont péri dans le torpillage. Le commandant de la vedette jette à la mer une couronne de fleurs pendant que retentit dans le haut-parleur la sonnerie aux morts de l'US Navy (celle que joue Montgomery Clift à la fin de *Tant qu'il y aura des hommes*). L'instant est émouvant et réglé comme savent le faire les Américains. Seul détail incongru à bord de la vedette, il y a 90 % de Japonais, caméscope et appareil photo en main. Hawaï est la destination privilégiée des jeunes mariés japonais qui viennent y passer leur lune de miel, et qui semblent dire : « Quand même, il visait bien pépé ! »

Le climat d'Hawaï est chaud et humide, et comme partout aux États-Unis la « clim », qui fait beaucoup plus de morts que n'en fit la guerre, est particulièrement glaciale et difficile à régler. Deux jours après mon arrivée, j'ai 40 °C de fièvre et le médecin mandé en urgence prononce un seul mot : « Pneumonie ».

J'ai été blessé à Verdun et j'ai failli claquer à Pearl Harbour, c'est rare...

J'avais caressé l'idée d'aller visiter Hiroshima... J'y ai renoncé, il ne faut pas trop tenter le sort !

Un dernier clin d'œil

Passer quatre-vingts ans, c'est un cap. Deux fois l'âge canonique, c'est une échéance qui compte, il y en a tant qui n'y parviennent pas qu'on se réjouit d'y être arrivé. Une des souffrances de la vieillesse, c'est de barrer régulièrement des noms dans son carnet d'adresses. J'en ai tant vu disparaître, comme un vieil arbre voit la futaie s'éclaircir autour de lui, la foudre frappant les compagnons avec lesquels il avait grandi. À cet âge, on est heureux de se réveiller chaque matin en se disant : « Encore un jour de plus, profitons-en. » Non seulement je suis encore là, mais chaque jour j'écris, je prends ma voiture, je suis parfois en scène, sur un tabouret de bar certes parce que mes jambes fonctionnent moins bien que ma tête, mais comme je n'ai pas besoin de mise en scène, un tabouret sous mes fesses et un public devant moi, je fais encore une petite heure... La chance encore, toujours elle, ne m'a jamais fait défaut.

La mort, comment ne pas y penser. C'est une sanction à double tranchant. Ceux que vous aimez ne vous verront plus, mais vous serez aussi privé d'eux, sauf à être croyant, ce qui n'est pas mon cas, et encore, tout le monde se retrouvera au Jugement dernier, mais comme le dit Woody Allen, l'éternité, c'est long, surtout vers la fin. La mort, c'est être privé de tout, j'accepterais sa venue sans angoisse si j'étais sûr de trouver, là-haut, un téléphone et un marchand de journaux. Naguère encore, quand je lisais : « Cette ligne de TGV sera ouverte dans cinq ans, ce médicament sera commercialisé dans sept ans », je me réjouissais, aujourd'hui je m'interroge sur les chances que j'ai de monter dans ce TGV et de prendre ce médicament, sans parler bien sûr de ceux qui vous annoncent la conquête de Mars pour 2050 à seule fin de vous casser le moral.

Le temps n'a en rien émoussé ma curiosité et mes enthousiasmes, mais il a aussi conforté mon scepticisme. J'ai entendu et commenté tant de déclarations péremptoires que je m'amuse des commentaires qu'elles suscitent. Les mots ont changé, nous avons le don en France de modifier les termes pour nous éviter de modifier les faits. Les

« pauvres » sont devenus les « plus démunis », mais pour m'être beaucoup intéressé à l'histoire de la III^e et de la IV^e République, je peux vous assurer que les discours de François Fillon aujourd'hui, comme ceux de Lionel Jospin jadis, ne diffèrent en rien de ceux de Waldeck Rousseau, d'Édouard Herriot, d'Edgar Faure ou d'Henri Queuille, ce président du Conseil bien oublié de la IV^e qui a pourtant laissé une maxime d'une grande lucidité : « En France, il n'y a pas de problème qu'une absence de solution ne finisse par résoudre. »

Internet et l'interconnexion des médias ont abouti à un phénomène irréversible. Aujourd'hui, tout le monde donne son avis sur tout. C'est un progrès de la démocratie, disent certains. J'en conviens, mais cela amène aussi à entendre à longueur de journée des gens trancher péremptoirement d'une question dont ils ignorent le premier mot. Nous avons ainsi 60 millions de sélectionneurs de l'équipe de France de football qui deviennent le lendemain 60 millions d'experts en météorologie. Le réchauffement de la planète est-il dû à l'émission de CO₂ ? Si on me pose cette question, je réponds : « Je n'en sais rien, je n'ai aucune compétence en la matière. » Il n'y a rien d'humiliant à dire : « Je ne sais pas », mais cette courte phrase ne fait plus partie du vocabulaire de mes concitoyens. Donner son avis tout le temps et sur tout est devenu un exercice où nous excellons. Au lieu de trancher, je m'interroge. Raisonçons par l'absurde et supposons que le CO₂ ne soit en rien responsable du réchauffement de la planète, que ce réchauffement soit dû aux variations de climat dont notre vieille Terre est coutumière depuis l'époque où le Groenland, « le pays vert », était couvert de prairies, de forêts, en un temps où les automobiles étaient rares. C'est la thèse que soutient Claude Allègre. Vous me répondrez qu'il est le seul, c'est vrai, mais Galilée aussi était seul.

Sur l'épineuse question des OGM, les avis pullulent. Étant en ce domaine aussi béotien, j'ai eu l'idée de téléphoner au CNRS qui a édité un petit opuscule fort bien fait sur la question. J'avais pris soin de demander : « Ceux qui l'ont rédigé en savent-ils plus que José Bové ? – Plus peut-être pas, mais sûrement autant. » J'ai donc appris que les OGM font l'objet d'une surveillance sans faille de la part des chercheurs de l'Institut, mais que leur apport dans le monde est extraordinairement positif. Ils évitent l'emploi des pesticides et ils permettent de cultiver des céréales sur des terres desséchées d'Afrique où les paysans n'ont pas le loisir de s'interroger pour savoir s'ils doivent manger « bio », leur problème étant tout simplement de manger. Je m'amuse de ces sondages quotidiens dont on nous abreuve. « La grippe H1N1 est-elle dangereuse... ? L'Iran va-t-il se doter de la bombe atomique ? DSK abandonnera-t-il le FMI pour se

présenter en 2012 ? » La réponse devrait invariablement être : « Est-ce que je sais ? » Mais non, les avis pleuvent. Il est vrai que quand on demande à Martine Aubry comment elle cuisine la potée, il est normal que l'on interroge Alain Ducasse sur le conflit entre la Géorgie et la Russie.

Je regarde et j'écoute beaucoup ceux qui m'ont succédé dans cet art difficile de la satire politique. Je ne porte aucun jugement, m'étant toujours interdit de juger ceux qui font le même métier que moi. Ceux qui manient l'insulte et la méchanceté gratuite n'ont pas ma préférence. Il faudrait pour que je m'y intéresse qu'elle ait un autre style. J'adore Victor Hugo, mais j'aime aussi, tant c'est énorme, démesuré et superbement rédigé, ce qu'en disait Léon Bloy : « À quoi bon s'exterminer l'intellect à découvrir l'ignominieuse torture, en harmonie avec la putridité de cet immonde porcher. Les plus dégoûtantes matières seraient souillées par le pestilentiel contact de cette ambulante ordure. » C'est injuste, mais quel style !

N'en déplaise à certains chroniqueurs de radio matinaux, n'est pas Léon Bloy qui veut. Jadis rare et artisanale, la satire politique prolifère dans les médias. Les caméras cachées et Internet alimentent les rubriques. Il y en a pour tous les goûts, et si je m'interdis d'évoquer ceux qui ne me font pas rire, je peux citer celui que je ne manque jamais, Yann Barthès sur Canal Plus. Il est drôle sans jamais être vulgaire ou méchant. Il dispose d'une équipe de pros qui épluche pour lui les images du monde entier, qui scrute à la loupe toutes les chaînes de télé pour y découvrir le détail, l'attitude, la réflexion en aparté qui, montée en boucle, engendre un effet. Je l'envie un peu en pensant à ce que nous aurions fait, Jean Bertho et moi, si nous avions disposé d'une telle mine quotidiennement renouvelée. Découpant nos photos dans les hebdos et cherchant notre manne dans les échos des quotidiens, nous étions des artisans dans leur échoppe, Yann Barthès dirige une multinationale.

Je pourrais lui en vouloir un peu car il m'a joué un tour. Son équipe est venue filmer en caméra cachée un gala que j'ai donné à Neuilly-sur-Seine, lors de la campagne des élections municipales de 2008, pour mon ami Arnaud Teullé. Il en a extrait une phrase : « Quand Laurent Fabius mourra, il faudra qu'il se fasse incinérer, c'est le seul moyen qu'il ait de remplir les urnes. » Bon, ça n'est pas d'une grande délicatesse, mais ça fait rire. Il a projeté cette phrase devant Laurent Fabius qui, évidemment, a fait la gueule, ce qui m'est parfaitement égal, mais dans les jours qui suivirent, je fus abordé par des gens qui me reprochèrent d'avoir tenu un propos antisémite. J'ai expliqué aux premiers que ma boutade visait le politique et non sa

confession, puis je me suis lassé de devoir m'expliquer sur une telle évidence et j'ai été beaucoup moins aimable avec les suivants, mettant en pratique la formule de Courteline : « J'arrive à un âge où je ne me laisse plus emmerder gratuitement. » D'autant plus que me traiter d'antisémite ferait rire tous ceux qui me connaissent et qui savent que, depuis quarante ans, en privé mais aussi publiquement, dans maintes manifestations, je soutiens et défends l'État d'Israël, parfois même au-delà des limites du raisonnable. À la réflexion, je n'en veux pas à Yann Barthès, il a du talent et il a fait son métier ; ce jour-là c'est tombé sur moi ! Laurent Fabius ne me saluera plus. Je m'en remettrai... et lui aussi !

Comme après la remise d'un César, arrive le moment des remerciements. Il y en a beaucoup. Remercier les femmes qui m'ont supporté et celle qui me supporte encore, ma fille à laquelle je téléphone deux fois par jour et qui a eu le bon goût d'épouser un homme qui est devenu le fils que je n'ai pas eu et qui est très exactement celui que j'aurais aimé avoir, ceux qui m'ont offert leur amitié et leur confiance, la liste en serait longue, et puis le hasard, le destin, comment l'appeler, qui a balisé ma route en ne laissant que les obstacles que j'étais apte à franchir.

Remercier aussi les politiques qui, depuis un demi-siècle, se sont évertués à nourrir mes chroniques et mes spectacles sans jamais faillir à leur tâche. Même pendant les périodes creuses, il y a toujours eu un ministre, un secrétaire d'État ou un cacique de l'opposition pour proférer une connerie en pensant à moi, à seule fin que la source jamais ne tarisse.

Les femmes et les hommes de ma génération ont vécu des jours difficiles, ne serait-ce qu'une enfance sous l'Occupation, mais mon optimisme m'incline à penser qu'en dépit des crises, des menaces d'embrasement, des attentats et des famines, le monde de mes quarante ans est plus agréable à vivre que celui de mes dix ans. J'ai vu s'écrouler le nazisme et le communisme, les deux pires idéologies que l'Histoire ait enfantées, j'ai vu fleurir à la démocratie des dictatures, de la Grèce à l'Espagne, du Portugal à l'Argentine, des pays satellites de l'Est à l'Afrique du Sud. Même la Russie est aujourd'hui une démocratie, si imparfaite qu'elle soit. Les arpents de terre qu'on se disputait jadis à coups de canon sont devenus havres de paix. Vous passez, sans voir un douanier ni une barrière, de France au Luxembourg et du Luxembourg en Allemagne. Je m'en réjouis, moi qui ne sais pas ce qu'est une frontière, et qui me considère chez moi à Florence, à Cordoue ou à Bruges. En un peu plus d'un demi-siècle, le

nationalisme, ce poison mortel qui a saigné l'Europe, s'est réfugié aujourd'hui dans le football. On chante les hymnes nationaux. Le nôtre en ce domaine est particulièrement suggestif. On y menace de trucider ceux qui viennent égorger nos fils et nos compagnes ; même si l'intention de nos adversaires n'est que de nous marquer des buts, on agite des drapeaux, le combat dure quatre-vingt-dix minutes et tout le monde rentre à la maison, c'est un immense progrès en comparaison de Verdun ou du Chemin des Dames. Je suis français, j'ai tous les défauts de mes compatriotes, râleur, indiscipliné, donneur de leçons, chauvin, j'ai pour ce vieux pays une passion et une indulgence sans limites. Ce qui ne m'empêche pas d'être partisan d'une Europe fédérale. Ça ne me dérangerait nullement d'avoir demain un président hongrois, un Premier ministre finlandais et un ministre des Affaires étrangères espagnol... Je ne verrai pas cette Europe. Mes enfants non plus, mais elle me semble inéluctable.

De tout ce qu'il m'a été offert de vivre et d'entendre pendant ces années, quel est l'instant que je mettrais en exergue ? Un geste insignifiant, presque ridicule, mais auquel je repense toujours avec bonheur. Dans la Vallée des Rois en Égypte, au fond de la tombe d'un pharaon dont j'ai oublié le nom. Le groupe et notre guide progressent entre les parois du tombeau aux peintures si vives qu'on les croirait avoir été exécutées la veille, des dames callipyges, érotiques à souhait sous leurs voiles transparents, n'ont pas pris une ride depuis deux mille cinq cents ans. Un ouvrier restaure une frise en mosaïque, je m'arrête pour le regarder travailler. Il trempe les petits carreaux dans un pot de ciment, les applique et les fait tenir en appuyant quelques secondes avec son pouce. Je le contemple, fasciné. La frise fait une dizaine de mètres de long, à raison d'un carré toutes les cinq minutes, il en a pour... qu'importe, en ce lieu le temps ne se compte pas en jours ou en mois, mais en siècles. Il me regarde, me sourit, et me tend un carreau que je trempe dans le ciment et que je colle. J'en ai placé trois, un vert, un jaune et un bleu. Quand je suis sorti, le groupe m'a apostrophé : « Alors, qu'est-ce que tu faisais, ça fait un quart d'heure qu'on t'attend ? » Je me suis excusé sans donner d'explication. « J'étais en train de restaurer le tombeau » eût été ridicule.

Je pense souvent à mes trois petits carreaux, ils vont bien tenir encore une vingtaine de siècles. Je ne dirais pas que c'est l'acte de ma vie dont je suis le plus fier... Quoique !

Août 2010